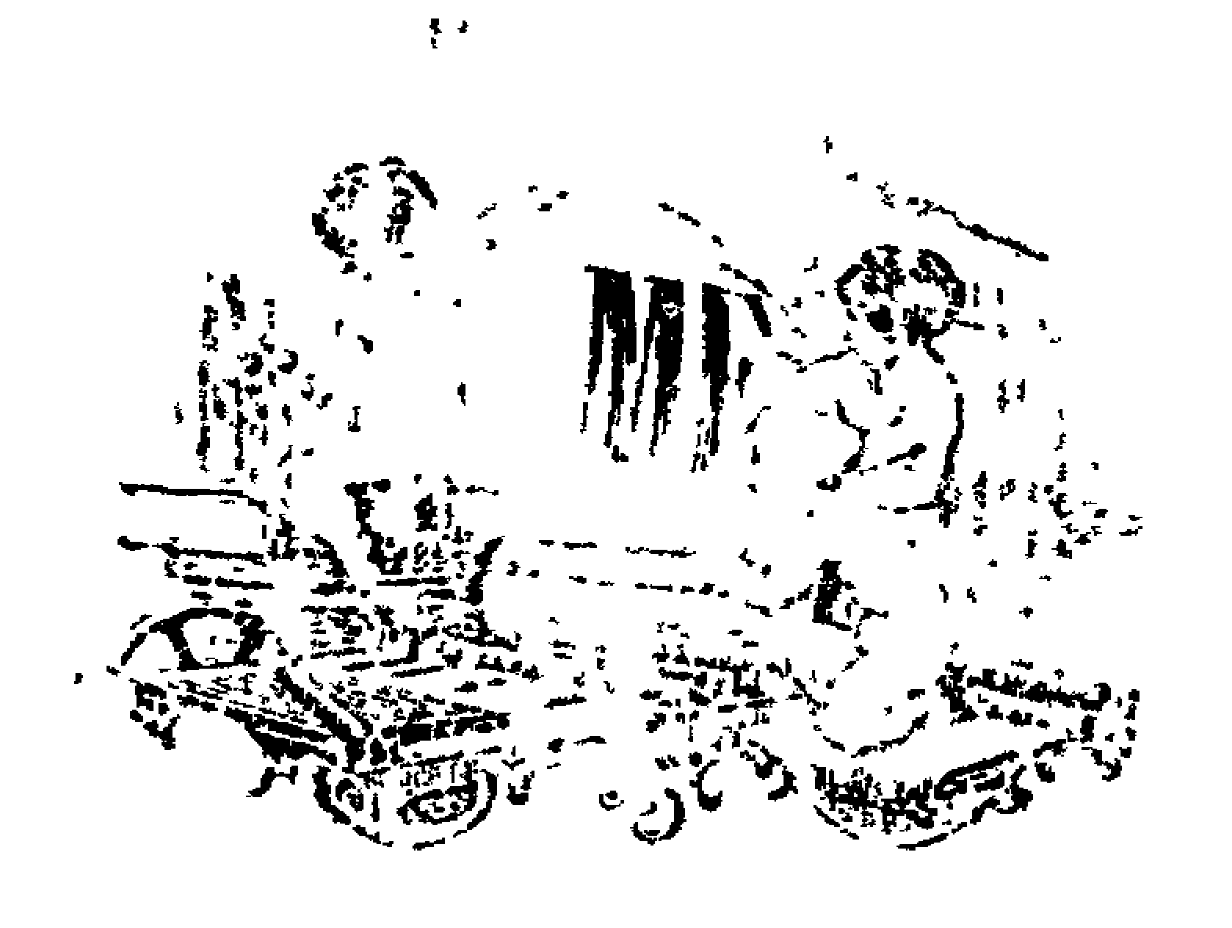
JUDITH GAUTIER

L'USURPATEUR

TOME PREMIER



PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

L'USURPATEUR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

	fr.	c.
LE LIVRE DE JADE (poésies Chinoises), 1 beau volume : Prix.	6	»
LE DRAGON IMPÉRIAL (roman Chinois), nouvelle édition, chez Alphonse Lemerre, 1 volume.	3	50

SOUS PRESSE

LES CRUAUTÉS DE L'AMOUR, chez E. Dentu, 1 volume.	3	50
BAR-KOKEBA, chez A. Lacroix et Cᵉ, éditeurs, 1 volume in-8° de luxe.	»	»
CHRISTINE DULCIUS, chez A. Lacroix et Cᵉ, éditeurs, 1 volume gr. in-18 jésus.	3	50

Paris. — Imp. A. WITTERSHEIM et Cᵉ, quai Voltaire 31.


ナガト
L'USURPATEUR
PAR
Judith Gautier.
TOME Ier.

L'USURPATEUR

ÉPISODE DE L'HISTOIRE JAPONAISE

(1615)

I

LE BOIS DE CITRONNIERS

La nuit allait finir. Tout dormait dans la belle et joyeuse Osaka. Seul, le cri strident des sentinelles s'appelant sur les remparts traversait par instants le silence que rien ne troublait plus, hors la lointaine rumeur de la mer dans le golfe.

Au-dessus de la grande masse sombre formée par les palais et les jardins du siogoun (1), une étoile s'effaçait lentement. Le crépuscule

(1) Général du royaume. C'est le même titre que taïcoun : grand chef; mais ce dernier terme n'a été créé qu'en 1854.

matinal frissonnait dans l'air. La cime des bois commençait à découper plus nettement ses ondes sur le ciel qui bleuissait.

Bientôt une lueur pâle toucha les plus hauts arbres, puis se glissa entre les branches et les feuillages et filtra jusqu'au sol. Alors, dans les jardins du prince, des allées encombrées de ronces en fleur ébauchèrent leur vaporeuse perspective; l'herbe reprit sa couleur d'émeraude; une touffe de pivoines vit revenir l'éclat de ses fleurs somptueuses, et un escalier blanc se dévoila à demi de la brume dans le lointain d'une avenue.

Enfin, brusquement, le ciel s'empourpra; des flèches de lumière traversant les buissons firent étinceler des gouttes d'eau sur les feuilles. Un faisan s'abattit lourdement, une grue secoua ses ailes neigeuses et, avec un long cri, s'envola lentement dans la clarté, tandis que la terre fumait comme une cassolette et que les oiseaux à pleine voix acclamaient le soleil levant.

Aussitôt que l'astre divin fut monté de l'horizon, les vibrations d'un gong se firent entendre. Il était frappé dans un rhythme monotone d'une mélancolie obsédante : quatre coups forts, quatre coups faibles, quatre coups forts, et ainsi toujours. C'était pour saluer le jour et annoncer les prières matinales.

Un rire jeune et sonore, qui éclata soudain,

surmonta un instant ce bruit pieux, et deux hommes apparurent, sombres sur le ciel clair, au sommet de l'escalier blanc.

Ils s'arrêtèrent un instant, sur la plus haute marche, pour admirer le charmant fouillis de broussailles, de fougères, d'arbustes en fleur, qui formait les rampes de l'escalier.

Puis ils descendirent lentement à travers les ombres fantasques que jetaient les branches sur les degrés.

Arrivés au pied de l'escalier, ils s'écartèrent vivement pour ne pas culbuter une tortue qui cheminait sur la dernière marche : la carapace de cette tortue avait été dorée, mais la dorure s'était un peu ternie dans l'humidité des herbes.

Les deux hommes s'avancèrent dans l'avenue.

Le plus jeune des promeneurs avait à peine vingt ans, mais on lui en eût donné davantage à voir la fière expression de son visage et l'assurance de son regard; cependant, lorsqu'il riait, il semblait un enfant, mais il riait peu et une sorte de tristesse hautaine assombrissait son front charmant.

Son costume était très-simple : sur une robe de crêpe gris, il portait un manteau de satin bleu sans aucune broderie; il tenait à la main un éventail ouvert.

La toilette de son compagnon était, au contraire, extrêmement recherchée. Sa robe était faite d'une soie blanche, molle, faiblement teintée de bleu, comme si elle eût gardé un reflet de clair de lune; elle tombait en plis fins jusqu'aux pieds et était serrée à la taille par une ceinture de velours noir. Celui qui la portait avait vingt-quatre ans; il était d'une beauté parfaite; un charme étrange émanait de la pâleur chaude de son visage, de ses yeux d'une douceur moqueuse et surtout de la nonchalance méprisante de toute sa personne; il appuyait sa main sur la riche poignée d'un de ses deux sabres dont les pointes relevaient les plis de son manteau de velours noir, jeté sur ses épaules les manches pendantes.

Les deux promeneurs avaient la tête nue, leurs cheveux tordus en corde étaient noués sur le sommet du crâne.

— Mais enfin, où me conduis-tu, gracieux maître? s'écria tout à coup l'aîné des deux jeunes hommes.

— Voici trois fois que tu me fais cette question depuis le palais, Ivakoura.

— Mais tu ne m'as rien répondu, gloire de mes yeux!

— Eh bien! c'est une surprise que je veux te faire. Ferme les yeux et donne-moi ta main.

Ivakoura obéit, et son compagnon lui fit faire quelques pas dans l'herbe.

— Regarde à présent, dit-il.

Ivakoura ouvrit les yeux et laissa échapper un faible cri d'étonnement.

Devant lui s'épanouissait un bois de citronniers tout en fleur. Chaque arbre, chaque arbuste semblaient couverts de givre ; sur les plus hautes tiges, le jour naissant jetait des tons de rose et d'or. Toutes les branches ployaient sous leur charge parfumée, les grappes fleuries s'écroulaient jusqu'au sol, sur lequel traînaient quelques rameaux trop lourds.

Parmi cette blanche floraison d'où émanait une fraîcheur délicieuse, un tendre feuillage apparaissait çà et là par brindilles.

— Vois, dit le plus jeune homme avec un sourire, j'ai voulu partager avec toi, mon préféré, le plaisir de voir avant tout autre cette éclosion merveilleuse. Hier, je suis venu, le bois était comme un buisson de perles ; aujourd'hui, toutes les fleurs sont ouvertes.

— Je songe, en voyant ce bois, à un distique du poëte des fleurs de pêcher, dit Ivakoura : « Il a neigé sur cet arbre des ailes de papillons qui, en traversant le ciel matinal, se sont teintes de rose. »

— Ah ! s'écria le plus jeune homme en soupirant, je voudrais me plonger au milieu

de ces fleurs comme dans un bain et m'enivrer jusqu'à mourir de leur parfum violent!

Ivakoura, après avoir admiré, faisait une mine un peu désappointée.

— Des fleurs plus belles encore allaient éclore dans mon rêve, dit-il en étouffant un bâillement. Maître, pourquoi m'as-tu fait lever si tôt?

— Voyons, prince de Nagato, dit le jeune homme en posant sa main sur l'épaule de son compagnon, je ne t'ai pas fait lever, tu ne t'es pas couché cette nuit!

— Que dis-tu? s'écria Ivakoura; qu'est-ce qui peut te faire croire cela?

— Ta pâleur, ami, et tes yeux las.

— Ne suis-je pas toujours ainsi?

— La toilette que tu portes serait encore trop somptueuse à l'heure du coq (1); et regarde! le soleil se lève à peine, nous sommes à l'heure du lapin (2).

— Pour honorer un maître tel que toi, il n'est pas d'heure trop matinale.

— Est-ce aussi pour m'honorer, infidèle sujet, que tu te présentes devant moi armé? Ces deux sabres oubliés à ta ceinture te condamnent; tu venais de rentrer au palais lorsque je t'ai fait appeler.

(1) Six heures après midi.
(2) Six heures du matin.

Le coupable baissait la tête, renonçant à se défendre.

— Mais qu'as-tu au bras? s'écria tout à coup le plus jeune homme en apercevant une mince bandelette blanche qui dépassait la manche d'Ivakoura.

Celui-ci cacha son bras derrière son dos et montra l'autre main.

— Je n'ai rien, dit-il.

Mais son compagnon lui saisit le bras qu'il cachait. Le prince de Nagato laissa échapper un cri de douleur.

— Tu es blessé, n'est-ce pas? Un jour on viendra m'annoncer que Nagato a été tué dans une querelle futile. Qu'as-tu fait encore, imprudent incorrigible?

— Lorsque le régent Hiéyas sera en ta présence, tu ne le sauras que trop, dit le prince; tu vas apprendre de belles choses, ô illustre ami, sur le compte de ton indigne favori. Il me semble entendre vibrer déjà la voix terrible de cet homme à qui rien n'est caché : Fidé-Yori, chef du Japon, fils du grand Taïko-Sama, dont je vénère la mémoire, de graves désordres ont troublé cette nuit Osaka!...

Le prince de Nagato contrefaisait si bien la voix de Hiéyas que le jeune siogoun ne put s'empêcher de sourire.

— Et quels sont ces désordres? diras-tu.—

Portes enfoncées, coups, tumultes, scandales. — Connaît-on les auteurs de ces méfaits? — Celui qui conduit les autres est le seul coupable et je connais ce coupable. — Qui est-ce? — Qui! sinon celui que l'on trouve dans toutes les aventures, dans toutes les batailles nocturnes; qui, sinon le prince de Nagato, la terreur des honnêtes familles, l'épouvante des gens paisibles? Et comme tu me pardonneras, ô trop clément! Hiéyas te reprochera ta faiblesse en la faisant sonner bien haut, afin que cette faiblesse nuise au siogoun et profite au régent.

— Mais si je me courrouçais enfin de ta conduite, Nagato, dit le siogoun, si je t'envoyais passer un an dans ta province?

— J'irais, maître, sans murmurer.

— Oui, et qui m'aimerait ici? dit tristement Fidé-Yori. Je vois autour de moi de grands dévouements, mais pas une affection comme la tienne; mais peut-être suis-je injuste, ajouta-t-il, tu es le seul que j'aime, et c'est sans doute à cause de cela qu'il me semble n'être aimé que de toi.

Nagato leva vers le prince un regard plein de reconnaissance.

— Tu te sens pardonné par moi, n'est-ce pas? dit Fidé-Yori en souriant, mais tâche de m'éviter les reproches du régent, tu sais combien ils me sont pénibles. Va le saluer,

l'heure de son lever est proche ; nous nous reverrons au conseil.

— Il va donc falloir sourire à cette laide figure, grommela Nagato.

Mais il avait son congé : il salua le siogoun et s'éloigna d'un air boudeur.

Fidé-Yori continua à se promener dans l'avenue, mais il revint bientôt vers le bois de citronniers. Il s'arrêta devant lui pour l'admirer encore, et cueillit une mince branche chargée de fleurs. Mais alors les feuillages se mirent à bruire comme sous un grand vent; un brusque mouvement agita les branches et entre les fleurs refoulées une jeune fille apparut.

Le prince se recula vivement et faillit jeter un cri ; il se crut le jouet d'une vision.

— Qui es-tu? s'écria-t-il ; peut-être le génie de ce bois?

— Oh! non, dit la jeune fille d'une voix tremblante ; mais je suis une femme bien audacieuse.

Elle sortit du bois au milieu d'une pluie de pétales blancs et s'agenouilla dans l'herbe en tendant les mains vers le roi.

Fidé-Yori baissa la tête vers elle et la regarda curieusement. Elle était d'une beauté exquise : petite, gracieuse, comme écrasée sous l'ampleur de ses robes. On eût dit que c'était leur poids soyeux qui l'avait jetée à

genoux. Ses grands yeux purs, pareils à des yeux d'enfant, étaient peureux et suppliants, ses joues veloutées comme les ailes des papillons rougissaient un peu, et sa petite bouche entr'ouverte d'admiration laissait briller des dents blanches comme des gouttes de lait.

— Pardonne-moi, disait-elle, pardonne-moi d'être en ta présence sans ta volonté.

— Je te pardonne, pauvre oiseau tremblant, dit Fidé-Yori, car si je t'avais connue et si j'avais su ton désir, ma volonté eût été de te voir. Que veux-tu de moi ? Est-il en ma puissance de te faire heureuse?

— O maître ! s'écria la jeune fille avec enthousiasme, d'un mot tu peux me rendre plus radieuse que Ten-Sio-Daï-Tsin, la fille du soleil.

— Et quel est ce mot?

— Jure-moi que tu n'iras pas demain à la fête du Génie de la mer.

— Pourquoi ce serment? dit le siogoun étonné de cette étrange supplique.

— Parce que, dit la jeune fille en frémissant, sous les pieds du roi, brusquement un pont s'effondrera et que, le soir, le Japon n'aura plus de maître.

— Tu as sans doute découvert une conspiration? dit Fidé-Yori en souriant.

Devant ce sourire d'incrédulité, la jeune fille pâlit et ses yeux s'emplirent de larmes.

— O disque pur de la lumière ! s'écria-t-elle, il ne me croit pas ! Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent n'est rien. Voici l'obstacle terrible et je n'y avais pas songé. On écoute la voix du grillon qui annonce la chaleur, on prête l'oreille à la grenouille qui coasse une promesse de pluie ; mais une jeune fille qui vous crie : Prends garde ! j'ai vu le piége, la mort est sur ton chemin ! on ne l'écoute pas et on marche droit au piége. Cependant, cela est impossible, il faut que tu me croies. Veux-tu que je me tue à tes pieds ? Ma mort serait un gage de ma sincérité. D'ailleurs, quand même je me serais trompée, que t'importe ! tu peux toujours ne pas aller à la fête. Ecoute, je viens de loin, d'une province lointaine ; seule sous la lourde angoisse de mon secret, j'ai déjoué les espions les plus subtils, j'ai vaincu mes terreurs et dominé ma faiblesse. Mon père me croit en pèlerinage à Kioto, et tu vois : je suis dans ta ville, dans l'enceinte de tes palais. Cependant les sentinelles sont vigilantes, les fossés larges, les murailles hautes. Vois, mes mains sont en sang, la fièvre me brûle. Tout à l'heure j'ai cru ne pas pouvoir parler tant mon cœur affaibli frémissait de ta présence et aussi de la joie de te sauver. Mais maintenant j'ai le vertige, j'ai de la glace dans le sang : tu ne me crois pas !

— Je te crois et je jure de t'obéir, dit le roi ému de cet accent désespéré; je n'irai pas à la fête du Génie de la mer.

La jeune fille poussa un cri de joie et regarda avec reconnaissance le soleil qui s'élevait au-dessus des arbres.

— Mais apprends-moi comment tu as découvert ce complot, reprit le siogoun, et quels en sont les auteurs.

— Oh! ne m'ordonne pas de te le dire. Tout cet édifice d'infamie que je fais crouler, c'est sur moi-même qu'il croule.

— Soit, jeune fille, garde ton secret; mais dis-moi au moins d'où te vient ce grand dévouement et pourquoi ma vie est pour toi si précieuse?

La jeune fille leva lentement les yeux vers le roi, puis elle les baissa et rougit, mais ne répondit rien. Une vague émotion troubla le cœur du prince. Il se tut et se laissa envahir par cette impression pleine de douceur. Il eût voulu demeurer ainsi longtemps, en silence, au milieu de ces chants d'oiseaux, de ces parfums, près de cette enfant agenouillée.

— Apprends-moi qui tu es, toi qui me sauves de la mort, dit-il enfin, et indique-moi la récompense digne de ton courage.

— Je me nomme Omiti, dit la jeune fille, je ne peux rien te dire de plus. Donne-moi

la fleur que tu tiens à la main, c'est tout ce que je veux de toi.

Fidé-Yori lui tendit la branche de citronnier, Omiti la saisit et s'enfuit à travers le bois.

Le siogoun demeura longtemps immobile à la même place, soucieux, regardant le gazon foulé par le poids léger d'Omiti.

II

LA BLESSURE DE NAGATO

Le prince de Nagato était rentré dans son palais.

Il dormait étendu sur une pile de fines nattes. Autour de lui régnait une obscurité presque complète, car on avait baissé les stores et déployé de grands paravents devant les fenêtres. Quelques parois de laque noire luisaient cependant dans l'ombre et reflétaient vaguement, comme des miroirs troubles, la tête pâle du prince renversée sur les coussins.

Nagato n'avait pu réussir à voir Hiéyas : le régent était absorbé par une affaire très-urgente, lui avait-on dit. Tout heureux de cette circonstance, le jeune prince s'était hâté d'aller se reposer pendant les quelques heures qu'il avait à lui avant le conseil.

Dans les chambres voisines de celle où il dormait, les serviteurs allaient et venaient silencieusement, préparant la toilette du maître. Ils marchaient avec précaution pour

ne pas faire craquer le parquet et causaient entre eux à voix basse.

— Notre pauvre maître n'a pas de raison, disait une femme âgée en secouant des gouttes de parfum sur un manteau de cérémonie. Toujours des fêtes, des promenades nocturnes, jamais de repos, il se tuera.

— Oh! que non, le plaisir ne tue pas, dit un jeune garçon à la mine insolente, vêtu de couleurs vives.

— Qu'en sais-tu, puceron? reprit la servante. Ne dirait-on pas qu'il passe sa vie en réjouissances comme un seigneur? Ne parle pas aussi effrontément de choses que tu ne connais pas!

— Je les connais peut-être mieux que toi, dit l'enfant en faisant une grimace, toi qui n'es pas encore mariée, malgré ton grand âge et ta grande beauté.

La servante envoya le contenu de son flacon à la figure du jeune garçon, mais celui-ci se cacha derrière le disque d'argent d'un miroir qu'il frottait pour le rendre limpide, et le parfum s'éparpilla à terre. Le valet avança la tête lorsque le danger fut passé.

— Veux-tu de moi pour mari? dit-il, tu me donneras de tes années, et à nous deux nous ferons un jeune couple!

La servante, dans sa colère, laissa échapper un éclat de voix.

— Te tairas-tu, à la fin? dit un autre serviteur en la menaçant du poing.

— Mais il est impossible d'entendre ce jeune vaurien sans s'irriter et rougir!

— Rougis tant que tu voudras, dit l'enfant, cela ne fait pas de bruit.

— Allons, tais-toi, Loo! dit le serviteur.

Loo fit un mouvement d'épaules et une grosse moue, puis il se remit nonchalamment à frotter le miroir.

A ce moment, un homme entra dans la salle:

— Je désire parler à Ivakoura, prince de Nagato, dit-il à haute voix.

Tous les serviteurs firent de grands gestes des mains et des bras pour imposer silence au nouvel arrivant. Loo se précipita vers lui et lui appliqua sur la bouche le chiffon dont il se servait pour frotter le miroir; mais l'homme le repoussa violemment.

— Que signifie tout ceci? dit-il. Êtes-vous insensés? Je veux parler au seigneur que vous servez, au daïmio très-illustre qui règne sur la province de Nagato. Prévenez-le et cessez vos grimaces.

— Il dort, dit tout bas un serviteur.

— On ne peut l'éveiller, dit un autre.

— Il est affreusement fatigué, dit Loo un doigt sur la bouche.

— Malgré sa fatigue, il sera heureux de ma venue, dit l'étranger.

— Nous avons ordre de ne l'éveiller que quelques instants avant l'heure du conseil, dit la servante.

— Ce n'est pas moi qui me risquerai à l'aller tirer de son sommeil, dit Loo en poussant sa bouche vers son oreille.

— Ni moi, dit la vieille.

— J'irai moi-même, si vous voulez, dit le messager; d'ailleurs, l'heure du conseil est proche : je viens de voir le prince d'Arima se diriger vers la salle des Mille-Nattes.

— Le prince d'Arima! s'écria Loo, lui qui est toujours en retard!

— Hélas! dit la servante, aurons-nous le temps d'habiller le maître?

Loo fit glisser une cloison dans sa rainure et ouvrit un étroit passage; il entra alors doucement dans la chambre de Nagato.

Il faisait frais dans cette chambre, et une fine odeur de camphre et de musc emplissait l'air.

— Maître! maître! dit Loo à demi voix, c'est l'heure, et puis il y a là un messager.

— Un messager! s'écria Nagato en se dressant sur un coude; comment est-il?

— Il est vêtu comme un samouraï (1) : deux sabres sont passés à sa ceinture.

— Qu'il entre vite, dit le prince avec un tremblement dans la voix.

---

(1) Noble officier au service d'un *daïmio* ou prince.

Loo alla faire signe au messager, qui se prosterna au seuil de la chambre.

— Approche ! dit Nagato.

Mais le messager ne pouvant se diriger dans cette salle obscure, Loo ploya une feuille d'un paravent qui interceptait le jour. Une bande de lumière entra dans la chambre ; elle éclaira la délicate texture de la natte qui couvrait le plancher et fit briller sur la muraille une cigogne argentée, au cou onduleux, aux ailes ouvertes.

Le messager s'approcha du prince et lui tendit un mince rouleau de papier enveloppé d'un morceau de soie, puis il sortit de la chambre à reculons.

Nagato déroula vivement le papier et lut ceci :

« Tu es venu, illustre, je le sais ; mais pourquoi cette folie et pourquoi ce mystère ? Je ne puis comprendre tes actions. J'ai reçu de graves réprimandes de ma souveraine à cause de toi. Tu sais : je traversais les jardins pour la suivre jusqu'à son palais, lorsque, tout à coup, je te vis adossé à un arbre. Je ne pus retenir un cri et, à ce cri, elle se retourna vers moi et suivit la direction de mon regard.

« — Ah ! dit-elle, c'est la vue de Nagato qui t'arrache de pareils cris. Ne pourrais-tu au moins les retenir et me cacher le spectacle de ton impudeur ?

« Puis elle s'est retournée plusieurs fois vers toi. Le courroux de ses yeux me faisait peur. Je n'oserai pas paraître devant elle demain, et je t'envoie ce message pour te supplier de ne plus renouveler ces étranges apparitions qui ont pour moi des suites si funestes.

« Hélas ! ne sais-tu pas que je t'aime, et faut-il te le redire : je serai ta femme quand tu le voudras... Mais tu te plais à m'adorer comme une idole de la pagode des Trente-Trois mille Trois cent Trente-Trois (1). Si tu n'avais risqué ta vie plusieurs fois seulement pour m'apercevoir, je croirais que tu te joues de moi. Je t'en conjure, ne m'expose plus à de pareilles réprimandes, et n'oublie pas que je suis prête à te reconnaître pour mon seigneur, et que vivre près de toi est mon plus cher désir. »

Nagato sourit et referma lentement le rouleau ; il fixa son regard sur la bande claire que la fenêtre jetait sur le plancher et rêva profondément.

Le jeune Loo était fort désappointé ; il avait essayé de lire derrière son maître, mais le rouleau était écrit en caractères chinois et sa science était prise en défaut ; il savait assez

---

(1) Pagode située à Kioto et qui contient 33,333 idoles.

bien le kata-kana et avait même quelques connaissances de l'hira-kana, mais ignorait malheureusement l'écriture chinoise. Pour cacher son dépit, il s'approcha d'une fenêtre et, soulevant un coin du store, il regarda dehors.

— Ah! dit-il, le prince de Satsouma et le prince d'Aki arrivent en même temps, les gens de leur suite se regardent de travers. Ah! Satsouma passe devant. Oh! oh! voici le régent qui traverse l'avenue, il regarde par ici et il rit en voyant que le cortége du prince de Nagato est encore devant sa porte; il rirait bien plus s'il savait où en est la toilette de mon maître.

— Laisse-le rire, Loo, et viens ici, dit le prince, qui avait détaché de sa ceinture un pinceau et un rouleau de papier et écrivait à la hâte quelques mots. Cours chez le roi et remets-lui ce papier.

Loo s'enfuit à toutes jambes, bousculant et renversant à plaisir ceux qui se trouvaient sur son passage.

— Et maintenant, dit Ivakoura, qu'on m'habille rapidement!

Les serviteurs s'empressèrent et le prince eut bientôt enfilé le vaste pantalon traînant qui donne à celui qui le porte l'air de marcher à genoux, et le roide manteau de cérémonie, alourdi encore par les insignes bro-

dés sur les manches. Ceux de Nagato étaient ainsi composés : un trait noir au-dessus de trois boules formant pyramide.

Le jeune homme, d'ordinaire si soigneux de sa parure, ne prêta aucune attention à l'œuvre des serviteurs, il ne jeta pas même un coup d'œil au miroir si bien poli par Loo lorqu'on lui posa sur la tête le haut bonnet pointu lié par des rubans d'or.

Aussitôt sa toilette terminée, il sortit de son palais, mais sa préoccupation était si forte qu'au lieu de monter dans le norimono qui l'attendait au milieu des gens de son escorte, il s'éloigna à pied, traînant sur le sable son immense pantalon et s'exposant aux rayons du soleil. Le cortége, épouvanté de cet outrage à l'étiquette, le suivit dans un inexprimable désordre, tandis que les espions chargés de surveiller les actions du prince s'empressaient d'aller rendre compte à leurs différents maîtres de cet événement extraordinaire.

Les remparts de la résidence d'Osaka, larges et hautes murailles flanquées de loin en loin d'un bastion demi-circulaire, forment un immense carré qui enferme plusieurs palais et de vastes jardins. Au sud et à l'ouest, la forteresse s'appuie à la ville ; au nord, le fleuve qui traverse Osaka s'élargit et forme au pied du rempart un fossé colossal :

à l'orient, une rivière plus étroite le borde. Sur le terre-plein des murailles, on voit une rangée de cèdres centenaires, à la verdure sombre, qui projettent leurs ramures plates et horizontales par-dessus les créneaux. A l'intérieur, une seconde muraille précédée d'un fossé enferme les parcs et les palais réservés aux princes et à leur famille. Entre cette muraille et les remparts sont situées les habitations des fonctionnaires, des soldats. Une troisième muraille entoure le palais même du siogoun, qui s'élève sur une colline. Cet édifice se développe largement avec une simplicité architecturale pleine de noblesse. Des tours carrées à plusieurs toitures le surpassent çà et là. Des escaliers de marbre bordés d'une légère balustrade laquée et flanqués à leur base de deux monstres de bronze ou de deux grands vases de faïence, montent vers les galeries extérieures; la terrasse qui précède le palais est couverte de gravier et de sable blanc qui réverbère l'éclat du soleil.

Au centre de l'édifice s'élève une tour carrée, large, très-haute et magnifiquement décorée. Elle supporte sept toits dont les angles se recourbent vers le ciel; sur la plus haute toiture se tordent deux monstrueux poissons d'or qui resplendissent et sont visibles de tous les points de la ville.

C'est dans la partie du palais voisine de cette tour que se trouve la salle des *Mille-Nattes*, lieu de réunion du conseil.

Les seigneurs arrivent de tous côtés, ils gravissent les rampes de la colline et se dirigent vers le portique central du palais qui s'ouvre sur une longue galerie conduisant directement à la salle des Mille-Nattes.

Cette salle très-vaste, très-haute, est parfaitement vide de meubles. Des cloisons mobiles glissant dans des rainures l'entrecoupent et forment, lorsqu'on les fait se rejoindre, des compartiments de diverses dimensions. Mais les cloisons sont toujours largement écartées de façon à produire d'heureux effets de perspective. Ces panneaux, dans tel compartiment, sont revêtus de laque noire fleurie d'or, dans tel autre de laque rouge ou de bois de Jeseri, dont les veines forment naturellement d'agréables dessins. Ici, la cloison, peinte par un artiste illustre, a son envers tendu de satin blanc brodé de lourdes fleurs ; ailleurs, sur un fond d'or mat, un pêcher couvert de fleurs roses étend ses branches noueuses, ou bien, simplement, sur du bois sombre un semis inégal de points blancs, rouges, noirs, papillote aux yeux. Les nattes qui couvrent le plancher sont couleur de neige et frangées d'argent.

Les seigneurs, avec leurs larges pantalons

dépassant les pieds, semblent s'avancer à genoux, et les étoffes froissent les nattes avec un bruit continu semblable au susurrement lointain d'une cascade. Les assistants gardent d'ailleurs un religieux silence. Des *hattamotos*, gens d'une récente noblesse instituée par le régent, s'accroupissent dans les angles les plus reculés, tandis que les *samouraïs* d'ancienne noblesse, possesseurs de fiefs et vassaux des princes, passent près de ces nouveaux anoblis en leur jetant des regards de mépris et se rapprochent sensiblement du grand store baissé voilant l'estrade réservée au siogoun. Les *Seigneurs de la terre*, princes souverains dans leur province, forment un grand cercle devant le trône, laissant un espace libre pour les treize membres du conseil.

Les conseillers arrivent bientôt, ils se saluent les uns les autres et échangent quelques mots à voix basse, puis gagnent leur place.

A gauche, présentant le profil au store baissé, s'alignent les conseillers supérieurs. Ils sont cinq, mais quatre seulement présents. Le plus proche du trône est le prince de Satsouma, vénérable vieillard au long visage plein de bonté. Près de lui s'étale la natte de l'absent. Puis vient le prince de Sataké, qui mordille ses lèvres tout en disposant avec soin

les plis de sa toilette. Il est jeune, brun de peau, ses yeux très-noirs sont d'une vivacité extraordinaire; près de lui s'installe le prince de Ouésougui, homme un peu gras et nonchalant. Le dernier est le prince d'Isida, petit de taille et laid de visage.

Les huit conseillers inférieurs accroupis en face du trône sont les princes d'Arima, de Figo, de Vakasa, d'Aki, de Tosa, d'Issé et de Couroda.

Un mouvement se produit du côté de l'entrée, et tous les fronts se courbent vers le sol. Le régent pénètre dans la salle. Il s'avance rapidement, n'étant pas embarrassé comme les princes par les plis du pantalon traînant, et il va s'asseoir, les jambes croisées, sur une pile de nattes à droite du trône.

Hiéyas était alors un vieillard. Sa taille se voûtait faiblement; il était large des épaules cependant et musculeux. Sa tête, entièrement rasée, montrait à découvert un front vaste, bosselé d'arcades sourcilières proéminentes. Sa bouche mince, à l'expression cruelle et volontaire, abaissait ses coins profondément creusés; ses pommettes étaient extrêmement saillantes, et ses yeux bridés, à fleur de tête, dardaient un regard brusque et sans franchise.

Il jeta en entrant un mauvais coup d'œil accompagné d'un demi-sourire vers la place

laissée vide par le prince de Nagato. Mais lorsque le store se releva, le siogoun apparut s'appuyant d'une main sur l'épaule du jeune conseiller.

Le régent fronça le sourcil.

Tous les assistants se prosternèrent, appuyant leur front contre le sol. Lorsqu'on se releva, le prince de Nagato était à son rang comme les autres.

Fidé-Yori s'assit et fit signe à Hiéyas qu'il pouvait parler.

Alors le régent lut plusieurs rapports peu importants : nominations de magistrats, mouvement de troupes sur la frontière, changement de résidence d'un gouverneur après son règne expiré. Hiéyas expliquait brièvement et avec volubilité les raisons qui l'avaient fait agir. Les conseillers parcouraient des yeux les manuscrits, et, n'ayant pas d'objection à faire, acquiesçaient d'un geste. Mais bientôt le régent ploya tous ces papiers et les remit à un secrétaire placé près de lui ; puis il reprit la parole après avoir toussé.

— J'ai convoqué aujourd'hui cette assemblée extraordinaire, dit-il, afin de lui faire part des craintes que j'ai conçues pour la tranquillité du royaume en apprenant que la surveillance sévère ordonnée contre les bonzes d'Europe et les Japonais qui ont embrassé la doctrine étrangère se relâche sin-

gulièrement, et que ceux-ci recommencent leurs menées dangereuses pour la sécurité publique. Je viens donc demander que l'on remette en vigueur la loi qui ordonne l'extermination de tous les chrétiens.

Un singulier brouhaha se produisit dans l'assemblée, mélange d'approbation, de surprise, de cris d'horreur et de colère.

— Veux-tu donc voir revenir les scènes sanglantes et hideuses dont l'épouvante est dans toutes les mémoires? s'écria le prince de Sataké avec sa vivacité accoutumée.

— Il est étrange d'affirmer que de pauvres gens qui ne prêchent que la vertu et la concorde puissent troubler la paix d'un pays, dit Nagato.

— Le daïmio parle bien, dit le prince de Satsouma, il est impossible que les bonzes d'Europe aient aucune influence sur la tranquillité du royaume. Il est donc inutile de les inquiéter.

Mais Hiéyas s'adressa directement à Fidé-Yori.

— Maître, dit-il, puisque l'on ne veut pas partager mes inquiétudes, il faut que je t'apprenne qu'un bruit terrible commence à circuler parmi les nobles, parmi le peuple...

Il se tut un moment pour donner plus de solennité à ses paroles.

— ... On dit que celui qui est encore sous

ma tutelle, que le chef futur du Japon, notre gracieux seigneur Fidé-Yori, a embrassé la foi chrétienne.

Un grand silence succéda à ces paroles. Les assistants échangeaient des regards qui disaient clairement qu'ils avaient connaissance de ce bruit qui peut-être était fondé.

Fidé-Yori prit la parole.

— Est-ce donc sur des innocents qu'il faut se venger d'une calomnie répandue par des personnes malintentionnées ? dit-il. J'ordonne que les chrétiens ne soient inquiétés d'aucune manière. Mon père, je le déplore, a cru devoir poursuivre de sa colère et exterminer ces malheureux; mais, je le jure, moi vivant, il ne sera pas versé une seule goutte de leur sang.

Hiéyas fut stupéfait de l'accent résolu du jeune siogoun. Pour la première fois il avait parlé en maître et ordonné. Il s'inclina en signe de soumission et n'objecta rien. Fidé-Yori avait atteint sa majorité, et s'il n'était pas encore proclamé siogoun, c'était parce que Hiéyas ne se hâtait guère de déposer les pouvoirs. Celui-ci ne voulut donc pas entrer en lutte ouverte avec son pupille; il abandonna momentanément la question et passa à autre chose.

— On m'annonce, dit-il, qu'un seigneur a été attaqué et blessé cette nuit, sur la route

de Kioto. J'ignore encore le nom de ce seigneur; mais le prince de Nagato, qui était à Kioto cette nuit, a peut-être entendu parler de cette aventure?

— Ah! tu sais que j'étais à Kioto, murmura le prince; je comprends alors pourquoi il y avait des assassins sur ma route.

— Comment Nagato pouvait-il être en même temps à Osaka et à Kioto? dit le prince de Satakê; il n'est bruit, ce matin, que de la fête sur l'eau qu'il a donnée cette nuit et qui s'est si joyeusement terminée par une bataille entre les seigneurs et les matelots des rivages.

— J'ai même attrapé une égratignure dans la mêlée, dit Nagato en souriant.

— Le prince franchit en quelques heures les routes que d'autres mettraient une journée à parcourir, dit Hiéyas, voilà tout. Seulement, il ménage peu ses chevaux : chaque fois qu'il rentre au palais, sa monture s'abat et expire.

Le prince de Nagato pâlit et chercha le sabre absent de sa ceinture.

— Je ne croyais pas que ta sollicitude s'étendît ainsi jusqu'aux bêtes du royaume, dit-il avec une ironie outrageante. Je te remercie au nom de mes chevaux défunts.

Le siogoun, plein d'inquiétude, jetait des regards suppliants à Nagato Mais il semblait

que ce jour-là la patience du régent fût à toute épreuve. Il sourit et ne répondit rien.

Cependant, Fidé-Yori voyait que la colère grondait dans l'âme de son ami, et, craignant quelque nouvel éclat, il mit fin à la séance en se retirant.

Presque aussitôt un garde du palais vint prévenir le prince de Nagato que le siogoun le demandait. Le prince salua amicalement plusieurs seigneurs, s'inclina devant les autres et s'éloigna sans avoir tourné la tête du côté de Hiéyas.

Lorsqu'il arriva dans les appartements du siogoun, il entendit une voix de femme, une voix irritée et gémissante à la fois. C'était de lui que l'on parlait.

— On m'a tout rapporté, disait cette voix : ton refus d'accéder aux désirs du régent, que tu as laissé insulter sous tes yeux par le prince de Nagato, dont l'insolence est vraiment incomparable; et la patience merveilleuse de Hiéyas, qui n'a pas relevé l'insulte par égard pour toi, par pitié pour celui que tu crois ton ami, dans ton ignorance des hommes.

Nagato reconnut que celle qui parlait était la mère du siogoun, la belle et impérieuse Yodogimi.

— Mère, dit le siogoun, occupe-toi de

broderies et de parures; c'est là le domaine des femmes.

Nagato entra vivement pour ne pas être indiscret plus longtemps.

— Mon gracieux maître m'a fait demander? dit-il.

Yodogimi se retourna et rougit un peu en voyant le prince qui s'inclinait profondément devant elle.

— J'ai à te parler, dit le siogoun.

— Je me retire, alors, dit Yodogimi avec amertume, et retourne à mes broderies.

Elle traversa la chambre lentement, en faisant bruire ses longues robes soyeuses, et sortit en jetant à Nagato un étrange regard, à la fois provoquant et haineux.

— Tu as entendu ma mère? dit Fidé-Yori.

— Oui, dit Nagato.

— Tous veulent me détacher de toi, ami; quel peut être leur motif?

— Ta mère est aveuglée par quelque calomnie, dit le prince; les autres voient en moi un ennemi clairvoyant qui sait déjouer les trames ourdies contre toi.

— Je voulais justement te parler d'un complot.

— Contre ta vie?

— C'est cela même. Il m'a été révélé d'une façon singulière, et j'ai peine à y croire. Cependant je ne puis me défendre d'une

certaine inquiétude. A la fête du Génie de la mer, demain, un pont doit s'effondrer sous mes pas.

— Quelle horreur ! s'écria Nagato. Ne va pas à cette fête, au moins.

— Si je m'abstiens d'y aller, dit Fidé-Yori, j'ignorerai toujours la vérité, car le complot n'éclatera pas. Mais si je vais à la fête, continua-t-il en souriant, dans le cas où la conspiration existerait vraiment, la vérité serait un peu rude à constater.

— Certes, dit Nagato ; il faut cependant sortir du doute, il faut trouver un moyen. L'itinéraire que tu dois suivre est-il fixé ?

— Hiéyas me l'a fait remettre.

Fidé-Yori prit un rouleau de papier sur une étagère. Ils lurent : « Quai du Yodo-Gava, place du Marché-aux-Poissons, route des Sycomores, plage de la Mer. Retour par la colline des Bambous, le pont de l'Hirondelle... »

— Les misérables ! s'écria Ivakoura, c'est le pont suspendu au-dessus de la vallée !

— L'endroit serait bien choisi, en effet, dit le siogoun.

— Il est certain qu'il s'agit de ce pont ; ceux qui franchissent les innombrables canaux de la ville ne t'exposeraient pas à la mort en s'écroulant sous tes pieds, mais tout au plus à un bain désagréable.

— C'est vrai, dit Fidé-Yori, et du pont de l'Hirondelle, on serait précipité sur des rochers.

— As-tu pleine confiance dans mon amitié pour toi ? dit le prince de Nagato après avoir songé un instant.

— En doutes-tu, Ivakoura ? dit le siogoun.

— Eh bien, ne crains rien, feins de tout ignorer, laisse-toi conduire et marche droit au pont. J'ai trouvé le moyen de te sauver tout en découvrant la vérité.

— Je me fie à toi, ami, en toute sécurité.

— Alors, laisse-moi partir, le temps me presse pour exécuter mon projet.

— Va, prince, je te confie ma vie sans trembler, dit le siogoun.

Nagato s'éloigna rapidement après avoir salué le roi, qui répondit par un geste amical.

III

LA FÊTE DU GÉNIE DE LA MER

Le lendemain, dès l'aube, les rues d'Osaka furent pleines de mouvement et de joie. On se préparait pour la fête tout en se réjouissant à l'avance du plaisir prochain. Les maisons commerçantes, celles des artisans et des gens du peuple, largement ouvertes sur la rue, laissaient voir leur intérieur simple, meublé seulement par quelques paravents aux belles couleurs.

On entendait des voix, des rires, et par moment un enfant mutin s'échappait des bras de sa mère occupée à le parer de ses plus beaux vêtements, et venait gambader et trépigner de joie sur les marches de bois descendant de la maison vers la chaussée. C'était alors avec des cris d'une feinte colère qu'il était rappelé de l'intérieur, la voix du père se faisait entendre et l'enfant allait se remettre aux mains maternelles, tout frémissant d'impatience.

Quelquefois l'un d'eux criait :

— Mère ! mère ! voici le cortége !

— Tu te moques, disait la mère, les prêtres n'ont pas seulement terminé leur toilette.

Mais néanmoins elle s'avançait vers la façade et, penchée par-dessus la légère balustrade, regardait dans la rue.

Des courriers nus, moins un morceau d'étoffe nouée autour de leurs reins, passent à toutes jambes, ayant sur l'épaule une tige de bambou, qui ploie à son extrémité sous le poids d'un paquet de lettres. Ils se dirigent vers la résidence du siogoun.

Devant les boutiques des barbiers la foule s'amasse, les garçons ne peuvent suffire à raser tous les mentons, à coiffer toutes les têtes qui se présentent. Ceux qui attendent leur tour causent gaiement devant la porte. Quelques-uns sont déjà revêtus de leurs habits de fête, aux couleurs vives, couverts de broderies. D'autres, plus soigneux, nus jusqu'à la ceinture, préfèrent terminer leur toilette après leur coiffure achevée. Des marchands de légumes, de poissons, circulent, vantant à hauts cris leurs marchandises qu'ils portent dans deux baquets suspendus à une traverse de bois posée sur leur épaule.

De toutes parts on orne les maisons de banderoles, d'étoffes brodées, couvertes d'inscriptions chinoises en or sur des fonds

noirs ou pourpres, on accroche des lanternes, des branches fleuries.

A mesure que la matinée s'avance, les rues s'emplissent de plus en plus de gai tumulte; les porteurs de norimonos, vêtus de légères tuniques serrées à la taille, coiffés de larges chapeaux pareils à des boucliers, crient pour se faire faire place. Des samouraïs passent à cheval, précédés d'un coureur qui, tête baissée, les bras en avant, fend la foule. Des groupes s'arrêtent pour causer, abrités sous de vastes parasols, et forment des îlots immobiles au milieu de la houle tumultueuse des promeneurs. Un médecin se hâte en s'éventant avec gravité, suivi de ses deux aides qui portent la caisse des médicaments.

— Illustre maître, n'irez-vous donc pas à la fête? lui crie-t-on au passage.

— Les malades ne prennent point garde aux fêtes, dit-il avec un soupir, et comme il n'y en a pas pour eux, il n'y en a pas pour nous.

Sur les rives de Yodogava, l'animation est plus grande encore; le fleuve disparaît littéralement sous des milliers d'embarcations; les mâts dressés, les voiles encore ployées, mais prêtes à s'ouvrir comme des ailes; les tentes des cabines recouvertes d'étoffes de soie et de satin; les proues ornées de bannières dont les franges d'or trempent dans

l'eau, resplendissent au soleil et tachent l'azur du fleuve de frissons multicolores.

Des bandes de jeunes femmes aux toilettes brillantes, descendent les blanches marches des berges taillées en larges gradins. Elles se dirigent vers d'élégants bateaux en bois de camphrier, rehaussés de sculptures et d'ornements de cuivre, et elles les remplissent de fleurs qui jettent de chauds parfums dans l'air.

Du haut du Kiobassi, ce beau pont qui ressemble à un arc tendu, on déploie des pièces de gaze, de crêpe ou de soie légère, des couleurs les plus fraîches et couvertes d'inscriptions. Une faible brise agite mollement ces belles étoffes que les bateaux qui vont et viennent écartent en passant. On voit resplendir au loin la haute tour de la résidence et les deux monstrueux poissons d'or qui ornent son faîte. A l'entrée de la ville, à droite et à gauche du fleuve, les deux superbes bastions qui regardent vers la mer ont arboré sur chaque tour, à chaque angle des murailles, l'étendard national blanc avec un disque rouge, emblème du soleil lorsqu'il s'élève dans les vapeurs matinales. Quelques pagodes au-dessus des arbres dressent sur le ciel radieux la superposition de leurs toitures relevées des bords à la mode chinoise.

C'est la pagode de Yébis, le génie de la mer, qui attire spécialement l'attention ce

jour-là, non que ses tours soient plus hautes et ses portes sacrées plus nombreuses que celles des temples voisins, mais de ses jardins doit partir le cortége religieux si impatiemment attendu par la foule.

Enfin, dans le lointain, le tambour résonne. On prête l'oreille au rhythme sacré bien connu de tous : quelques coups violents, espacés, puis un roulement précipité, s'adoucissant et se perdant, puis de nouveau des coups brusques.

Une immense clameur de joie s'élève de la foule, qui se range aussitôt le long des maisons de chaque côté des rues que doit parcourir le cortége.

Les *Kashiras*, gardiens des quartiers, tendent rapidement des cordes qu'ils fixent à des pieux, afin d'empêcher la multitude de déborder sur la voie centrale. La procession s'est mise en marche, en effet, elle a franchi le *Torié*, portique sacré qui s'élève devant la pagode de Yébis, et bientôt elle défile devant la foule impatiente.

Seize archers s'avancent d'abord, l'un derrière l'autre, sur deux rangs très-espacés. Ils ont revêtu l'armure en lamelle de corne noire jointe par des points de laine rouge. Deux sabres sont passés à leur ceinture; les flèches empennées dépassent leurs épaules et ils tiennent à la main un grand arc de laque noire

et dorée. Derrière eux vient une troupe de serviteurs portant des houppes de soie au bout de longues hampes. Puis apparaissent les musiciens tartares qui s'annoncent par un réjouissant tapage. Les vibrations métalliques du gong résonnent d'instant en instant, les tambours battus à outrance, les cymbales qui frissonnent, les conques marines rendant des sonorités graves, les notes suraiguës des flûtes et l'éclat des trompettes déchirant l'air, forment une telle intensité de bruit que les spectateurs les plus proches clignent des yeux et sont comme aveuglés.

Après les musiciens apparaît, portée sur une haute estrade, une langouste gigantesque, chevauchée par un bonze. Des étendards de toutes couleurs, longs et étroits, portant les armoiries de la ville, sont tenus par de jeunes garçons et oscillent autour de l'énorme crustacé. Puis viennent cinquante lanciers, coiffés du chapeau rond laqué, appuyant sur leur épaule leur lance ornée d'un gland rouge. Deux serviteurs conduisent ensuite un cheval superbement caparaçonné, dont la crinière, dressée au-dessus du col, est tressée et disposée comme une riche passementerie. Des porteurs de bannières s'avancent après ce cheval ; les bannières sont bleues et couvertes de caractères d'or. Puis s'avancent deux grands tigres de Corée, la gueule ouverte, les

yeux sanglants. Parmi la foule quelques enfants poussent des cris d'effroi ; mais les tigres sont en carton, et des hommes, cachés dans chacune de leurs pattes, les font se mouvoir. Un tambour géant, de forme cylindrique, vient ensuite porté par deux bonzes ; un troisième marche à côté et frappe fréquemment le tambour de son poing fermé.

Enfin voici sept jeunes femmes splendidement parées, qu'un brouhaha joyeux accueille. Ce sont les courtisanes les plus belles et les plus illustres de la ville. Elles s'avancent l'une après l'autre, majestueusement, pleines d'orgueil, accompagnées d'une servante et suivies d'un serviteur qui soutient au-dessus d'elles un large parasol de soie. Le peuple, qui les connaît bien, les désigne au passage par leur nom ou leur surnom.

— Voici la femme aux sarcelles d'argent !

Deux de ces oiseaux sont brodés sur l'ample manteau à larges manches qu'elle porte par dessus ses nombreuses robes dont les collets sont croisés l'un au-dessous de l'autre sur sa poitrine ; le manteau est de satin vert, la broderie de soie blanche, mêlée d'argent ; la coiffure de la belle est traversée d'épingles énormes en écaille de tortue, qui lui font un demi-cercle de rayons autour du visage.

— Celle-ci, c'est la femme aux algues marines !

Ces belles herbes, dont les racines de soie s'enfoncent dans les broderies du manteau, flottent hors de l'étoffe et voltigent au vent.

Puis viennent : la belle au dauphin d'or, la belle aux fleurs d'amandier, la belle au cygne, au paon, au singe bleu. Toutes posent leurs pieds nus sur de hautes planchettes en bois d'ébène qui exhaussent leur taille; elles ont la tête hérissée d'épingles blondes et leur visage, habilement fardé, apparaît jeune et charmant sous la douce pénombre du parasol.

Derrière les courtisanes s'avancent des hommes qui portent des branches de saule ; puis toute une armée de prêtres, transportant, sur des brancards ou sous de jolis pavillons aux toitures dorées, les accessoires, les ornements et le mobilier du temple, que l'on purifie pendant la promenade du cortége.

Enfin apparaît la châsse de Yébis, le dieu de la mer, le pêcheur infatigable qui passe des journées entières, enveloppé d'un filet, une ligne à la main, debout sur une roche émergeant à demi de l'eau. Elle est portée par cinquante bonzes nus jusqu'à la ceinture et ressemble à une maisonnette carrée. Sa toiture, à quatre pans coupés, est revêtue d'argent et d'azur, bordée d'une frange de perles et surmontée d'un grand oiseau aux ailes ouvertes.

Le dieu Yébis est invisible à l'intérieur de la châsse hermétiquement close.

Sur un brancard est porté le magnifique poisson consacré à Yébis, l'*akamé*, ou la *femme rouge*, le préféré d'ailleurs de tous ceux qui aiment la bonne chère. Trente cavaliers armés de piques terminent le cortége.

La procession traverse la ville, suivie de toute la foule qui s'ébranle derrière elle ; elle gagne les faubourgs et, après une assez longue marche, débouche sur le rivage de la mer.

En même temps qu'elle, des milliers d'embarcations arrivent à l'embouchure du Yedogava, qui les pousse doucement vers la mer. Les voiles s'ouvrent, les rames mordent l'eau, les banderoles flottent au vent, tandis que le soleil jette des milliers d'étincelles sur l'azur des vagues remuées.

Fidé-Yori arrive aussi sur la plage par le chemin qui longe le fleuve ; il arrête son cheval et se tient immobile au milieu de sa suite, assez peu nombreuse d'ailleurs, le régent n'ayant pas voulu écraser par le luxe royal le cortége religieux.

Hiéyas, lui, s'est fait porter en norimono comme la mère, comme l'épouse du siogoun. Il se dit malade.

Cinquante soldats, quelques porteurs d'étendards et deux coureurs forment toute l'escorte.

L'arrivée du jeune prince divise l'attention de la foule, et la procession de Yébis n'est plus seule à attirer les regards. La coiffure royale, une sorte de toque d'or de forme oblongue, posée sur la tête de Fidé-Yori, le fait reconnaître de loin.

Bientôt le cortége religieux vient défiler lentement devant le siogoun. Puis les prêtres qui portent la châsse quittent la file et s'approchent tout près de la mer.

Alors les pêcheurs, les bateliers du rivage accourent soudain avec des cris, des sauts, des gambades, et se jettent sur ceux qui portent Yiébis. Ils simulent une bataille en poussant des clameurs de plus en plus aiguës. Les prêtres feignent de se défendre, mais bientôt la châsse passe de leurs épaules sur celles des robustes matelots. Ceux-ci, alors, avec des hurlements de joie, entrent dans la mer et promènent longtemps au-dessus des flots limpides leur dieu bien-aimé, tandis que des orchestres, portés par les jonques qui sillonnent la mer, font éclater leurs mélodies joyeuses. Enfin les matelots reviennent à terre, au milieu des acclamations de la foule qui se dissipe bientôt pour retourner en toute hâte à la ville, où bien d'autres divertissements s'offrent encore à elle : spectacles en plein air, ventes de toutes sortes, représentations théâtrales, banquets et libations de saké.

Fidé-Yori quitte la plage à son tour, précédé par les deux coureurs et suivi de son cortége. On s'engage dans une petite vallée fraîche et charmante, et l'on prend un chemin qui, par une pente très-douce, conduit au sommet de la colline. Ce chemin est complétement désert. D'ailleurs, depuis la veille, on en a interdit l'accès au peuple.

Fidé-Yori songe au complot, au pont qui doit s'écrouler et le précipiter dans un abîme. Il y a pensé toute la nuit avec angoisse; mais, sous ce soleil si franchement lumineux, au milieu de cette nature paisible, il ne peut plus croire à la méchanceté humaine. Cependant, le chemin choisi pour revenir au palais est singulier. « On prendra cette route afin d'éviter la foule, » a dit Hiéyas; mais il n'y avait qu'à interdire une autre voie au peuple, et le roi eût pu rentrer au château sans faire ce bizarre détour.

Fidé-Yori cherche des yeux Nagato. Il ne peut le découvrir. Depuis le matin, il l'a fait demander vingt fois. Le prince est introuvable.

Une angoisse douloureuse envahit le jeune siogoun. Il se demande tout à coup pourquoi son cortége est si restreint, pourquoi il n'est précédé que de deux coureurs; il regarde derrière lui, et il lui semble que les porteurs de norimonos ralentissent le pas.

On atteint le faîte de la colline, et bientôt

le pont de l'Hirondelle apparaît au bout du chemin. En l'apercevant, Fidé-Yori, par un mouvement involontaire, retient son cheval; un battement précipité agite son cœur. Ce pont frêle est audacieusement jeté d'une colline à l'autre sur le val très-profond. La rivière, rapide comme un torrent, bondit sur des roches avec un bruit sourd et continu. Cependant le pont semble comme de coutume s'appuyer fermement sur les roches plates qui se projettent au-dessous de lui.

Les coureurs avancent d'un pas ferme. Si le complot existe, ceux-là ne le connaissent point. Le jeune roi n'ose pas s'arrêter; il croit entendre encore les paroles de Nagato :

« Marche sans crainte vers le pont. »

Mais la voix suppliante d'Omiti vibre aussi à son oreille, il se souvient du serment qu'il a prononcé. Le silence de Nagato surtout l'épouvante. Que de choses ont pu entraver le projet du prince! Entouré d'espions habiles qui surveillent ses moindres actions, il a peut-être été enlevé et mis dans l'impossibilité de correspondre avec le roi. Toutes ces pensées emplissent tumultueusement l'esprit de Fidé-Yori, la dernière supposition le fait pâlir; puis par une de ces bizarreries de la pensée fréquentes dans les situations extrêmes, il se souvient subitement d'une chanson qu'il chantait lorsqu'il était enfant pour se fami-

liariser avec les sons principaux de la langue japonaise. Machinalement il la récite :

— « La couleur, le parfum s'évanouissent. — Qu'y a-t-il dans ce monde de permanent? Le jour passé a sombré dans les abîmes du néant. C'était comme le reflet d'un rêve. — Son absence n'a pas causé le plus léger trouble. »

— Voilà ce que j'apprenais étant enfant, se dit le roi, et aujourd'hui je recule et j'hésite devant la possibilité de mourir.

Honteux de sa faiblesse, il rendit les rênes à son cheval.

Mais alors un grand bruit se fit entendre de l'autre côté du pont et, tournant brusquement l'angle du chemin, des chevaux emportés, la crinière éparse, les yeux sanglants, apparurent, traînant après eux un chariot chargé de troncs d'arbres, ils se précipitèrent vers le pont, et leurs sabots furieux sonnèrent avec un redoublement de bruit sur le plancher de bois.

A la vue de ces chevaux venant vers elle, toute la suite de Fidé-Yori poussa des cris d'épouvante, les porteurs abandonnèrent les norimonos, les femmes en sortirent terrifiées et, réunissant leur ample robe, s'enfuirent en toute hâte. Les coureurs, qui déjà posaient le pied sur le pont, firent volte-face et Fidé-Yori, instinctivement, se rejeta de côté.

Mais tout à coup, comme une corde trop tendue qui se rompt, le pont éclata avec un grand fracas ; il ploya d'abord par le milieu, puis releva brusquement ses deux tronçons en envoyant de toutes parts une pluie de débris. L'attelage et le char s'abîmèrent dans la rivière dont l'eau rejaillit en écume jusqu'au faîte de la colline. Pendant quelques instants, un cheval resta suspendu par ses harnais, se débattant au-dessus du gouffre ; mais les liens se rompirent et il tomba. La rivière tumultueuse commença à pousser vers la mer les chevaux, les troncs d'arbres flottants et les débris du pont.

— O Omiti ! s'écria le roi, immobile d'effroi, tu ne m'avais pas trompé ! Voici donc le sort qui m'était réservé. Sans ton dévouement, douce jeune fille, mon corps brisé serait roulé à cette heure de rocher en rocher.

— Eh bien ! maître, tu sais ce que tu voulais savoir. Que penses-tu de mon attelage ? s'écria tout à coup une voix près du roi.

Celui-ci se retourna, il était seul, tous ses serviteurs l'avaient abandonné ; mais il vit une tête surgir de la vallée, il reconnut Nagato qui gravissait rapidement l'âpre côte, et fut bientôt près du roi.

— Ah ! mon ami ! mon frère ! dit Fidé-Yori, qui ne put retenir ses larmes. Comment

ai-je pu inspirer tant de haine? Quel est le malheureux que ma vie oppresse et qui veut me chasser du monde?

— Tu désires savoir quel est cet infâme, tu veux le nom du coupable? dit Nagato les sourcils froncés.

— Le sais-tu, ami? dis-le moi.

— Hiéyas! dit Nagato.

IV

LA SŒUR DU SOLEIL

C'est l'heure la plus chaude de la journée. Toutes les salles du palais de Kioto sont plongées dans une fraîche obscurité, grâce aux stores baissés et aux paravents déployés devant les fenêtres.

Kioto, c'est la capitale, la ville sacrée, résidence d'un dieu exilé sur la terre, le descendant direct des célestes fondateurs du Japon, le souverain absolu, le pontife de toutes les religions pratiquées dans le royaume du soleil levant, le mikado enfin. Le siogoun n'est que le premier parmi les sujets du mikado; mais ce dernier, écrasé par sa propre majesté, aveuglé par sa splendeur surhumaine, laisse le soin des affaires terrestres au siogoun, qui règne à sa place, tandis qu'il s'absorbe solitairement dans le sentiment de sa propre sublimité.

Au milieu des parcs du palais, dans un des pavillons destinés aux seigneurs de la cour, une femme est étendue sur le plancher

recouvert de fines nattes; elle se soulève sur un coude et plonge ses doigts menus dans les flots noirs de sa chevelure. Non loin d'elle, une suivante accroupie à terre joue avec un joli chien d'une race précieuse, qui ressemble à deux houppes emmêlées de soie noires et blanches. Un gotto, instrument de musique à treize cordes, une écritoire, un rouleau de papier, un éventail et un coffret plein de sucreries sont épars sur le sol, qu'aucun meuble ne masque. Les murs sont revêtus de bois de cèdre, découpé à jour ou couvert de peintures brillantes rehaussées d'or et d'argent; des panneaux à demi tirés forment des ouvertures par lesquelles on voit d'autres salles et plus loin d'autres encore.

— Maîtresse, tu es triste, dit la suivante. Veux-tu que je fasse vibrer les cordes du gotto et que je te chante une chanson pour te désennuyer?

La maîtresse secoua la tête.

— Quoi! reprit la suivante, Fatkoura n'aime plus la musique? A-t-elle donc oublié qu'elle lui doit de voir la lumière du jour? Puisque, lorsque la déesse Soleil, courroucée contre les dieux, se retira dans une caverne, c'est en lui faisant entendre pour la première fois la divine musique qu'on la ramena dans le ciel!

Fatkoura poussa un soupir et ne répondit rien.

— Veux-tu que je te broie de l'encre? Voici longtemps que ton papier demeure aussi intact que la neige du mont Fousi. Si tu as une peine, jette-la dans le moule des vers, et tu en seras délivrée.

— Non, Tika, on ne se délivre pas de l'amour, c'est un mal très-ardent qui vous mord jour et nuit et ne s'endort jamais.

— L'amour malheureux peut-être, mais tu es aimée, maîtresse! dit Tika en se rapprochant.

— Je ne sais quel serpent caché au fond de mon cœur me dit que je ne le suis pas.

— Comment! dit Tika surprise, n'a-t-Il pas, par mille folies, dévoilé sa passion profonde; n'est-Il pas venu encore ces jours derniers, au risque de sa vie, car la colère de la Kisaki pouvait lui être funeste, pour t'apercevoir un instant.

— Oui, et il s'est enfui sans avoir échangé un mot avec moi, Tika! ajouta Fatkoura en saisissant nerveusement les poignets de la jeune fille. Il ne m'a même pas regardée.

— C'est impossible! dit Tika, ne t'a-t-il pas dit qu'il t'aimait?

— Il me l'a dit, et je l'ai cru, tant je désirais le croire; mais, maintenant, je ne le crois plus.

— Pourquoi?

— Parce que s'il m'aimait, il m'eût épou-

sée depuis longtemps, et emmenée dans ses Etats.

— Mais l'affection qu'il porte à son maître le retient à la cour d'Osaka!

— C'est ce qu'il dit; mais est-ce ainsi que parle l'amour? Que ne sacrifierai-je pas pour lui!... hélas! J'ai soif de sa présence! son visage si hautain, si doux pourtant, il passe devant mes yeux, je voudrais le fixer, mais il s'échappe. Ah! quelques mois heureux passés près de lui, je me tuerais ensuite, m'endormant dans mon amour, et le bonheur passé me serait un doux linceul.

Fatkoura éclata en sanglots et jeta son visage dans ses mains. Tika s'efforça de la consoler; elle l'entoura de ses bras et lui dit mille douces paroles, mais ne put réussir à l'apaiser.

Tout à coup, un bruit se fit entendre au fond de l'appartement. Le petit chien se mit à japper dans un ton suraigu.

Tika se releva vivement et bondit hors de la salle, afin d'empêcher tout serviteur d'y pénétrer et d'apercevoir l'émotion de sa maîtresse; elle revint bientôt toute joyeuse.

— C'est lui! c'est lui! s'écria-t-elle; il est là, il veut te voir.

— Ne dis pas de folies, Tika, dit Fatkoura en se dressant sur ses pieds.

— Voici son billet de visite, dit la jeune fille.

Et elle tendit un papier à Fatkoura, qui lut d'un seul coup d'œil : « Ivakoura Teroumoto Mori, prince de Nagato, sollicite l'honneur d'être admis en ta présence. »

— Mon miroir ! s'écria-t-elle tout affolée. Je suis horrible ainsi, les yeux gonflés, les cheveux en désordre, vêtue d'une robe sans broderie. Hélas ! au lieu de gémir, j'aurais dû prévoir sa venue et m'occuper de ma toilette depuis l'aurore !

Tika avait apporté le miroir de métal poli, rond comme la pleine lune, et le coffret des fards et des parfums.

Fatkoura prit un pinceau et allongea ses yeux, mais sa main tremblait, elle appuya trop, puis, voulant réparer le mal, elle ne réussit qu'à se barbouiller tout une joue de noir. Elle crispa alors ses poings de rage et grinça des dents. Tika vint à son secours et enleva les traces de sa maladresse ; elle lui posa sur la lèvre inférieure un peu de fard vert qui devint rose au contact de la peau. Pour remplacer les sourcils soigneusement arrachés, elle lui fit très-haut sur le front deux larges taches noires, destinées à faire paraître l'ovale du visage plus allongé, elle étala sur ses pommettes un peu de poudre rose, puis enleva lestement tout l'appareil de toilette et jeta sur les épaules de sa maîtresse un kirimon magnifique.

Puis elle sortit en courant de la salle.

Fatkoura, toute frémissante, demeura debout près du gotto jeté à terre, retenant d'une main son manteau lourd d'ornements et fixant avec ardeur son regard vers l'entrée de la chambre.

Enfin, Nagato parut. Il s'avança posant une main sur la poignée d'or d'un de ses deux sabres, et s'inclinant avec une grâce pleine de noblesse :

— Pardonne-moi, dit-il, belle Fatkoura, d'arriver ici comme un orage qui survient au ciel sans s'être annoncé par quelques nuages précurseurs.

— Tu es pour moi comme le soleil lorsqu'il se lève sur la mer, dit Fatkoura, et tu es toujours attendu. Tiens, ici même, j'étais occupée à pleurer à cause de toi. Vois, mes yeux sont rouges encore.

— Tes yeux sont comme l'étoile du soir et comme l'étoile du matin, dit le prince. Mais pourquoi noient-ils leurs rayons dans les larmes? T'aurais-je causé quelque sujet de peine?

— Tu es là, et j'ai oublié la cause de mon chagrin, dit Fatkoura en souriant; peut-être pleurais-je parce que tu étais loin de moi.

— Que ne puis-je être toujours ici, s'écria Nagato avec un tel accent de vérité que la jeune femme sentit s'évanouir ses craintes,

et qu'un éclair de bonheur illumina son visage.

Peut-être, cependant, s'était-elle méprise sur le sens des paroles du prince.

— Viens près de moi, dit-elle, repose-toi sur ces nattes, Tika nous servira du thé et des friandises.

— Ne pourrais-je d'abord faire parvenir à la Kisaki une supplique secrète de la plus haute importance? dit Nagato. J'ai saisi le prétexte de cette missive précieuse à apporter, pour m'éloigner d'Osaka, ajouta-t-il en voyant une ombre sur le front de Fatkoura.

— La souveraine me tient rigueur depuis ta dernière apparition; je n'oserais approcher d'elle ni envoyer vers son palais aucun de mes serviteurs.

— Il faut cependant que cet écrit soit en ses mains dans le plus court délai possible, dit Nagato avec un imperceptible froncement de sourcil.

— Que faire? dit Fatkoura à qui n'avait pas échappé ce léger signe de mécontentement. Veux-tu me suivre chez une de mes illustres amies, la noble Iza-Farou-No-Kami? Elle est en faveur en ce moment, peut-être pourra-t-elle nous servir.

— Allons vers elle sans plus tarder, dit le prince.

— Allons, dit Fatkoura avec un soupir.

La jeune femme appela Tika qui se tenait dans la salle voisine et elle lui fit signe de tirer un panneau qui s'ouvrait sur une galerie longeant extérieurement le pavillon.

— Tu sors, maîtresse? dit Tika, faut-il prévenir ta suite ?

— Nous sortons incognito, Tika, pour nous promener dans le verger; en réalité, ajouta-t-elle un doigt sur les lèvres, nous nous rendons chez la noble Iza-Farou.

La suivante inclina la tête en signe d'intelligence.

Fatkoura mit bravement le pied sur la galerie, mais elle se recula vivement avec un cri.

— C'est une fournaise ! s'écria-t-elle.

Nagato ramassa l'éventail laissé à terre.

— Courage, dit-il, je rafraîchirai l'air près de ton visage.

Tika prit un parasol qu'elle ouvrit au-dessus du front de sa maîtresse et Nagato agita le large éventail. Ils se mirent en route abrités d'abord par l'avancement de la toiture. Fatkoura marchait la première; elle touchait de temps en temps du bout des doigts la balustrade de cèdre découpée à jour et poussait un petit cri à son contact brûlant. Le joli chien aux poils soyeux, qui s'était cru obligé de se joindre aux promeneurs, suivait à distance, en grommelant, sans doute

des observations sur l'insanité d'une promenade à pareille heure.

Ils tournèrent l'angle de la maison et se trouvèrent du côté de la façade, sur le palier d'un large escalier descendant vers le jardin, entre deux rampes ornées de boules de cuivre; une troisième rampe, placée au centre de l'escalier, le séparait en deux.

Malgré l'insupportable chaleur et la grande lumière dont la réverbération sur le sol les aveuglait, Fatkoura et le prince de Nagato feignirent de se promener sans autre but que celui de cueillir quelques fleurs et d'admirer les charmants points de vue qui se découvraient à chaque pas. Bien que les jardins parussent déserts, ils savaient que l'œil de l'espion ne se ferme jamais. Ils s'étaient hâtés de gagner une allée ombreuse et ils atteignirent bientôt un groupe de somptueux pavillons disséminés parmi les arbres et reliés les uns aux autres par des galeries couvertes.

— C'est ici, dit Fatkoura qui, loin de regarder du côté des habitations qu'elle désignait, s'était penchée vers un petit étang plein d'une eau si pure qu'elle était presque invisible.

— Regarde ce joli poisson, dit-elle en élevant la voix à dessein, il semble qu'on l'a taillé dans un morceau d'ambre. Et celui-là qui ressemble à un rubis poudré d'or; où di-

rait qu'il est suspendu en l'air tant l'eau est transparente. Vois, ses nageoires sont comme de la gaze noire et ses yeux comme des boules de feu. Décidément, dans tout le palais, c'est Iza Farou qui possède les plus beaux poissons.

— Comment! Fatkoura! s'écria une voix de femme de l'intérieur d'un pavillon, tu es dehors à une pareille heure? Est-ce donc parce que tu es veuve que tu prends si peu de soin de ton teint et que tu vas le laisser dévorer par le soleil?

Un store se releva à demi et Iza-Farou avança au dehors sa jolie tête toute hérissée d'épingles blondes.

— Ah! dit-elle, le seigneur de Nagato! Vous ne passerez pas devant ma demeure sans me faire l'honneur d'y entrer, ajouta-t-elle.

— Nous entrerons avec plaisir, en remerciant le hasard qui nous a conduits de ce côté, dit Fatkoura.

Ils gravirent l'escalier du pavillon et s'avancèrent au milieu des fleurs qui emplissaient la galerie.

Iza-Farou vint au-devant d'eux.

— Qu'as-tu à me dire? dit-elle à demi-voix à son amie, tout en saluant gracieusement le prince.

— J'ai besoin de toi, dit Fatkoura, tu sais que je suis en disgrâce.

— Je le sais, est-ce ta grâce qu'il faut que j'implore ; mais puis-je assurer à la souveraine que tu ne retomberas plus dans la faute qu'il l'a si fort irritée, dit Iza-Farou en jetant un malicieux regard à Nagato.

— Je suis le seul coupable, dit le prince en souriant, Fatkoura n'est pas responsable des actions d'un fou tel que moi.

— Prince ! je la crois fière d'être la cause de ce que tu appelles des folies, et bien des femmes la jalousent.

— Ne me raillez pas, dit Nagato ; je suis assez puni d'avoir attiré sur la noble Fatkoura le courroux de la souveraine.

— Mais il ne s'agit pas de cela, s'écria Fatkoura. Le seigneur de Nagato est porteur d'un message important qu'il voudrait faire parvenir secrètement à la Kisaki, il s'est d'abord adressé à moi ; mais, comme je ne peux approcher la reine en ce moment, j'ai songé à ta bienveillante amitié.

— Confie-moi ce message, dit Iza-Farou en se tournant vers le prince ; dans quelques instants, il sera entre les mains de notre illustre maîtresse.

— Tu me vois confus de reconnaissance, dit Nagato en prenant sur sa poitrine une enveloppe de satin blanc dans laquelle était enfermée la missive.

— Attendez-moi ici, je reviendrai bientôt.

Iza-Farou prit la lettre et fit entrer ses hôtes dans une salle fraîche et obscure où elle les laissa seuls.

— Ces pavillons communiquent avec le palais de la Kisaki, dit Fatkoura; ma noble amie peut se rendre chez la souveraine sans être vue. Fassent les dieux que la messagère rapporte une réponse favorable et que je voie s'effacer le nuage qui obscurcit ton front.

Le prince paraissait, en effet, absorbé et soucieux; il mordillait le bout de l'éventail en allant et venant dans la salle. Fatkoura le suivait des yeux et, malgré elle, son cœur se serrait; elle sentait revenir l'angoisse affreuse qui lui avait arraché des larmes quelques instants auparavant, et que la présence du bien-aimé avait subitement calmée.

— Il ne m'aime pas, murmurait-elle avec désespoir; quand ses yeux se tournent vers moi, ils m'épouvantent par leur expression glaciale et presque méprisante.

Nagato semblait avoir oublié la présence de la jeune femme; il s'était appuyé contre un panneau à demi tiré, et paraissait savourer un rêve à la fois doux et poignant.

Le frémissement d'une robe froissant les nattes qui couvraient le plancher le tira de sa rêverie. Iza-Farou revenait; elle paraissait se hâter et apparut bientôt au tournant de la

galerie; deux jeunes garçons, magnifiquement vêtus, la suivaient.

— Voici les paroles de la divine Kisaki, dit-elle lorsqu'elle fut près de Nagato : « Que le suppliant vienne lui-même solliciter ce qu'il désire. »

A ces mots, Nagato devint d'une telle pâleur, qu'Iza-Farou, effrayée, croyant qu'il allait s'évanouir, se précipita vers lui pour l'empêcher de tomber.

— Prince, s'écria-t-elle, remets-toi, une telle faveur est en effet capable de causer une vive émotion, mais n'es-tu pas habitué à tous les honneurs?

— C'est impossible, murmura Nagato d'une voix à peine distincte, je ne peux paraître devant elle.

— Comment, dit Iza-Farou, veux-tu donc désobéir à son ordre?

— Je ne suis pas en costume de cour, dit le prince.

— Elle te dispense pour cette fois du cérémonial, la réception étant secrète. — Ne la fais pas attendre plus longtemps.

— Partons, conduis-moi, s'écria tout à coup Nagato, qui sembla dompter son émotion.

— Ces deux pages te guideront, dit Iza-Farou.

Nagato s'éloigna rapidement, précédé des

deux serviteurs de la Kisaki, mais il put entendre encore un cri étouffé qui s'échappa des lèvres de Fatkoura.

Après avoir marché quelque temps et traversé sans les voir des galeries et des salles du palais, Nagato arriva devant un grand rideau de satin blanc brodé d'or, dont les larges plis aux cassures brillantes, argentés dans la lumière, couleur de plomb dans la pénombre, s'amassaient abondamment sur le sol.

Les pages écartèrent cette draperie; le prince s'avança, et les flots frissonnants du satin retombèrent derrière lui.

Les murailles de la salle où il entra brillaient sourdement dans le demi-jour, elles jetaient des éclats d'or, des blancheurs de perles, des reflets pourpres, un parfum exquis flottait dans l'air. Au fond de la chambre, sous des rideaux relevés par des cordons d'or, la radieuse souveraine était assise, entourée des ondoiements soyeux de ses robes rouges; les trois lames d'or, insigne de la toute-puissance, se dressaient sur son front. Le prince l'embrassa d'un regard involontaire, puis, baissant les yeux comme s'il avait regardé le soleil de midi, il s'avança jusqu'au milieu de la chambre, et se jeta à genoux, puis lentement il s'affaissa la face contre terre.

— Ivakoura, dit la Kisaki après un long silence, ce que tu me demandes est grave : je veux quelques explications de ta bouche avant de faire parvenir ta requête au sublime maître du monde, au fils des dieux, mon époux.

Le prince se releva à demi et essaya de parler, mais il ne put y réussir; il croyait que sa poitrine allait se briser sous les battements de son cœur; la parole expira sur ses lèvres et il demeura les yeux baissés, pâle comme un mourant.

— Est-ce donc parce que tu me crois irritée contre toi que tu es si fort effrayé? dit la reine après avoir un instant considéré le prince avec surprise. Je puis te pardonner, car ton crime est léger, en somme. Tu aimes une de mes filles, voilà tout.

— Non, je ne l'aime pas! s'écria Nagâto qui, comme s'il eût perdu l'esprit, leva les yeux sur sa souveraine.

— Que m'importe! dit la Kisaki d'une voix brève.

Une seconde leurs regards se heurtèrent; mais Nagato ferma ses yeux coupables, et, frissonnant de son audace, attendit le châtiment.

Mais, après un silence, la Kisaki reprit d'une voix tranquille :

— Ta lettre me révèle un secret terrible, et

si ce que tu supposes est véritable, la paix du royaume peut être profondément troublée.

— C'est pourquoi, divine sœur du soleil, j'ai eu l'audace de solliciter ton intercession toute puissante, dit le prince, sans pouvoir maîtriser complétement les frémissements de sa voix. Si tu accèdes à ma prière, si j'obtiens ce que je demande, de grands malheurs peuvent être prévenus.

— Tu le sais, Ivakoura, le céleste mikado est favorable à Hiéyas; voudra-t-il croire à ce crime dont tu accuses son protégé, et cette accusation, jusqu'à présent secrète, voudras-tu la soutenir publiquement?

— Je la soutiendrai en face d'Hiéyas lui-même, dit Nagato avec fermeté; il est l'auteur de l'odieux complot qui a failli coûter la vie à mon jeune maître.

— Cette affirmation mettra ta vie en danger. As-tu songé à cela?

— Ma vie est peu de chose, dit le prince. D'ailleurs, le seul fait de mon dévouement à Fidé-Yori suffit pour m'attirer la haine du régent. J'ai failli être assassiné par des gens postés par lui, il y a quelques jours, en quittant Kioto.

— Quoi! prince! est-ce bien possible? dit la Kisaki.

— Je ne parle de ce fait sans importance, continua Nagato, que pour te montrer que le

crime est familier à cet homme et qu'il veut se défaire de ceux qui entravent son ambition.

— Mais comment as-tu échappé aux meurtriers? demanda la Kisaki, qui semblait prendre un vif intérêt à cette aventure.

— La lame bien affilée de mon sabre et la force de mon bras ont sauvé ma vie. Mais se peut-il que tu arrêtes ta sublime pensée sur un incident aussi futile?

— Les assassins étaient-ils nombreux? reprit la reine, curieuse.

— Dix ou douze peut-être, j'en ai tué quelques-uns, puis j'ai lancé mon cheval, qui a bientôt mis une distance suffisante entre eux et moi.

— Quoi! dit la Kisaki rêveuse, cet homme qui a la confiance de mon divin époux est ainsi perfide et féroce. Je partage tes craintes, Ivakoura, et de tristes pressentiments m'envahissent, mais saurai-je persuader au mikado que nos prévisions ne sont point vaines. Je l'essayerai du moins pour le bien de mon peuple et pour le salut du royaume. Va, prince, sois à la réception de ce soir, j'aurai vu le maître du monde.

Le prince, après s'être prosterné, se releva, et, le front incliné vers le sol, s'éloigna à reculons; il atteignit le rideau de satin. Une fois encore, malgré sa volonté, il leva les

4.

yeux sur la souveraine qui l'accompagnait du regard. Mais la draperie retomba et l'adorable vision disparut.

Les pages conduisirent Ivakoura dans un des palais réservés aux princes souverains de passage à Kioto. Heureux d'être seul, il s'étendit sur des coussins, et tout ému encore se plongea dans une rêverie délicieuse.

— Ah! murmurait-il, quelle joie étrange m'enveloppe! je suis ivre. C'est peut-être d'avoir respiré l'air qui l'environnait? Ah! terrible folie, désir sans espoir qui me fais si doucement souffrir, combien ne vas-tu pas t'accroître à la suite de cette entrevue inespérée! Déjà je m'enfuyais d'Osaka, éperdu, pareil à un plongeur à qui l'air va manquer, et je venais ici contempler les palais qui la dérobent aux regards, ou quelquefois l'apercevoir de loin accoudée à une galerie ou traversant au milieu de ses femmes une allée du jardin, et j'emportais alors une provision de bonheur. Mais maintenant j'ai respiré le parfum qui émane d'elle, sa voix a caressé mon oreille, j'ai entendu mon nom vibrer sur ses lèvres. Saurais-je me contenter de ce qui naguère emplissait ma vie? Je suis perdu, mon existence est brisée par cet amour impossible, et cependant je suis heureux. Tout à l'heure je vais la revoir encore, non plus dans la contrainte d'une audience poli-

tique, mais pouvant tout à mon aise m'éblouir de sa beauté. Aurai-je la force de cacher mon trouble et mon criminel amour? Oui, divine souveraine, devant toi seule mon âme orgueilleuse a pu se prosterner et mon rêve monte vers toi comme la brume vers le soleil. Déesse, je t'adore avec épouvante et respect; mais, hélas! je t'aime aussi avec une folle tendresse comme si tu n'étais qu'une femme!

V

LES CAVALIERS DU CIEL

La nuit est venue. Une fraîcheur délicieuse succède à la chaleur du jour et les fleurs des parterres mouillées de rosée jettent leur parfum.

Les galeries qui précèdent les salles du palais dans lesquelles ont lieu les divertissements de la soirée, sont illuminées et couvertes de conviés, qui respirent avec délices l'air du soir. Le prince de Nagato gravit l'escalier d'honneur, bordé de chaque côté par une rampe vivante de jolis pages, qui tous tiennent à la main une tige dorée à l'extrémité de laquelle oscille une lanterne ronde. Le prince traverse les galeries lentement à cause de la foule, il s'incline lorsqu'il rencontre un haut dignitaire de la cour, salue d'une phrase aimable les princes ses égaux et se rapproche de la salle du trône.

Cette salle resplendit sous les mille feux des lanternes et des lampes. Un brouhaha joyeux l'emplit ainsi que les appartements

voisins que l'on aperçoit à travers le large écartement des panneaux.

Les dames d'honneur chuchotent entre elles et leur voix se confond avec le léger frisson de leurs robes, dont elles disposent les plis abondants. Assises à droite et à gauche de l'estrade royale, ces princesses forment des groupes et chaque groupe a son grade hiérarchique et ses couleurs spéciales. Dans l'un les femmes sont vêtues de robes bleu clair ramagé d'argent, dans un autre de robes vertes, lilas ou jaune pâle.

Au sommet de l'estrade couverte de moelleux tapis, la Kisaki resplendit au milieu des flots de satin, de gaze, de brocart d'argent qui forment ses amples robes rouges ou blanches, parmi lesquelles ruissellent des pierreries. Les trois lames verticales qui surmontent son diadème semblent au-dessus de son front trois rayons d'or.

Quelques princesses ont gravi les degrés du trône, et agenouillées sur la plus haute marche, s'entretiennent gaiement avec la souveraine; celle-ci laisse échapper quelquefois un rire léger qui va scandaliser quelque vieux prince silencieux, fidèle gardien des règles sévères de l'étiquette. Mais la souveraine est si jeune, elle n'a pas vingt ans, qu'on lui pardonne aisément de ne pas toujours sentir sur son front le poids de la couronne, et à son

rire la joie éclate de toutes parts comme les chants des oiseaux aux premiers rayons du soleil.

— Les dieux supérieurs soient loués! dit à demi voix une princesse à ses compagnes, le souci qui attristait notre souveraine s'est enfin dissipé : elle est plus joyeuse ce soir que jamais.

— Est-elle d'humeur clémente! dit une autre. Voici Fatkoura rentrée en grâce. Elle gravit les degrés du trône. La Kisaki l'a fait appeler.

En effet, Fatkoura était debout sur la dernière marche de l'estrade royale ; mais l'expression morne de ses traits, la fixité et l'égarement de son regard contrastaient vivement avec l'expression enjouée et sereine empreinte sur tous les visages. Elle remercia la Kisaki de lui avoir rendu ses faveurs; mais elle le fit d'une voix si lugubre et si étrangement troublée, que la jeune reine tressaillit et leva les yeux sur son ancienne favorite.

— Es-tu malade? dit-elle, surprise de l'altération des traits de la jeune femme.

— La joie d'être pardonnée, peut-être, balbutia Fatkoura.

— Je te dispense de rester à la fête, si tu souffres.

— Merci, dit Fatkoura qui, après s'être in-

clinée profondément, s'éloigna et se perdit dans la foule.

Les sons d'un orchestre caché éclatent bientôt et les divertissements commencent.

Un rideau se lève sur la paroi faisant face au trône et découvre un charmant paysage.

Le mont Fousi s'élève au fond, laissant voir au-dessus d'une collerette de nuages sa cime poudrée de neige; la mer, d'un bleu profond, piquée de quelques voiles blanches, se déroule au pied des montagnes; un chemin ondule au premier plan, entre les arbres et les bosquets fleuris.

Voici un jeune homme qui s'avance; il baisse la tête, il semble fatigué et triste. L'orchestre se tait. Le jeune homme élève la voix; il raconte comment le malheur l'a poursuivi; sa mère est morte de chagrin en voyant les champs cultivés par son époux devenir de plus en plus stériles; il a suivi le cercueil de sa mère en pleurant, puis s'est tué de travail pour soutenir son vieux père; mais le père est mort à son tour, laissant le fils dans un tel dénûment, qu'il n'avait pas l'argent nécessaire pour le faire enterrer; alors il s'est vendu lui-même comme esclave et a pu, avec le prix de sa liberté, rendre les derniers devoirs à son père; maintenant il se rend chez son maître pour y remplir les conditions du con-

trat. Il va s'éloigner, lorsqu'une femme d'une grande beauté apparaît sur le chemin. Le jeune homme la contemple avec admiration.

— Je veux te demander une grâce, dit la femme; je suis seule et abandonnée, accepte-moi pour ton épouse, je te serai dévouée et fidèle.

— Hélas! dit le jeune homme, je ne possède rien, et mon corps même ne m'appartient pas. Je me suis vendu à un maître chez lequel je me rends.

— Je suis habile dans l'art de tisser la soie, dit l'inconnue; emmène-moi chez ton maître, je saurai me rendre utile.

— J'y consens de tout mon cœur, dit le jeune homme; mais, comment se fait-il qu'une femme, belle comme tu l'es, veuille prendre pour époux un pauvre homme comme moi.

— La beauté n'est rien auprès des qualités du cœur, dit la femme.

Dans la seconde partie, voici les deux époux travaillant dans les jardins de leur maître : l'homme cultive les fleurs, la femme brode une merveilleuse étoffe qu'elle a tissée. Le maître se promène surveillant les esclaves; il s'approche de la jeune femme et regarde son travail.

— Oh! la splendide étoffe! s'écrie-t-il, elle est d'un prix inestimable.

— Je voulais te l'offrir en échange de notre liberté.

Le maître consent au marché et les laisse partir.

Alors l'époux se jette aux pieds de l'épouse; il la remercie avec effusion de l'avoir ainsi délivré de l'esclavage. Mais la femme se transforme; elle devient tellement brillante que le jeune homme, ébloui, ne peut plus la regarder.

— Je suis la tisseuse céleste, dit-elle; ton courage au travail et ta piété filiale m'ont touchée, et, te voyant malheureux, je suis descendue du ciel pour te secourir. Tout ce que tu entreprendras désormais réussira si tu ne quittes jamais le chemin de la vertu.

Cela dit, la divine tisseuse monte au ciel et va reprendre sa place dans la maison des vers à soie (1).

L'orchestre, alors, joue un air de danse. Le rideau se baisse et se relève bientôt. Il laisse voir le jardin d'une pagode avec ses bosquets de bambous, ses édifices légers, aux toitures vastes soutenues par un enchevêtrement de poutres de toutes couleurs. Alors des scènes de pantomime se succèdent sans se lier entre elles. Les légendes religieuses ou guerrières sont mises

(1) La constellation du Scorpion.

5

en scène, des héros fabuleux, des personnages symboliques se montrent dans les costumes des temps anciens, les uns coiffés de la mitre en forme d'œuf, vêtus de la tunique à longues manches ouvertes, d'autres ayant sur la tête le casque antique sans cimier, avec ses ornements d'or qui protégent la nuque, ou portant une coiffure fantastique, large, haute, qui a la forme d'une pyramide d'or et est toute garnie de franges et de grelots; ces personnages tiennent à la main des branches, des sabres, des miroirs et toutes sortes d'objets emblématiques. Mais souvent le sens du symbole est oublié, personne ne le comprend plus; il a traversé les âges sans rien perdre de son aspect, mais il est comme un coffre fermé dont la clef est perdue.

Voici le héros qui tua un dragon terrible installé pendant de longues années dans le palais même des mikados.

Voici Zengou, la royale guerrière, qui conquit la Corée; Yatzizonó l'invincible, qui a pour bouclier son éventail; le prince illustre qui devint aveugle à force de pleurer la mort de sa bien-aimée, tous passent en représentant l'événement principal de leur vie.

Puis la scène se vide, et après un prélude de l'orchestre des danseuses jeunes et charmantes paraissent, vêtues de costumes res-

plendissants, ayant aux épaules des ailes d'oiseaux ou de papillons et sur le front de longues antennes qui tremblent doucement au-dessus de leur couronne d'or, découpée à jour; elles exécutent une danse lente, molle, pleine d'ondulations et de balancements, puis, leur pas terminé, elles forment des groupes des deux côtés de la scène, tandis que des danseurs comiques, affublés de faux nez et de costumes extravagants, font leur entrée et terminent le spectacle par une danse échevelée où abondent les coups et les chutes.

Depuis le commencement de la représentation le prince de Nagato s'était adossé à une muraille, près du théâtre, et, à demi caché dans les plis d'une draperie, tandis que tous les regards étaient fixés sur la scène, il contemplait éperdument la souveraine, souriante et radieuse.

Il sembla que la reine sentit peser sur elle ce regard ardent et tenace, car une fois elle tourna la tête et arrêta ses yeux sur le prince.

Celui-ci ne baissa pas les paupières, un charme tout-puissant l'en empêcha : ce regard, descendant vers lui comme un rayon de soleil, le brûlait. Un instant il se crut fou, il lui sembla que la Kisaki, imperceptiblement, lui souriait. Elle baissa aussitôt les yeux et regarda le bracelet enroulé à son

bras, puis, relevant la tête, elle parut suivre attentivement le cours de la représentation.

Lorsque le rideau se baissa pour la dernière fois, au milieu du brouhaha des conversations, reprenant après un long silence, lorsque l'agitation succéda à l'immobilité, une femme s'arrêta devant Nagato.

— Je sais ton secret, prince, lui dit-elle d'une voix basse, mais pleine de menaces.

— Que veux-tu dire? s'écria Nagato. Je ne te comprends pas, Fatkoura.

— Tu me comprends très-bien, reprit Fatkoura en le regardant fixement, et tu as raison de pâlir, car ta vie est entre mes mains.

— Ma vie, murmura le prince, je bénirai celui qui m'en délivrera.

La jeune femme s'était éloignée, mais un grand mouvement se produisait du côté de la reine, toutes les dames d'honneur s'étaient levées et le silence se rétablissait dans l'assistance.

La Kisaki descendait les degrés de son trône; elle s'avança lentement dans la salle, traînant derrière elle des flots de satin. Les princesses par groupes, selon leur grade, la suivirent à distance, s'arrêtant lorsqu'elle s'arrêtait. Tous les assistants s'inclinaient profondément sur son passage : elle disait quelques mots à un daïmio illustre ou à une

femme de haute naissance, puis continuait son chemin; elle arriva ainsi devant le prince de Nagato.

— Iyakoura, dit-elle, en tirant de son sein une lettre scellée et enveloppée dans un morceau de satin vert, remets de ma part ce papier à la mère du siogoun. — Et elle ajouta plus bas : C'est ce que tu as demandé. Le mikado ordonne que tu ne te serves de cet écrit que lorsque tu seras certain que Hiéyas veut se parjurer.

— Tes ordres seront fidèlement exécutés, dit Nagato, qui prit la lettre en tremblant. Cette nuit même, je retournerai à Osaka.

— Que ton voyage soit heureux ! dit la Kisaki d'une voix étrangement douce.

Puis elle passa ; le prince entendit encore un instant le susurrement de ses robes frôlant les tapis.

Une heure plus tard, Nagato quittait le daïri et se mettait en route.

Il fut obligé, en traversant la ville, de maintenir son cheval au pas pour ne pas culbuter la foule joyeuse qui encombrait les rues.

D'énormes lanternes en verre, en papier, en gaze ou en soie, brillaient de tous côtés; leurs lueurs multicolores envoyaient d'étranges reflets sur les visages des promeneurs qui, à mesure qu'ils se déplaçaient, paraissaient roses, bleus, lilas ou verts. Le cheval s'ef-

frayait un peu de l'assourdissant tapage qui régnait dans Kioto. C'étaient les éclats de rire des femmes arrêtées devant un théâtre de marionnettes, le tambourin ronflant sans relâche et accompagnant les tours prodigieux d'une troupé d'équilibristes, les cris d'une dispute qui dégénérait en bataille, le timbre d'argent frappé par le destin répondant à un sorcier qui prédisait l'avenir à un cercle attentif; les chants aigus des prêtres d'Odjigongem exécutant une danse sacrée dans le jardin d'une pagode; puis les clameurs de toute une armée de mendiants, les uns montés sur des échasses, les autres accoutrés de costumes historiques ou ayant pour chapeau un vase dans lequel s'épanouit un arbuste en fleur.

Là, des frères quêteurs, vêtus de rouge, la tête entièrement rasée, gonflent leurs joues et tirent de sifflets d'argent des sons dont l'acuité perce le tumulte et déchire les oreilles; des prêtresses du culte national passent en chantant et agitent un goupillon de papier blanc, symbole de pureté; une dizaine de jeunes bonzes, jouant de toutes sortes d'instruments, tendent l'oreille et s'efforcent de s'entendre les uns les autres, afin de ne pas perdre la mesure de la mélodie qu'ils exécutent en dépit du charivari général, tandis que plus loin un charmeur de tortue heurte

un tam-tam à coups précipités et que des aveugles, assis à l'entrée d'un temple, cognent à tour de bras sur des cloches hérissées de pustules de bronze.

De temps à autre, des seigneurs de la cour du mikado fendaient la foule; ils se rendaient incognito au théâtre ou à une des maisons de thé qui demeurent ouvertes toute la nuit, et dans lesquelles, délivrés des rigueurs de l'étiquette, ils pouvaient boire et se réjouir tout à leur aise.

Nagato, lui aussi, voyageait incognito et seul, il n'avait pas même un coureur pour écarter la foule devant lui; il parvint pourtant à sortir de la ville sans avoir blessé personne. Alors il rendit les rênes à son cheval impatient, qui galopa bientôt dans une magnifique avenue de sycomores, bordée de pagodes, de temples, de chapelles que le prince voyait filer à droite et à gauche et qui lui jetaient aux oreilles un lambeau de prière ou de chant sacré. Une fois Ivakoura se retourna et regarda longtemps en arrière, il avait aperçu à travers les branches le tombeau de Taïko-Sama, le père de Fidé-Yori; il songeait que les cendres de ce grand homme devaient tressaillir de joie, tandis que passait près d'elles celui qui allait porter le salut à son fils. Il dépassa les faubourgs et gravit une petite côte.

Il jeta alors un dernier regard sur cette ville si chère à son cœur. Elle était enveloppée d'une brume lumineuse, rousse au milieu des lueurs bleues que la lune jetait sur les montagnes qui l'environnent. Sur les pentes, entre les arbres, quelques toits de pagodes brillaient comme des miroirs. Le chrysanthème doré qui surmonte la porte du Daïri avait accroché un rayon et semblait une étoile suspendue au-dessus de la ville. Mais tout disparut derrière le pli du terrain, la dernière rumeur de Kioto s'éteignit.

Le prince poussa un soupir, puis, excitant son cheval, il s'élança comme une flèche à travers la campagne. Il dépassa plusieurs villages groupés au bord du chemin et, au bout d'une heure, il atteignait Yodo. Il traversa la ville sans ralentir sa course et passa devant un château, dont les hautes tours étaient pleinement éclairées, et dont l'eau des fossés luisait.

Ce château appartenait à Yodogimi, la mère du siogoun, il était habité alors par un favori de cette princesse, le général Harounaga.

— J'ai peu de confiance dans la valeur du beau guerrier qui dort derrière ces remparts, murmura le prince, en jetant un coup d'œil au château silencieux.

Un instant plus tard il galopait à travers un champ de riz.

De tous côtés la lune se mirait dans des mares d'eau, desquelles s'élevaient les minces épis. La rizière ressemblait à un vaste étang; de fines brumes blanches flottaient çà et là par nappe tout près du sol et quelques grands buffles noirs couchés moitié dans l'eau dormaient paisiblement.

Nagato ralentit l'allure de son cheval qui haletait, bientôt il lui jeta la bride sur le cou, et, baissant la tête, il se plongea de nouveau dans sa tyrannique rêverie. Le cheval se mit au pas, et le prince, absorbé, le laissa marcher à sa guise.

Nagato revoyait les salles brillantes du palais et la souveraine s'avançant vers lui; il croyait entendre encore le frisson des étoffes autour d'elle.

— Ah! s'écria-t-il tout à coup, cette lettre qui a effleuré son sein, elle s'appuie sur mon cœur à présent et me brûle.

Il tira vivement la lettre de sa poitrine.

— Hélas! il faudra me séparer de cette relique inestimable, murmura-t-il.

Soudain il y appuya ses lèvres. Le contact de cette douce étoffe, le parfum connu qui en émanait firent courir un frisson ardent dans les veines du prince. Il ferma les yeux, envahi par une délicieuse langueur.

Un hennissement inquiet de son cheval le tira de son extase.

Il replongea la missive royale dans son sein et regarda autour de lui. A une cinquantaine de pas en avant, un groupe d'arbres jetait son ombre en travers de la route. Nagato crut voir quelque chose remuer dans cette ombre. Il saisit la pique attachée à sa selle et poussa son cheval qui bronchait et n'avançait qu'à regret.

Bientôt le prince n'eut plus de doutes : des hommes armés l'attendaient là au passage.

— Comment, encore ! s'écria-t-il. Le régent tient décidément beaucoup à se débarrasser de moi.

— Cette fois, il ne te manquera pas, répondit l'un des assassins en lançant son cheval vers le prince.

— Tu ne me tiens pas encore, dit Nagato en faisant faire un écart à sa monture.

Son adversaire, emporté par l'élan, passa près de lui sans l'atteindre.

— Fou que je suis, murmurait le prince, d'exposer ainsi ce précieux message aux hasards de ma fortune.

Les sabres nus brillaient autour de lui, les assaillants étaient si nombreux qu'ils ne pouvaient approcher tous à la fois de celui qu'ils attaquaient.

Nagato était le plus habile tireur de tout le royaume, il était plein de sang-froid et d'audace. Faisant tournoyer sa pique il rompit

quelques glaives autour de lui dont les éclats tombèrent au milieu d'une pluie de sang; puis, par de brusques sauts qu'il fit faire à son cheval, il échappa un instant aux coups qu'on lui destinait.

— Je puis bien me défendre quelques minutes encore, pensait-il, mais je suis évidemment perdu.

Un buffle, réveillé, poussa un long et triste mugissement, puis on n'entendit plus que le cliquetis du fer et les piétinements des chevaux.

Mais tout à coup une voix éclata dans la nuit.

— Courage, prince! criait-elle, nous venons à votre aide!

Nagato était couvert de sang, mais il luttait encore. Cette voix lui rendit de nouvelles forces, tandis qu'elle paralysait les assassins qui échangeaient des regards inquiets.

Un galop précipité retentit, et avant qu'ils aient pu se reconnaître un gros de cavaliers fondait sur les agresseurs du prince.

Nagato, épuisé, se retira un peu à l'écart et regarda avec surprise, sans bien comprendre ce qui se passait, ces défenseurs arrivés si à propos.

Ces hommes étaient charmants à la lueur de la lune qui éclairait les riches broderies de leur robe et arrachait des éclairs bleus à leur casque léger, aux ornements découpés à jour.

Le prince reconnut le costume des Cavaliers du Ciel, la garde d'honneur du mikado.

Bientôt, des assassins postés par le régent, il ne reste plus que des morts. Les vainqueurs essuyent leurs armes, et le chef de la troupe s'approche de Nagato.

— Es-tu blessé gravement, prince? lui demanda-t-il.

— Je ne sais, répondit Nagato; dans l'ardeur du combat, je n'ai rien senti.

— Mais ton visage est inondé de sang.

— C'est vrai, dit le prince en portant la main à sa joue.

— Veux-tu descendre de cheval?

— Non, je craindrais de n'y plus pouvoir remonter. Mais ne parlons plus de moi; laisse-moi te remercier de ton intervention miraculeuse qui me sauve la vie et te demander par quelle suite de circonstances vous étiez à cette heure sur cette route.

— Je te dirai cela tout à l'heure, dit le cavalier; mais pas avant d'avoir pansé cette blessure qui va laisser fuir tout ton sang.

On alla prendre de l'eau à une mare voisine et on en baigna le visage du prince : une entaille assez profonde apparut sur le front près de la tempe. On ne put provisoirement qu'entourer le front d'un bandeau serré.

— Tu as d'autres blessures, n'est-ce pas?

— Je crois que oui, mais je me sens la force de gagner Osaka.

— Eh bien, en route ! dit le cavalier, nous causerons tout en marchant.

La petite troupe se mit en marche.

— Vous m'escortez donc? dit Nagato.

— Nous avons ordre de ne point te quitter, prince, mais l'accomplissement de ce devoir est pour nous un plaisir.

— Me feras-tu l'honneur de m'apprendre ton nom glorieux? dit Nagato en s'inclinant.

— Tu me connais, Nagato, je suis Farou-So-Chan, seigneur de Tsusima.

— L'époux de la belle Iza Farou que j'ai eu la gloire de voir aujourd'hui même ! s'écria Nagato. Pardonne-moi, j'aurais dû te reconnaître aux coups terribles que tu portais à mes agresseurs, mais j'étais aveuglé par le sang.

— Je suis fier et heureux d'avoir été choisi pour te seconder, et prévenir les suites fâcheuses qu'aurait pu occasionner ton insouciante audace.

— J'ai agi, en effet, avec une impardonnable légèreté, dit Nagato; j'avais le droit de risquer ma vie, mais non d'exposer le précieux message dont je suis porteur.

— Laisse-moi te dire, cher prince, que l'enveloppe que tu portes ne contient qu'un papier blanc.

— Est-ce possible? s'écria Nagato, se serait-on joué de moi? En ce cas, je ne pourrai survivre à cet affront.

— Calme-toi, ami, dit le prince de Tsusima, et écoute-moi : après la fête de ce soir, aussitôt qu'elle fut rentrée dans ses appartements, la divine Kisaki m'a fait appeler : « Farou, m'a-t-elle dit, le prince de Nagato quitte Kioto cette nuit; je sais qu'on en veut à ses jours, et qu'il peut tomber dans une embuscade. Aussi, au lieu du message qu'il croit porter, je ne lui ai donné qu'une enveloppe vide, la véritable lettre est ici, ajouta-t-elle en me montrant une petite cassette. Prends cinquante hommes avec toi et suivez le prince à distance; s'il est attaqué, portez-vous à son secours; sinon, rejoignez-le à la porte d'Osaka et remets-lui cette cassette en lui laissant ignorer que vous l'avez escorté. » Voici, prince; seulement tu possèdes des chevaux incomparables, et nous avons manqué arriver trop tard à ton aide.

Nagato fut profondément troublé par cette révélation, il se souvenait avec quelle douceur la souveraine lui avait souhaité un heureux voyage et ne pouvait se défendre de voir une marque d'intérêt pour sa vie dans ce qui s'était passé. Et puis il songeait qu'il allait pouvoir conserver ce trésor, cette lettre qu'elle avait gardée pendant toute une soirée sur son cœur.

Le reste du voyage fut silencieux. La fièvre avait saisi Nagato, la fraîcheur de l'aube prochaine le faisait frissonner, et il commençait à se sentir affaibli par la perte de son sang.

Lorsqu'on atteignit les portes d'Osaka, le jour se levait.

Tsusima prit dans l'arçon de sa selle une petite cassette de cristal, fermée par un cordon de soie savamment noué.

— Voici, prince, dit-il; la lettre précieuse est enfermée dans cette boîte. Au revoir. Puissent tes blessures se guérir promptement!

— Au revoir, dit Nagato, merci encore d'avoir risqué ta précieuse vie pour la mienne qui vaut peu de chose.

Après avoir salué toute la petite troupe des cavaliers, Nagato s'enfonça sous une des portes de la ville et, piquant son cheval, il eut bientôt gagné le palais.

Lorsque Loo vit arriver son maître, pâle comme un fantôme et couvert de sang, il tomba à genoux et demeura stupide d'étonnement.

— Allons, lui dit le prince, ferme ta bouche stupéfaite et relève-toi, je ne suis pas encore mort. Appelle mes serviteurs et cours chercher le médecin.

VI

LA CONFRÉRIE DES AVEUGLES

Quelques heures plus tard, des courtisans étaient groupés sous la verandah du palais de Hiéyas, ils voulaient être les premiers à saluer le véritable maître et attendaient son réveil. Les uns adossés aux colonnettes en bois de cèdre qui supportaient la toiture, les autres fièrement campés, une main sur la hanche, froissant les plis soyeux de leur tunique large, ils prêtaient l'oreille à l'un d'entre eux qui racontait une anecdote, sans doute fort intéressanté, car elle était écoutée attentivement et les auditeurs laissaient parfois échapper un éclat de rire aussitôt étouffé par respect pour le sommeil de l'illustre dormeur.

Le narrateur était le prince de Toza, et le prince de Nagato le héros de l'aventure qu'il contait.

— Hier, disait-il, le soleil allait se coucher, lorsque j'entendis du bruit à la porte de mon palais ; je m'approchai d'une fenêtre et

je vis mes serviteurs qui se disputaient avec une troupe d'aveugles. Ceux-ci voulaient entrer à toute force et parlaient tous à la fois en frappant les dalles de leurs bâtons; les valets criaient pour les faire sortir et l'on ne s'entendait pas du tout. Je commençais à m'irriter de cette scène, lorsque je vis arriver le prince de Nagato; aussitôt mes serviteurs s'inclinèrent devant lui, et sur son ordre firent entrer les aveugles dans le pavillon qui sert d'écurie aux chevaux des visiteurs. J'allai au-devant du prince, curieux d'avoir l'explication de toute cette comédie.

— Hâtons-nous, dit-il en entrant dans ma chambre et en jetant un paquet sur le tapis, ôtons nos habits et revêtons ces costumes.

— Pourquoi faire? dis-je en regardant les costumes qui étaient peu de mon goût.

— Quoi! dit-il, n'est-ce pas l'heure où nous quittons l'ennuyeuse pompe de notre rang pour redevenir des hommes joyeux et libres?

— Oui, dis-je, mais pourquoi employer notre liberté à nous affubler de ces costumes peu gracieux?

— Tu verras, j'ai un projet, dit le prince qui se déshabillait déjà; puis, s'approchant de mon oreille, il ajouta :

— Je me marie cette nuit. Tu verras quelle noce!

— Comment! tu vas te marier? et dans ce costume? m'écriai-je en voyant le prince revêtu d'un habit misérable.

— Allons, dépêchons-nous, dit-il, ou bien nous ne trouverons plus la fiancée.

Le prince descendait déjà l'escalier; je me hâtai d'endosser l'habit semblable au sien et, piqué de curiosité, je le suivis.

— Mais, lui criai-je, et tous ces aveugles que tu as fait mettre dans l'écurie?

— Nous allons les rejoindre.

— Dans l'écurie? dis-je.

Je n'y comprenais rien du tout. Mais j'ai confiance dans l'imagination fantasque du prince, et je me résignai à attendre pour comprendre. Les aveugles étaient sortis dans la grande cour du palais, et je vis que nous étions vêtus comme eux. Ces pauvres gens avaient les figures les plus comiques du monde avec leurs paupières sans cils, leur nez écrasé, leurs grosses lèvres et leur expression bêtement joyeuse. Nagato me mit un bâton dans la main et cria :

— En route!

On ouvrit les portes. Les aveugles, se tenant les uns les autres par le pan de l'habit, se mirent en marche en tapotant le sol de leurs bâtons. Nagato, courbant sa taille, fermant les yeux, se mit à leur suite. Je compris que j'en devais faire autant, et je m'y

appliquai de mon mieux. Nous voici donc par les rues à la suite de cette bande d'aveugles. Je n'y pus tenir. Je fus pris d'un fou rire que tous mes compagnons partagèrent bientôt.

— Nagato a décidément perdu l'esprit! s'écrièrent les auditeurs du prince de Toza en éclatant de rire.

— Il me semble que Toza n'était guère raisonnable non plus!

— Le prince de Nagato, lui, ne riait pas, continua le narrateur, il était fort en colère. J'essayais de m'informer auprès de l'aveugle le plus proche de moi des desseins du prince, il les ignorait; j'appris seulement que la corporation dont je faisais partie appartenait à cette confrérie d'aveugles dont le métier est d'aller chez les petites gens masser les personnes faibles et les malades. Je commençais à entrevoir confusément l'intention de Nagato. Il voulait s'introduire, sous ce déguisement grotesque, dans une demeure d'honnêtes marchands. L'idée que nous aurions peut-être quelqu'un à masser me plongea de nouveau dans un tel accès de gaieté que, malgré mes efforts pour garder mon sérieux, afin de complaire au prince, je fus contraint de m'arrêter et de m'asseoir sur une borne pour me tenir les côtes.

Nagato était furieux.

— Tu vas faire manquer mon mariage, disait-il.

Je me remis en route clignant des yeux et imitant autant que possible la démarche de mes étranges confrères. Ils frappaient le sol de leurs bâtons, et à ce bruit des gens se penchaient hors des fenêtres et les appelaient. Nous arrivâmes ainsi devant une maison de peu d'apparence; le bruit des bâtons redoubla d'activité. Une voix demanda deux masseurs.

— Viens, me dit Nagato; c'est ici. Nous séparant de la bande, nous montâmes quelques marches et nous nous trouvâmes dans la maison. J'aperçus deux femmes, que Nagato salua gauchement en leur tournant le dos. Je me hâtai de fermer les yeux et de saluer la muraille. Je rouvris un œil, cependant, poussé par la curiosité. Il y avait là une jeune fille et une vieille femme, sa mère sans doute.

— Occupez-vous de nous d'abord, dit-elle, vous masserez mon mari ensuite.

Elle s'accroupit aussitôt à terre et découvrit son dos. Je compris que la vieille me revenait et qu'il fallait décidément faire le métier de masseur. Nagato se confondait en salutations.

— Ah! ah! ah! faisait-il comme font les inférieurs qui saluent un homme de haut rang.

Je commençais à frotter rudement la vieille femme qui poussait des gémissements lamentables. Je faisais tous mes efforts pour contenir le rire qui me montait de nouveau à la gorge et m'étranglait. La jeune fille avait découvert son épaule, modestement, comme si nous avions eu des yeux.

— C'est là, disait-elle; je me suis donné un coup et le médecin a dit que quelques frictions me feraient du bien.

Nagato commença à masser la jeune fille avec un sérieux étonnant, mais tout à coup il sembla oublier son rôle d'aveugle.

— Quels beaux cheveux vous avez ! dit-il. Certes, pour adopter la coiffure des femmes nobles, vous n'auriez pas besoin d'user comme elles des artifices destinés à allonger la chevelure.

La jeune fille poussa un cri et se retourna; elle vit les yeux très-ouverts de Nagato qui la regardaient.

— Mère, s'écria-t-elle, ce sont de faux aveugles!

La mère tomba assise à terre et, la stupeur lui ôtant toutes ses facultés, elle ne fit aucun effort pour se relever, mais elle se mit à pousser des piaillements d'une acuité extraordinaire.

Le père accourut tout effrayé.

Moi, j'avais donné un libre cours à mon

rire et je me roulais le long des murs de la chambre, n'en pouvant plus. A ma grande surprise, le prince de Nagato se jeta aux pieds de l'artisan.

— Pardonne-nous, disait-il, ta fille et moi nous voulions nous marier ensemble, et comme je suis sans argent j'avais résolu, comme c'est l'usage, de l'enlever pour éviter les frais de noces. Selon la coutume, tu nous aurais pardonnés après t'être fait un peu prier.

— Moi, épouser cet homme! disait la jeune fille, mais je ne le connais pas du tout.

— Tu crois que ma fille voudrait pour époux un bandit de ton espèce, s'écria le père. Allons! hors d'ici au plus vite si tu ne veux pas faire connaissance avec mes poings!

Le bruit de cette voix courroucée commençait à attirer la foule devant la maison. Nagato poussa un sifflement prolongé.

— Partiras-tu! s'écria l'homme du peuple, rouge de colère.

Et, au milieu des injures les plus grossières, il leva le poing sur Nagato.

— Ne frappe pas celui qui sera ton fils, dit le prince en lui relevant le bras.

— Toi, mon fils? Tu verrais plutôt les neiges du Fousi-Yama se couvrir de fleurs.

— Je te jure que tu seras mon beau-père,

dit le prince en saisissant l'homme à bras-le-corps.

Celui-ci a beau se débattre, Nagato l'emporte hors de la maison. Je m'approche alors de la balustrade et je vois la foule amassée devant la maison s'écarter devant les coureurs qui précèdent un cortége magnifique : musique, bannières, palanquins, le tout aux armes du prince. Les norimonos s'arrêtent devant la maison et Nagato fourre son beau-père dans l'un d'eux, qu'il ferme et cadenasse. Je comprends ce qu'il faut faire, j'empoigne la vieille et je la loge dans un autre palanquin, tandis que Nagato revient chercher la jeune fille. Deux norimonos nous reçoivent et le cortége se met en marche, tandis que la musique retentit joyeusement. Nous arrivons bientôt à une habitation charmante située au milieu du plus joli jardin que j'aie jamais vu. Tout est illuminé, on entend des orchestres cachés dans les feuillages, des serviteurs affairés courent de ci de là.

— Qu'est-ce donc que ce ravissant palais ? dis-je à Nagato.

— Oh ! rien, répond-il dédaigneusement, c'est une petite maison que j'ai achetée pour ma nouvelle femme.

— Il est fou, pensais-je et va se ruiner complétement, mais cela ne me regarde pas.

On nous conduit dans une chambre, où

nous revêtons de splendides toilettes, puis nous descendons dans la salle du festin ; là sont réunis tous les jeunes amis de Nagato, Satakè, Foungo, Aki et bien d'autres. Ils nous accueillent par des acclamations extravagantes. Bientôt la fiancée, magnifiquement parée, entre suivie de son père et de sa mère qui trébuchent dans les plis de leurs vêtements de soie. Le père me paraît tout à fait calmé, la mère est ahurie et la jeune fille tellement stupéfaite qu'elle tient sa jolie bouche toute grand ouverte. Nagato déclare qu'il la prend pour femme et le mariage se fait. Jamais je n'en vis d'aussi joyeux. Le festin était des plus délicats, tout le monde fut bientôt ivre, et moi comme les autres ; mais je me fis ramener au palais vers trois heures pour me reposer, car je voulais être ce matin au lever du régent.

— Cette histoire est la plus folle que je connaisse, dit le prince de Figo. Il n'y a vraiment que Nagato pour savoir conduire une plaisanterie.

— Et il s'est vraiment marié? demanda un autre seigneur.

— Très-certainement, dit le prince de Toza ; le mariage est valable, malgré le rang méprisable de la femme.

— Chaque jour le prince invente de nouvelles folies et donne de splendides fêtes, il est

certain que son immense fortune finira par s'épuiser.

— S'il se ruine, cela fera plaisir au régent qui ne l'aime guère.

— Oui, mais cela chagrinera le siogoun qui l'aime beaucoup et qui ne le laissera pas manquer d'argent.

— Tenez! s'écria le prince de Toza, voici Nagato qui rentre au palais.

Un cortége traversait les jardins, en effet. Sur les bannières, sur le norimono porté par vingt hommes, on pouvait voir les armes du prince : une ligne noire surmontant trois boules en pyramide. Le cortége passa assez près de la vérandah qui abritait les seigneurs, et par les portières du norimono ils aperçurent le jeune prince assoupi sur les coussins.

— Il ne viendra certes pas au lever du régent, dit un seigneur, il risquerait de s'endormir sur l'épaule d'Hiéyas.

— Nagato ne vient jamais saluer Hiéyas, il le déteste profondément, c'est son ennemi déclaré.

— Un pareil ennemi n'est guère à craindre, dit le prince de Toza. Au retour de ses folies nocturnes, il n'est capable que de dormir

— Je ne sais si cela est l'avis du régent.

— S'il pensait autrement, supporterait-il de lui des injures propres à le faire condam-

ner au hara-kiri (1). Si le prince est encore vivant, c'est à la douceur d'Hiéyas qu'il le doit.

— Ou à la protection pleine de tendresse de Fidé-Yori.

— Sans doute Hiéyas n'est magnanime que par égard pour le maître, mais s'il n'avait que des ennemis de l'espèce de Nagato, il s'estimerait heureux.

Pendant que les courtisans s'entretenaient ainsi en attendant son réveil, Hiéyas, levé depuis longtemps, se promenait à grands pas dans sa chambre, inquiet, agité, portant sur son visage soucieux des traces d'insomnie.

Un homme était près du régent, adossé à une muraille; il le regardait aller et venir; cet homme était un ancien valet d'écurie nommé Faxibo. Les palefreniers jouissaient d'une assez grande considération depuis l'avénement au pouvoir de Taïko-Sama qui était à l'origine un palefrenier. Faxibo possédait mieux que personne la confiance du régent qui n'avait rien de caché pour lui et pensait tout haut en sa présence.

A chaque instant Hiéyas soulevait le store d'une fenêtre et regardait dehors.

---

(1) Mort qui consiste à s'ouvrir à soi-même le ventre. On condamne souvent les nobles à cette mort.

— Rien, disait-il avec impatience, pas de nouvelles : c'est incompréhensible.

— Patiente encore quelques instants, disait Faxibo, ceux que tu viens d'envoyer sur la route de Kioto ne peuvent être encore revenus.

— Mais les autres ! ils étaient quarante et nul ne revient ; s'il m'a échappé cette fois encore, c'est à devenir fou.

— Tu t'exagères peut-être l'importance de cet homme, dit Faxibo. C'est une intrigue amoureuse qui l'attire à Kioto ; il a la tête pleine de folies.

— Tu crois cela, et moi je t'avoue que cet homme m'épouvante, dit le régent avec force, en s'arrêtant devant Faxibo ; on ne sait jamais ce qu'il fait ; on le croit ici, il est là ; il déjoue les espions les plus fins : l'un affirme qu'il l'a suivi à Kioto, l'autre jure qu'il ne l'a pas perdu de vue un instant et qu'il n'est pas sorti d'Osaka ; tous ses amis ont soupé avec lui tandis qu'il se battait, en revenant de la Miako (1), avec des hommes postés par moi. On croit qu'il dort ou s'occupe de ses amours ; un de mes projets va-t-il s'accomplir, sa main s'abaisse sur moi au dernier instant. Depuis longtemps l'empire serait à nous sans lui ; mes partisans sont

(1) C'est-à-dire la capitale.

nombreux, mais les siens ne sont pas moins forts, et il a pour lui le droit. Tiens, ce plan que j'avais si habilement combiné pour débarrasser, sous une apparence accidentelle, le pays d'un souverain sans talent et sans énergie, ce plan qui faisait tomber le pouvoir entre mes mains, qui l'a fait avorter? quel était le cocher maudit qui a lancé sur le pont cet infernal attelage? Nagato! Lui, toujours. Cependant, ajouta Hiéyas, un autre, un de mes alliés, a dû trahir, car il est impossible que rien ait transpiré de ce projet. Ah! si je savais le nom du traître! Je me donnerais au moins le plaisir d'une terrible vengeance.

— Je t'ai fait part de ce que j'ai pu découvrir, dit Faxibo. Fidé-Yori s'est écrié au moment de l'écroulement : « Omiti, tu as dit vrai! »

— Omiti! Qu'est-ce qu'Omiti? Je ne connais pas ce nom.

Le régent s'était avancé dans la salle attenant à sa chambre, et qui n'était séparée que par un large store de la verandah où les seigneurs attendaient son lever. De l'intérieur, ce store permettait de voir sans être vu. Hiéyas entendit prononcer le nom de Nagato; il s'approcha vivement et fit signe à Faxibo de venir près de lui. Ils entendirent ainsi toute la narration du prince de Toza.

— Oui, murmurait Hiéyas, je l'ai pris

longtemps pour un homme aux mœurs dissolues et sans importance politique, c'est pourquoi j'ai d'abord favorisé son intimité avec Fidé-Yori; combien je m'en repens aujourd'hui que je sais ce qu'il vaut!

— Vous voyez, maître, dit Faxibo, que le prince, sans doute averti de votre projet, n'a pas quitté Osaka.

— Moi, je te dis qu'il était à la Miako et n'en est parti que fort avant dans la nuit.

— Cependant, le prince de Toza ne l'a quitté lui-même que très-tard.

— Un de mes espions l'a suivi à Kioto, il y est entré en plein jour et n'en est ressorti qu'au milieu de la nuit.

— C'est incompréhensible, dit Faxibo; tenez, le voici qui rentre, ajouta-t-il en apercevant le cortége de Nagato.

— Est-ce bien lui qui occupe la litière? dit Hiéyas en essayant de voir.

— Il me semble l'avoir reconnu, dit Faxibo.

— C'est impossible, ce ne peut être le prince de Nagato, à moins que ce ne soit son cadavre.

A ce moment quelqu'un entra dans la chambre et se prosterna le front contre terre.

— C'est mon envoyé, s'écria Hiéyas qui revint vivement dans la première salle, parle vite; voyons, qu'as-tu appris? dit-il au messager.

— Je me suis rendu à l'endroit de la route que tu m'as désigné, maître tout-puissant, dit l'envoyé. A cet endroit, le chemin est tout couvert de morts. J'ai compté quarante hommes et quinze chevaux. Des paysans étaient groupés autour des morts ; ils les palpaient pour voir s'il ne leur restait pas un souffle de vie ; d'autres poursuivaient des chevaux blessés qui couraient à travers les rizières. J'ai demandé ce qui s'était passé ; on m'a dit qu'on ne le savait pas ; on avait cependant vu passer au soleil levant une troupe de cavaliers du divin mikado qui allait du côté de Kioto. Quant aux hommes morts sur le chemin rouge de leur sang, ils portaient tous des costumes sombres, sans aucun insigne, et leur visage était à demi caché par leur coiffure d'après la mode des bandits et des assassins.

— Assez ! s'écria Hiéyas, les sourcils froncés. Va-t-en !

L'envoyé se retira ou plutôt s'enfuit.

— Il m'a échappé cette fois encore, dit Hiéyas. Eh bien ! c'est moi-même qui le frapperai ; le but que je veux atteindre est assez noble pour que je n'hésite pas à me servir de moyens infâmes pour renverser les obstacles qui se dressent sur mon chemin. Faxibo, ajouta t-il en se tournant vers l'ancien palefrenier, fais entrer ceux qui attendent.

Leur présence chassera peut-être les tristes pressentiments qui m'ont obsédé toute la nuit.

Faxibo releva le store et les seigneurs vinrent l'un après l'autre saluer le maître. Hiéyas remarqua que les courtisans étaient moins nombreux que d'ordinaire, il n'y avait là que les princes qui étaient tout dévoués à sa cause et quelques insouciants qui réclamaient une faveur spéciale du régent.

Hiéyas, tout en causant avec les seigneurs, s'avança sur la verandah et regarda au dehors.

Il lui sembla qu'un mouvement inaccoutumé emplissait les cours du palais. Des messagers partaient à chaque instant et des princes arrivaient dans leurs norimonos malgré l'heure peu avancée. Tous se dirigeaient vers le palais de Fidé-Yori.

— Que se passe-t-il donc, dit-il, d'où vient toute cette agitation, que signifient ces messagers emportant des ordres que je ne connais pas?

Et plein d'inquiétude, il congédia les seigneurs d'un geste.

— Vous m'excuserez, n'est-ce pas? dit-il, les intérêts du pays m'appellent.

Mais avant que les princes eussent pris congé, un soldat entra dans la chambre.

— Le siogoun Fidé-Yori prie l'illustre Hiéyas de vouloir bien se rendre, sur l'heure, en sa présence, dit-il.

Et, sans attendre de réponse, il s'éloigna.

Hiéyas arrêta les seigneurs prêts à sortir.

— Attendez-moi ici, dit-il, je ne sais ce qui se prépare, mais l'inquiétude me dévore. Vous m'êtes dévoués, j'aurai peut-être besoin de vous.

Il les salua d'un geste et sortit lentement, le front baissé, suivi seulement de Faxibo.

VII

LE PARJURE

Lorsqu'il entra dans la salle où l'attendait Fidé-Yori, Hiéyas comprit que quelque chose de grave allait s'accomplir.

Tous les partisans dévoués au fils de Taïko-Sama étaient réunis dans cette salle.

Fidé-Yori portait pour la première fois le costume guerrier et royal que lui seul pouvait revêtir. La cuirasse de corne noire serrait sa taille et de lourdes basques formées de lamelles reliées par des points de soie rouge retombaient sur un large pantalon de brocart serré de la cheville aux genoux dans des guêtres de velours. Il avait un sabre au côté gauche et un autre au côté droit. Trois étoiles d'or brillaient sur sa poitrine, il appuyait sa main sur une canne de fer.

Le jeune homme était assis sur un pliant comme les guerriers sous leur tente.

A sa droite se tenait sa mère, la belle Yodogimi, toute pâle et inquiète, mais splendi-

dement vêtue. A sa gauche le prince de Mayada, qui partageait la régence avec Hiéyas ; mais très-vieux, et depuis longtemps malade, ce prince se tenait éloigné des affaires, il surveillait néanmoins Hiéyas, et sauvegardait autant que possible les intérêts de Fidé-Yori.

D'un côté les princes : Satsouma, Sataké, Arima, Aki, Issida ; de l'autre les guerriers : le général Sanada-Sayemon-Yoké-Moura, en tenue de combat ; d'autres chefs, Aroufza, Moto-Tsoumou, Harounaga, Moritska et un tout jeune homme, beau comme une femme et très-grave, nommé Signénari.

Tous les amis du jeune prince enfin, tous les ennemis mortels du régent étaient rassemblés ; cependant Nagato était absent.

Hiéyas promena un regard orgueilleux sur les assistants.

— Me voici, dit-il, d'une voix très-ferme ; j'attends : que me voulez-vous ?

Un silence profond lui répondit seul. Fidé-Yori détourna ses regards de lui avec horreur.

Enfin le prince de Mayada prit la parole.

— Nous ne voulons de toi rien que de juste, dit-il ; nous voulons simplement te rappeler une chose dont tu sembles avoir perdu la mémoire ; ta mission comme la mienne est accomplie depuis plusieurs mois, Hiéyas,

et, dans ton zèle à gouverner l'empire, tu n'y as point pris garde. Le fils de Taïko-Sama est à présent en âge de régner; ton règne à toi est donc fini, il ne te reste qu'à déposer tes pouvoirs aux pieds du maître et à lui rendre compte de ta conduite, comme je lui rendrai compte de mes actions pendant qu'il était sous notre tutelle.

— Tu ne songes pas à ce que tu dis, s'écria Hiéyas, dont le visage s'empourpra de colère; tu veux apparemment pousser le pays vers sa ruine?

— J'ai parlé avec douceur, reprit Mayada, ne me force pas à prendre un autre ton.

— Tu veux qu'un enfant sans expérience, continua Hiéyas sans prendre garde à l'interruption, vienne, avant de s'être exercé d'abord au métier formidable de chef d'un royaume, prendre le pouvoir en mains; c'est comme si tu mettais un lourd vase de porcelaine entre les mains d'un nouveau-né : il le laissera tomber à terre et le vase se brisera en mille morceaux.

— Tu insultes notre siogoun! s'écria le prince de Sataké.

— Non, dit Hiéyas, Fidé-Yori lui-même sera de mon avis. Il faut que je l'associe lentement à mes travaux et que je lui indique les solutions possibles des questions pendantes. S'est-il jamais occupé des affaires du

pays ? Sa jeune intelligence n'était point mûre encore, et j'ai su lui éviter les ennuis du gouvernement. Moi seul je possède les instructions du grand Taïko et moi seul je puis poursuivre l'œuvre gigantesque qu'il a entreprise. L'œuvre n'est pas achevée encore. Donc, pour obéir à ce chef vénéré, je dois, malgré ton avis, retenir entre mes mains le pouvoir qui m'a été confié par lui ; seulement, pour te montrer combien je tiens compte de tes conseils, dès aujourd'hui le jeune Fidé-Yori prendra part aux graves occupations dont jusqu'à présent j'ai porté seul le poids. Réponds, Fidé-Yori, ajouta Hiéyas ; proclame toi-même que j'ai parlé selon ton cœur.

Fidé-Yori tourna lentement son visage très-pâle vers Hiéyas et le regarda fixement.

Puis après un instant de silence, il dit d'une voix un peu tremblante, mais pleine de mépris :

— Le bruit qu'a fait le pont de l'Hirondelle en s'écroulant devant mes pas m'a rendu sourd à ta voix.

Hiéyas pâlit en présence de celui qu'il avait essayé de pousser vers la mort, il était humilié par son crime. Sa haute intelligence souffrait de ces taches de sang et de boue qui rejaillissaient jusqu'à elle ; il les voyait dans l'avenir obscurcir son nom qu'il voulait glorieux, certain que son devoir envers son pays

était de garder entre ses mains le pouvoir dont il était digne plus que tout autre; il éprouvait une sorte de colère d'être obligé d'imposer par la force ce que l'intérêt public eût dû lui demander avec instance. Cependant, décidé à lutter jusqu'au bout, il releva sa tête, un instant courbée sous le poids de pensées tumultueuses, et il promena sur l'assistance son regard fauve et dominateur.

Un silence menaçant avait suivi les paroles du siogoun. Il se prolongeait d'une façon pénible; le prince de Satsouma le rompit enfin.

— Hiéyas, dit-il, je te somme au nom de mon maître de déposer les pouvoirs dont tu fus investi par Taïko-Sama.

— Je refuse, dit Hiéyas.

Un cri de stupeur s'échappa des lèvres de tous les seigneurs. Le prince de Mayada se leva; il s'avança lentement vers Hiéyas et tira de sa poitrine un papier jauni par le temps.

— Reconnais-tu ceci? dit-il en déployant l'écrit qu'il mit sous les yeux de Hiéyas; est-ce bien avec ton sang que tu as tracé ici ton nom de traître à côté de mon nom d'homme loyal? As-tu oublié la formule du serment: « Les pouvoirs que tu nous confies, nous les rendrons à ton enfant à sa majorité, nous le jurons sur les mânes de nos

ancêtres, devant le disque lumineux du soleil? » Taïko s'est endormi tranquille après avoir vu ces quelques lignes rouges; aujourd'hui, il va se lever de son tombeau, parjure, pour te maudire.

Le vieillard, tout tremblant de colère, froissa entre ses mains le serment écrit avec du sang; il le jeta au visage de Hiéyas.

— Mais crois-tu vraiment que nous allons te laisser ainsi dépouiller notre enfant sous nos yeux? continua-t-il. Crois-tu, parce que tu ne veux pas rendre ce que tu as pris, que nous ne te le reprendrons pas? Les crimes que tu médites ont obscurci ton intelligence, tu n'as plus ni âme ni honneur, tu oses te tenir debout devant ton maître, devant celui que tu as voulu tuer!

— Ce n'est pas seulement à moi qu'il veut arracher la vie, dit Fidé-Yori; cet homme, plus féroce que les tigres, a fait assassiner cette nuit mon plus fidèle serviteur, mon ami le plus cher : le prince de Nagato.

Un frisson d'horreur parcourut l'assemblée tandis qu'un éclair de joie passait dans les yeux de Hiéyas.

— Débarrassé de cet adversaire redoutable, pensa-t-il, j'aurai facilement raison de Fidé-Yori.

Comme si elle eût répondu à sa pensée, la voix de Nagato se fit entendre.

— Ne te réjouis pas trop vite, Hiéyas, dit-elle, je suis vivant et en état encore de servir mon jeune maître.

Hiéyas se retourna vivement et vit le prince qui soulevait une draperie et pénétrait dans la salle.

Nagato ressemblait à un fantôme, ses yeux resplendissant du feu de la fièvre paraissaient plus grands et plus noirs que d'ordinaire. Son visage était si pâle qu'on distinguait à peine le mince bandeau blanc taché de quelques gouttes de sang qui serrait son front. Un frisson douloureux secouait ses membres et faisait trembler un coffret de cristal qui scintillait dans sa main.

Le général Yoké-Moura courut à lui.

— Quelle folie, prince! s'écria-t-il; après avoir perdu tant de sang, et malgré les ordres des médecins, tu te lèves et tu marches!

— Mauvais ami, dit Fidé-Yori, ne cesseras-tu donc point de jouer avec ta vie?

— Je deviendrai l'esclave des médecins pour obéir à l'intérêt peu mérité que vous me portez, dit le prince, lorsque j'aurai accompli la mission dont je suis chargé.

Hiéyas, plein d'inquiétude, s'était enfermé dans un mutisme complet; il observait et attendait tout en jetant souvent un regard vers la porte comme s'il eût voulu fuir.

— C'est à genoux que je dois te présenter ce coffret, et c'est à genoux que tu dois le recevoir, dit le prince, car il contient un message de ton seigneur et du nôtre, de celui qui tient son pouvoir du ciel, du Mikado tout-puissant.

Nagato se prosterna et remit la cassette au siogoun, qui la reçut en ployant le genou.

Hiéyas sentait bien que cette cassette contenait sa perte définitive, et il songeait que, comme toujours, c'était le prince de Nagato qui triomphait de lui.

Cependant Fidé-Yori avait déployé le message du Mikado et le parcourait des yeux. Une expression de joie éclairait son visage. Il leva un regard humide vers Nagato, songeant à son tour que c'était toujours par lui qu'il triomphait.

— Prince de Satsouma, dit-il bientôt en tendant la lettre au vieux seigneur, faites-nous, à haute voix, la lecture de ce divin écrit.

Le prince de Satsouma lut ce qui suit :

« Moi, le descendant direct des dieux qui fondèrent le Japon, j'abaisse mes regards vers la terre et je vois que le temps s'est écoulé depuis la mort du fidèle serviteur de ma dynastie : Taïko-Sama, que mon prédécesseur avait nommé général en chef du

royaume. Le fils de ce chef illustre, qui a rendu de grands services au pays, avait six ans quand son père mourut; mais le temps a marché pour lui comme pour tous, et il est aujourd'hui en âge de succéder à son père, c'est pourquoi je le nomme à son tour général en chef du royaume.

« Dans quelques jours, des hommes du ciel iront lui annoncer solennellement mes volontés, afin que nul ne les ignore.

« Maintenant, me reposant sur Fidé-Yori du soin de gouverner, je me replonge dans la mystérieuse absorption de mon rêve extra-humain.

« Fait au Daïri, la dix-neuvième année du Nengo-Kai-Tio (1).

« GO-MITZOU-NO. »

— Il n'y a rien à répliquer à ceci, dit Hiéyas en courbant la tête, le souverain maître a ordonné, j'obéis, je dépose les pouvoirs qui m'ont été confiés, et après les insultes que j'ai subies je sais ce qu'il me reste à faire. Je souhaite que ceux qui ont conduit cette affaire ne se repentent pas un jour de l'avoir vu réussir, et que le pays n'ait pas à gémir sous le poids des calamités qui peuvent fondre sur lui.

---

(1) 1614.

Il sortit après avoir dit ces mots, et tous les seigneurs joyeux s'empressèrent autour du jeune siogoun et le félicitèrent.

— C'est mon ami, mon frère Nagato qu'il faut féliciter, dit Fidé-Yori, c'est lui qui a tout fait.

— Tout n'est pas fini, dit Nagato qui paraissait soucieux, il faut signer sur-le-champ la condamnation à mort de Hiéyas.

— Mais tu l'as entendu, ami? il a dit qu'il savait ce qu'il avait à faire, il procède en ce moment au Hara-Kiri.

— C'est certain, dit le prince de Satsouma.

— Il connaît le code de la noblesse, dit le prince d'Aki.

— Oui, mais il méprise ses usages et ne s'y conformera pas, dit Nagato. Si nous ne condamnons pas cet homme promptement il nous échappera, et une fois libre il est capable de tout oser.

Le prince de Nagato avait déployé un rouleau de papier blanc et tendait un pinceau trempé dans l'encre au siogoun.

Fidé-Yori semblait hésiter.

— Le condamner ainsi sans jugement! disait-il.

— Le jugement est inutile, reprit Nagato devant tout le conseil, il vient de se parjurer et de te manquer de respect; de plus, c'est un assassin.

— C'est le grand-père de ma femme, murmura le siogoun.

— Tu répudieras ta femme, dit Nagato. Hiéyas vivant, il n'y a pas de tranquillité pour toi, pas de sécurité pour le pays.

Fidé-Yori prit soudain le pinceau, écrivit la sentence et signa.

Nagato remit l'ordre au général Sanada-Sayemon-Yoké-Moura, qui sortit aussitôt.

Il revint bientôt, le visage bouleversé par la colère.

— Trop tard ! s'écria-t-il, le prince de Nagato n'avait que trop raison : Hiéyas est en fuite.

VIII

LE CHATEAU D'OVARI

Sur le rivage de l'océan Pacifique, au faîte d'une colline rocheuse, s'élève la forteresse des princes d'Ovari. Ses murailles, percées de meurtrières, se déploient en suivant les sinuosités du terrain. Elles sont masquées çà et là par des groupes d'arbres et des buissons dont la fraîche verdure contraste heureusement avec les parois déchirées des roches couleur de rouille. De loin en loin se dresse une tour carrée dont la base s'élargit comme le pied d'une pyramide; un toit aux bords relevés la recouvre.

Du sommet de la forteresse la vue est admirable. Une petite baie s'arrondit jusqu'au pied de la colline et offre un abri sûr aux jonques et aux barques qui fendent en tous sens l'eau limpide; plus loin, les flots bleus de l'océan Pacifique se déroulent et tracent à l'horizon une ligne rigide, d'un azur plus sombre. Du côté de la terre, les premières ondulations d'une chaîne de montagnes

bossellent le sol ; des rochers que la mousse veloute le parsèment, et les hautes collines, par places, sont cultivées jusqu'à leur faîte. D'un mont à l'autre une vallée se creuse, laissant voir un village tapi à l'ombre d'un petit bois, près d'un ruisseau, puis au fond de nouvelles collines ferment la vallée.

Une route large et bien entretenue circule entre les mouvements de terrain et passe au pied du château d'Ovari. Cette route, que l'on nomme le Tokaïdo, fut construite par Taïko-Sama ; elle sillonne tout l'empire en traversant les domaines des Daïmios et est soumise uniquement à la juridiction du siogoun.

Le prince qui régnait sur la province d'Ovari résidait alors dans son château.

Vers la troisième heure après midi, le jour où Hiéyas s'enfuyait d'Osaka, la sentinelle placée sur la plus haute tour du palais d'Ovari cria qu'elle apercevait une troupe de cavaliers galopant sur le Tokaïdo. Le prince était à ce moment dans une des cours du château, accroupi sur ses talons, les mains appuyées sur ses cuisses ; il assistait à une leçon de *Hara-Kiri* que prenait son jeune fils.

L'enfant, assis sur une natte au milieu de la cour, tenait à deux mains un sabre court non affilé et levait son joli visage naïf, mais

déjà grave, vers son instructeur, assis en face de lui. Des femmes regardaient du haut d'une galerie, et leurs toilettes faisaient des taches joyeuses sur les teintes claires des boiseries découpées; des papillons énormes étaient brodés sur leurs robes ou bien des oiseaux, des fleurs ou des disques bariolés, toutes avaient la tête hérissée de grandes épingles en écaille blonde. Elles caquetaient entre elles avec mille minauderies charmantes.

Dans la cour, appuyée contre le support d'une lanterne de bronze, une jeune fille, étroitement serrée dans sa robe de crêpe bleu de ciel, dont tous les plis étaient rejetés en avant, fixait son regard distrait sur le petit seigneur; elle avait à la main un écran sur lequel était peint un colibri.

— Tiens le sabre vigoureusement, disait l'instructeur, appuie-le par la pointe au-dessous des côtes du côté gauche, aie soin que le tranchant de la lame soit tourné vers la droite. Maintenant, serre bien la poignée dans ta main et pèse de toutes tes forces, puis vivement, sans cesser d'appuyer, ramène l'arme horizontalement vers ton côté droit, de cette façon tu te fendras le corps selon les règles.

L'enfant exécuta le mouvement avec une telle violence, qu'il déchira son vêtement.

— Bien! bien! s'écria le prince d'Ovari

en se frappant les cuisses avec ses mains ouvertes, le petit a de l'audace!

En même temps, il leva les yeux vers les femmes penchées hors de la galerie et leur communiqua son impression par un signe de tête.

— Il sera brave, intrépide comme son père, dit l'une d'elles.

C'est alors que l'on vint prévenir le prince de l'apparition sur la route royale d'un groupe de cavaliers.

— Sans doute un seigneur voisin vient me visiter incognito, dit le prince, ou bien ces cavaliers sont simplement des voyageurs qui passent; en tous cas il n'y a pas lieu d'interrompre la leçon.

L'instructeur fit alors énumérer à son élève les événements qui obligent un homme de noble race à s'ouvrir le ventre : avoir encouru la disgrâce du siogoun, ou reçu de lui une réprimande en public, s'être déshonoré, s'être vengé d'une insulte par l'assassinat, avoir volontairement ou non laissé échapper des prisonniers confiés à votre garde, et mille autres cas délicats.

— Ajoutez, dit le prince d'Ovari, avoir manqué de respect à son père. D'après mon avis, un fils qui insulte ses parents ne peut expier ce crime qu'en accomplissant le Hara-Kiri.

Il jeta en même temps aux femmes un nouveau coup d'œil qui signifiait : il est bon d'inspirer aux enfants la terreur de l'autorité paternelle.

A ce moment un grand bruit de chevaux piaffant sur les dalles se fit entendre dans une cour voisine, et une voix impérieuse cria :

— Qu'on lève les ponts-levis ! qu'on ferme les portes !

Le prince d'Ovari se dressa vivement :

— Qui donc commande ainsi chez moi ? dit-il.

— C'est moi ! répondit la même voix.

Et en même temps un groupe d'hommes pénétrait dans la seconde cour.

— Le régent ! s'écria le prince d'Ovari en se prosternant.

— Relève-toi, ami, dit Hiéyas avec un sourire amer, je n'ai plus droit aux honneurs que tu me rends ; je suis, pour le moment, ton égal.

— Que se passe-t-il ? demanda le prince avec inquiétude.

— Congédie tes femmes, dit Hiéyas.

Ovari fit un signe : les femmes disparurent.

— Emmène ton frère, Omiti, dit-il à la jeune fille qui avait affreusement pâli à l'entrée de Hiéyas.

— Ta fille se nomme Omiti? s'écria celui-ci dont le visage s'empourpra subitement.

— Oui, maître. Pourquoi cette question?

— Rappelle-la, je te prie.

Ovari obéit. La jeune fille revint tremblante, les yeux baissés.

Hiéyas la regarda fixement avec une expression de visage effrayante pour qui connaissait cet homme. La jeune fille releva la tête cependant, et l'on put lire dans ses yeux une intrépidité invincible, une sorte de renoncement à soi-même et à la vie.

— C'est toi qui nous as trahis, dit Hiéyas d'une voix sourde.

— Oui, dit-elle.

— Que signifie ceci? s'écria le prince d'Ovari en faisant un soubresaut.

— Cela veut dire que le complot si bien ourdi derrière les murs de ce château, si mystérieusement dérobé à tous, elle l'a surpris et dévoilé.

— Misérable! s'écria le prince en levant le poing sur sa fille.

— Une femme, une enfant, enrayant un projet politique! reprit Hiéyas. Un vil caillou qui vous fait trébucher et vous précipite à terre, c'est dérisoire!

— Je te tuerai! hurla Ovari.

— Tuez-moi, qu'importe, dit la jeune fille,

j'ai sauvé le roi. Sa vie ne vaut-elle pas la mienne? Depuis longtemps, j'attendais votre vengeance.

— Tu n'attendras plus longtemps, dit le prince en la saisissant à la gorge.

— Non, ne la tue pas, dit Hiéyas; je me charge de son supplice.

— Soit, dit Ovari, je te l'abandonne.

— C'est bien, dit Hiéyas, qui fit signe à Faxibo de ne pas perdre de vue la jeune fille. Mais laissons ce qui est passé; regardons vers l'avenir. M'es-tu toujours dévoué?

— En peux-tu douter, maître? et ne dois-je pas désormais réparer le tort que t'a fait l'un des miens à mon insu?

— Ecoute alors : un complot vient de m'arracher brusquement le pouvoir. J'ai pu échapper à la mort qui m'attendait et j'ai fui me dirigeant vers ma principauté de Micava. Tes domaines sont situés entre Osaka et ma province, ta forteresse domine la mer et elle peut barrer le chemin aux soldats venant d'Osaka, c'est pourquoi je me suis arrêté ici pour te dire d'assembler tes troupes le plus promptement possible et de mettre le pays en état de défense. Ferme le château fort. Je resterai ici où je suis à l'abri d'un coup de main, tandis que mon fidèle compagnon Ino-Kamo-No-Kami (Hiéyas désigna un seigneur de sa suite, celui-ci salua pro-

fondément le prince d'Ovari qui lui rendit son salut) gagnera le château de Micava, fortifiera toute la province et donnera l'alarme à tous les princes mes alliés.

— Je suis ton esclave, maître; dispose de moi.

— Donne donc sur-le-champ des ordres à tes soldats.

Le prince d'Ovari s'éloigna.

Des serviteurs firent entrer les hôtes de leur maître dans des salons frais et aérés; ils leur servirent du thé, des sucreries et aussi un léger repas.

Bientôt Ino-Kamo-No-Kami prit congé de Hiéyas qui lui donna ses dernières instructions, et emmenant avec lui deux des seigneurs qui les avaient accompagnés, il remonta à cheval et quitta le château.

Hiéyas appela Faxibo.

Celui-ci était occupé à dévorer un gâteau au miel, tout en ne quittant pas des yeux Omiti, assise dans un coin de la salle.

— Saurais-tu te déguiser au point de n'être pas reconnu? lui demanda-t-il.

— Au point que toi-même ne me reconnaîtrais pas, dit Faxibo.

— Eh bien! demain matin, tu retourneras à Osaka et tu t'arrangeras de façon à savoir ce qui se passe au palais. D'ailleurs tu voyageras avec une femme.

Hiéyas se pencha à l'oreille de l'ancien palefrenier et lui parla bas.

Un mauvais sourire effleura les lèvres de Faxibo.

— Bien ! bien ! dit-il, demain au jour je serai prêt à partir.

IX

LA MAISON DE THÉ

Dans un des faubourgs d'Osaka, non loin de la plage qui laisse glisser vers la mer la pente lisse de son sable blanc, s'étendait un vaste bâtiment dont les toitures, de hauteurs inégales, dépassaient le niveau des habitations environnantes. La façade de cette maison s'ouvrait largement sur une rue populeuse, toujours encombrée et pleine de tumulte.

Le premier étage montrait de grandes fenêtres fermées par des stores de couleurs vives, fréquemment projetés en avant sous la poussée que leur imprimaient des jeunes femmes curieuses, dont on entendait les éclats de rire.

A l'angle des toits flottaient des banderoles et pendaient de grosses lanternes en forme de losange, le rez-de-chaussée était formé d'une large galerie ouverte sur la rue et protégée par un toit. Trois grands caractères noirs sur un panneau doré, formaient

l'enseigne de l'établissement, elle était ainsi conçue : *A l'Aurore. Thé et saké.*

Vers le milieu du jour la galerie est encombrée de consommateurs; ils sont assis, les jambes repliées, sur la natte qui couvre le plancher, ils boivent du saké, ou cachent leur visage dans le nuage de vapeur qui s'élève de la tasse de thé sur laquelle ils soufflent. Des femmes coquettement vêtues, fardées avec soin, circulent gracieusement entre les groupes, transportant la boisson chaude. Au fond l'on aperçoit les fourneaux fumants et de jolies porcelaines rangées sur des étagères de laque rouge.

A chaque instant, des passants, des porteurs de cangos, des hommes chargés de fardeaux, s'arrêtent un moment, demandent à boire, payent et repartent.

Quelquefois c'est une dispute qui prend naissance devant l'auberge et dégénère en combat, au grand plaisir des consommateurs.

Voici justement un colporteur qui vient de heurter un marchand de poulpes et de coquillages, la corbeille qui contenait le poisson est renversée et toute la pêche, souillée de poussière, gît sur le sol.

Les injures pleuvent de part et d'autre, la circulation est interrompue, la foule s'amasse ou prend parti pour l'un ou pour l'autre des

adversaires, et bientôt deux camps sont prêts à en venir aux mains.

Mais de tous côtés les assistants crient :

— Le câble ! le câble ! pas de combat; qu'on aille chercher un câble.

Quelques personnes s'éloignent en courant, entrent dans plusieurs maisons et finissent par trouver ce qu'elles cherchent, elles reviennent avec une grosse corde.

Alors les spectateurs se rangent le long des maisons, laissant la place libre à ceux qui veulent lutter. Ceux-ci saisissent la corde à deux mains, ils sont quinze d'un côté, quinze de l'autre, et se mettent à tirer de toutes leurs forces. La corde se tend, frissonne, puis demeure immobile.

— Courage ! tenez ferme ! ne lâchez pas ! crie-t-on de tous côtés.

Cependant, après avoir longtemps lutté contre la fatigue, un des partis abandonne brusquement la corde. Les vainqueurs tombent simultanément, les uns sur les autres, les jambes en l'air, au milieu des cris et des éclats de rire de la foule.

Néanmoins on se porte à leur secours, on les aide à se relever, puis la réconciliation des deux camps ennemis va se sceller par des libations de saké.

L'auberge est envahie, et les servantes ne savent plus que devenir.

A ce moment un vieillard qui tient une jeune fille par la main parvient à arrêter au passage une fille de l'auberge et à la retenir par sa manche.

— Je voudrais parler au maître de l'établissement, dit-il.

— Vous choisissez bien le moment, dit la servante en éclatant de rire.

D'un geste brusque, elle se dégage et s'éloigne sans écouter davantage le vieillard.

— J'attendrai, dit-il.

On défonce un tonneau de saké, et les joyeux buveurs causent et rient bruyamment.

Mais tout à coup le silence s'établit, on a entendu le son clair d'une flûte et les vibrations d'un instrument à cordes. Cette musique vient des appartements d'en haut.

— Ecoutez! écoutez! dit-on.

Quelques passants s'arrêtent et prêtent l'oreille.

Une voix de femme se fait entendre. On distingue nettement les paroles de la chanson :

« Lorsque Iza-Na-Gui fut descendu sur la terre, sa compagne, Iza-Na-Mi, le rencontra dans un jardin.

« — Quel bonheur de voir un aussi beau jeune homme! s'écria-t-elle.

« Mais le dieu, mécontent, répondit :

« — Il n'est pas convenable que ce soit la femme qui ait parlé la première. Reviens à ma rencontre.

« Ils se quittèrent et se rejoignirent de nouveau.

« — Quel plaisir de rencontrer une aussi jolie fille ! dit alors Iza-Na-Gui.

« — Lequel des deux a parlé le premier? »

La voix se tut. L'accompagnement se prolongea quelques instants encore.

Une discussion s'établit parmi les buveurs. Ils répondaient à la question posée par la chanteuse.

— C'est le dieu qui a été salué d'abord, disaient les uns.

— Non! non! c'est la déesse! criaient les autres. La volonté du dieu a annulé le premier salut.

— L'a-t-il annulé?

— Sans doute! sans doute! Ils ont recommencé comme si rien n'avait eu lieu.

— Ce qui n'empêche que ce qui a été a été, et que la femme a parlé la première.

La discussion menaça de s'envenimer; mais tout se termina par un plus grand nombre de tasses vidées. Bientôt la cohue s'éclaircit, et l'auberge redevint paisible.

Une servante aperçut alors le vieillard appuyé contre une colonnette et tenant toujours la jeune fille par la main.

— Vous voulez du thé, ou du saké? demanda la servante.

— Je veux parler au chef de la maison de thé, dit l'homme.

La servante jeta un regard sur le vieillard. Il avait la tête couverte d'un grand chapeau de jonc tressé, pareil au couvercle d'un panier rond; son costume, très-usé, était en cotonnade brune; il tenait à la main un éventail sur lequel était indiquée la route à suivre de Yédo à Osaka, la distance d'un village à l'autre, le nombre et l'importance des auberges. La servante regarda la jeune fille. Celle-ci était pauvrement vêtue. Sa robe, d'un bleu passé, était déchirée et sale. Un morceau d'étoffe blanche, enroulé autour de sa tête, cachait à demi son front. Elle s'appuyait sur un parasol noir et rose dont le papier était arraché çà et là ; mais cette jeune fille était singulièrement belle et gracieuse.

— Vous venez pour une vente? dit la fille d'auberge.

Le vieillard fit signe que oui.

— Je vais prévenir le maître.

Elle s'éloigna et revint bientôt. Le maître la suivait.

C'était un homme d'une laideur repoussante : ses petits yeux noirs et louches se laissaient à peine voir entre l'étroite fissure des

paupières ridiculement bridées; sa bouche, très-éloignée d'un nez long et anguleux, démeublée de dents et surmontée de quelques poils roides et clairsemés, donnait une expression piteuse et sournoise à son visage marqué de la petite vérole.

— Tu veux te débarrasser de cette petite? dit-il en faisant rouler une de ses prunelles, tandis que l'autre disparaissait à l'encoignure de son nez.

— Me débarrasser de mon enfant, s'écria le vieillard. Je ne veux me séparer d'elle que pour la mettre à l'abri de la misère.

— Malheureusement, j'ai plus de femmes qu'il n'est nécessaire et toutes sont pour le moins aussi jolies que celle-ci. Ma maison est au complet.

— Je verrai ailleurs, dit le vieillard en faisant mine de s'en aller.

— Ne te presse pas tant, dit l'homme, si tes prétentions ne sont pas exorbitantes nous pourrons nous entendre.

Il lui fit signe de le suivre dans la salle à l'entrée de laquelle il se tenait; cette salle qui donnait sur un jardin était déserte.

— Que sait-elle faire la fillette, voyons? dit l'affreux louche.

— Elle sait broder, elle sait chanter et jouer de plusieurs instruments; elle peut même composer un quatrain.

— Ah! ah! est-ce bien vrai? et quel prix en veux-tu?

— Quatre kobangs.

L'aubergiste allait s'écrier : « Pas plus », mais il se retint.

— C'est ce que j'allais t'offrir, dit-il.

— Eh bien, c'est convenu, dit le vieillard; je te la loue pour tout ce que tu voudras en faire pendant l'espace de vingt années.

L'acheteur se hâta d'aller chercher un rouleau de papier et des pinceaux; il rédigea le traité que le vieillard signa sans hésiter.

La jeune fille gardait une attitude de statue, elle ne jeta pas un regard au vieillard qui feignait d'essuyer une larme en empochant les kobangs.

Avant de sortir, il se pencha vers l'oreille de l'aubergiste et lui dit :

— Défie-toi d'elle, surveille-la, elle cherchera à s'échapper.

Puis il quitta la maison de thé de l'Aurore, et quiconque, lorsqu'il tourna l'angle de la rue, l'eût vu changer de pas en se frottant les mains et dépasser les plus alertes, eût peut-être suspecté l'authenticité de sa vieillesse et de sa barbe blanche.

X

LE RENDEZ-VOUS

Le prince de Nagato est étendu sur un matelas de satin noir, il enfonce un de ses coudes dans un coussin et livre son autre bras à un médecin accroupi auprès de lui.

Le médecin lui tâte le pouls.

Au chevet du prince, Fidé-Yori, assis sur une pile de nattes, fixe son regard inquiet sur le visage fripé mais impénétrable du médecin.

Une énorme paire de lunettes, aux verres tout ronds et encadrés de noir, donne une expression étrange et comique au visage sérieux du respectable savant.

Près de l'entrée de la chambre, Loo est agenouillé, le front penché vers le sol, à cause de la présence du roi ; il s'amuse à compter les brins d'argent qui frangent le tapis.

— Le danger est passé, dit enfin le médecin, les blessures sont fermées, et cependant la fièvre persiste pour une cause que je ne puis m'expliquer.

— Je vais te l'expliquer, moi, dit le prince en retirant vivement son bras, c'est l'impatience d'être cloué sur ce lit et de ne pouvoir courir librement au grand air.

— Comment, ami, dit le siogoun, lorsque moi-même je viens partager ta captivité, tu es si impatient d'être libre?

— Tu sais bien, cher seigneur, que c'est pour ton service que j'ai hâte de m'éloigner; le départ de l'ambassade que tu envoies à Kioto ne peut être indéfiniment retardé.

— Pourquoi m'as-tu demandé comme une grâce d'être le chef de cette ambassade ?

— N'est-ce pas mon bonheur de te servir ?

— Ce n'est pas là ton seul motif, dit Fidé-Yori en souriant.

— Tu fais allusion à mon amour supposé pour Fatkoura, pensa Nagato qui sourit aussi.

— Si le prince est raisonnable, s'il fait cesser cette surexcitation qui l'épuise, il pourra partir dans trois jours, dit le médecin.

— Merci! s'écria Nagato, ceci vaut mieux que toutes tes drogues.

— Mes drogues ne sont pas à dédaigner, dit le médecin, et tu prendras encore celle que je vais t'envoyer.

Puis il salua profondément le roi et son noble malade et se retira.

— Ah! s'écria Fidé-Yori quand il fut seul

avec son ami, ton impatience à partir me prouve que l'on ne m'avait pas trompé, tu es amoureux, Ivakoura, tu es aimé, tu es heureux!

Et il poussa un long, un profond soupir.

Le prince le regarda, surpris de ce soupir et s'attendant à une confidence, mais le jeune homme rougit un peu et changea de conversation.

— Tu vois, dit-il en ouvrant un volume qu'il tenait sur ses genoux, j'étudie le livre des lois, je cherche s'il n'a pas besoin d'être épuré, adouci.

— Il contient un article que je te conseille de supprimer, dit Nagato.

— Lequel?

— Celui qui a trait au suicide mutuel par amour.

— Comment est-il donc? dit Fidé-Yori en feuilletant le livre. Ah! voici : « Lorsque deux amants se jurent de mourir ensemble et s'ouvrent le ventre, leurs cadavres sont saisis par la justice. Quand l'un des deux n'est pas blessé mortellement, il est traité comme assassin de l'autre. Si tous les deux survivent à leur tentative de suicide, ils sont mis au rang des réprouvés. »

— C'est inique, dit Nagato; n'a-t-on pas le droit d'échapper par la mort à une douleur par trop vive?

— Il est une religion qui dit que non, murmura Fidé-Yori.

— Celle des bonzes d'Europe! celle dont tu as embrassé la doctrine d'après la rumeur publique, dit Nagato en tâchant de lire dans les yeux de son ami.

— J'ai étudié cette doctrine, Ivakoura, dit le siogoun, elle est touchante et pure et les prêtres qui l'enseignent se montrent pleins d'abnégation. Tandis que nos bonzes ne cherchent qu'à s'enrichir, ceux-là méprisent les richesses. Et puis, vois-tu, je ne puis oublier la scène terrible à laquelle j'assistai autrefois, ni le courage sublime des chrétiens subissant les horribles tortures que mon père leur fit appliquer. J'étais enfant alors, on me fit assister à leur supplice pour m'enseigner, disait-on, comment il fallait traiter ces gens-là. C'était près de Nakasaki, sur la colline. Ce cauchemar troublera toujours mes nuits. Des croix étaient plantées sur les pentes en si grand nombre, que la colline semblait couverte d'une forêt d'arbres morts. Parmi les victimes, auxquelles on avait coupé le nez et les oreilles, marchaient trois jeunes enfants, il me semble les voir encore, défigurés, sanglants, qui montrèrent une intrépidité étrange devant la mort. Tous les malheureux furent attachés sur des croix et on leur perça le corps avec des lances; le sang ruisselait,

les victimes ne se plaignaient pas ; en mourant, elles priaient le ciel de pardonner à leurs bourreaux. Les assistants poussaient des cris affreux, et moi, tout effrayé, je criais avec eux et je cachais mon visage sur la poitrine du prince de Mayada qui me tenait dans ses bras ; bientôt, malgré les soldats qui les repoussaient et les frappaient de leurs lances, les spectateurs de cette horrible scène se précipitèrent sur la colline pour se disputer quelques reliques de ces martyrs, qu'ils laissèrent nus sur les croix.

Tout en parlant, le siogoun continuait à feuilleter le livre.

— Justement, dit-il avec un mouvement d'effroi, voici l'édit rendu par mon père et ordonnant le massacre :

« Moi, Taïko-Sama, j'ai voué ces hommes à la mort, parce qu'ils sont venus au Japon, se disant ambassadeurs, quoiqu'ils ne le fussent pas ; parce qu'ils ont demeuré sur mes terres sans ma permission, et prêché la loi des chrétiens, contrairement à ma défense. Je veux qu'ils soient crucifiés à Nakasaki. »

Fidé-Yori arracha cette page et quelques pages suivantes, contenant des lois contre les chrétiens.

— J'ai trouvé ce qu'il fallait retrancher de ce livre, dit-il.

— Tu fais bien, maître, de couvrir de ta

protection ces hommes doux et inoffensifs, dit Nagato, mais prends garde que le bruit qui glisse de bouche en bouche et t'accuse d'être chrétien ne prenne de la consistance et que tes ennemis ne s'en servent contre toi.

— Tu as raison, ami, j'attendrai que ma puissance soit formement établie pour déclarer mes sentiments et racheter autant qu'il me sera possible le sang versé sous mes yeux. Mais je vais te quitter, cher malade, tu te fatigues et le médecin t'a ordonné le repos. Aie patience, ta convalescence touche à sa fin.

Le siogoun s'éloigna en jetant à son ami un affectueux regard.

Dès qu'il fut sorti, Loo se releva enfin; il bâilla, s'étira et fit mille grimaces.

— Allons, Loo, dit le prince, va courir un peu dans les jardins, mais ne jette pas de pierres aux gazelles et n'épouvante pas mes canards de la Chine.

Loo s'enfuit.

Lorsqu'il fut seul, le prince tira vivement de dessous son chevet une lettre enfermée dans un sachet de satin vert; il la posa sur son oreiller, y appuya sa jôue et ferma les yeux pour dormir.

Cette enveloppe était celle que lui avait donnée la Kisaki; il la conservait comme un trésor, et sa seule joie était d'en respirer le

léger parfum. Mais, à son grand chagrin, il lui semblait que, depuis quelques jours, ce parfum s'évaporait; peut-être, habitué à le respirer, ne le sentait-il plus aussi vivement.

Tout à coup le prince se redressa; il songeait qu'à l'intérieur de l'enveloppe, ce parfum si subtil, si délicieux, s'était sans doute mieux conservé. Il rompit le sceau qu'il n'avait pas encore touché, croyant que l'enveloppe était vide; mais, à sa grande surprise, il en tira un papier couvert de caractères.

Il poussa un cri et essaya de lire, mais en vain. Un voile rouge frissonnait devant ses yeux, le sang sifflait à ses oreilles; il eut peur de s'évanouir et reposa sa tête sur l'oreiller. Il parvint cependant à se calmer et reporta ses yeux sur l'écriture. C'était un quatrain élégamment combiné. Le prince le lut avec une émotion indicible :

« Deux fleurs s'épanouissent sur les bords d'un ruisseau. Mais, hélas! le ruisseau les sépare.

« Dans chaque corolle s'arrondit une goutte de rosée, âme brillante de la fleur.

« L'une d'elles, le soleil la frappe. Il la fait resplendir. Mais elle songe : pourquoi ne suis-je pas sur l'autre rive?

« Un jour, ces fleurs s'inclineront pour mourir. Elles laisseront tomber comme un diamant leur âme lumineuse. Alors les deux

gouttes de rosée pourront se rejoindre et se confondre. »

— C'est un rendez-vous qu'elle me donne, s'écria le prince, plus loin, plus tard, dans l'autre vie. Elle a donc deviné mon amour! elle m'aime donc! O mort, ne pourrais-tu te hâter? ne pourras-tu rapprocher l'heure céleste de notre réunion?

Le prince put se croire exaucé, car, se renversant sur les coussins, il perdit connaissance.

XI

LES CAILLES GUERRIÈRES

Dans un adorable paysage au milieu d'un bois touffu, la résidence d'été de la Kisaki élève ses jolies toitures en écorces dorées. L'épais feuillage des arbres prodigieusement hauts semble s'écarter à regret pour faire place à ces toits brillants, qui se projettent tout autour du palais et abritent une large verandah dont le sol est couvert de tapis et jonché de coussins de soie et de satin brodés d'or.

La vue ne peut s'étendre bien loin et l'habitation est comme enfermée par la végétation aux fraîches transparences. De sveltes roseaux, couleur d'émeraude, laissent flotter comme des banderoles leurs étroites feuilles qui semblent vouloir se détacher de la tige et dressent un panache argenté et floconneux. Des buissons d'orangers s'épanouissent près des hauts bambous et mêlent leurs fleurs odorantes aux fleurs rouges des cerisiers sauvages. Plus loin, des camélias énormes escaladent les arbres; à leurs pieds de larges

feuilles rouges couvertes d'un fin duvet se déploient auprès de hautes bruyères si délicates, si légères qu'elles semblent des touffes de plumes vertes. Au-dessus de ce premier étage de verdure, les palmiers, les bananiers, les chênes, les cèdres entrecroisent leurs branches et forment un réseau inextricable à travers lequel la lumière filtre teintée de mille nuances.

Un ruisseau glisse lentement sur un lit de mousse épaisse, et son cristal fluide est légèrement troublé par une poule d'eau, au charmant plumage, qui l'effleure en poursuivant une libellule, dont le corps grêle jette des éclats de métal.

Mais plus que les fleurs environnantes, plus que le velours de la mousse et les lueurs argentées du ruisseau, les toilettes des femmes qui occupent la verandah sont brillantes et splendides.

La Kisaki, environnée de ses femmes favorites et de quelques jeunes seigneurs, les plus nobles de la cour, assiste à un combat de cailles.

A cause de la chaleur, la souveraine porte une robe légère en gaze de soie couleur pigeon des montagnes, nuance de vert qu'elle seule peut porter. Au lieu des trois lames d'or de sa couronne, elle a posé sur sa chevelure trois marguerites aux pétales d'argent.

Au-dessus de son oreille gauche, de la tête d'une longue épingle enfoncée dans ses cheveux, pend au bout d'une chaînette d'or une grosse perle d'une rare beauté et parfaitement ronde.

La Kisaki, penchée par dessus la balustrade, suit avec attention la lutte acharnée de deux cailles qui combattent déjà depuis longtemps.

Deux jeunes garçons, vêtus d'un costume semblable, différent par la couleur, sont accroupis sur les talons en face l'un de l'autre, surveillant le duel des jolis oiseaux, prêts à relever les morts et à mettre en présence de nouveaux combattants.

— Combien j'ai peu de chance de gagner, dit un seigneur au visage spirituel, moi qui ai osé parier contre ma souveraine !

— Tu es le seul qui ait eu cette audace, Simabara, dit la Kisaki, mais si tu gagnes, au prochain combat je suis sûre que tous parieront contre moi.

— Il pourrait bien gagner, dit le prince de Tsusima, époux de la belle Iza-Farou-No-Kami.

— Comment ! s'écria la Kisaki, suis-je donc si près de perdre ?

— Vois, ton champion faiblit.

— Courage ! encore un effort ! courage, petite guerrière ! dit la reine.

Les cailles, les plumes hérissées, le cou allongé, s'arrêtèrent un instant, se regardant immobiles, puis s'élancèrent de nouveau. L'une d'elles tomba.

— Ah ! c'est fini, s'écria la Kisaki se relevant, elle est morte ! Simabara a gagné.

Des jeunes filles apportèrent des sucreries et des friandises de toutes sortes, du thé cueilli sur les montagnes voisines, et les jeux cessèrent un instant.

Alors un page s'approcha de la Kisaki et lui dit que, depuis quelques minutes, un messager était là, apportant des nouvelles du palais.

— Qu'il vienne, dit la souveraine.

Le messager s'avança et se prosterna.

— Parle, dit la Kisaki.

— Lumière du monde, dit l'homme, l'ambassade du siogoun est arrivée.

— Ah ! dit vivement la Kisaki. Et quels sont les princes qui la composent ?

— Les princes de Nagato, de Satsouma, d'Ouésougui, de Satakó.

— C'est bien ! dit la Kisaki en faisant un geste pour congédier le messager. Ces seigneurs vont s'ennuyer en attendant le jour de l'audience, continua-t-elle en s'adressant aux princes réunis autour d'elle ; le Mikado, mon divin maître, est avec toutes ses femmes et toute sa cour au palais d'été ; le daïri est à

peu près désert. Tsusima, va donc chercher ces princes et conduis-les ici, ils prendront part à nos jeux. Qu'on prépare à leur intention quelques pavillons dans l'enceinte de la résidence, ajouta-t-elle en se tournant vers ses femmes.

Les ordres furent transmis à l'intérieur de la maison, et le prince de Tsusima, après s'être incliné profondément, s'éloigna.

Le daïri n'était distant du palais d'été que d'une demi-heure de marche, il fallait donc une heure pour y aller et en revenir.

— Préparez un nouveau combat, dit la Kisaki.

Les oiseliers crièrent les noms des combattants :

— L'Ergot-d'Or !

— Le Rival-de-l'Eclair !

— L'Ergot-d'Or, c'est un inconnu, dit la souveraine ; je parie pour le Rival-de-l'Eclair ; je le crois invincible : il a tué Bec-de-Corail, qui avait massacré de nombreux adversaires.

Tous les assistants parièrent avec la reine.

— S'il en est ainsi, dit-elle en riant, je parie seule contre vous tous ; je m'associe à la fortune de l'Ergot-d'Or.

La lutte commença : le Rival-de-l'Eclair s'élança avec la vivacité qui lui avait valu son nom. D'ordinaire, au premier choc, il

mettait son adversaire hors de combat; mais, cette fois, il se recula en laissant quelques plumes au bec de son antagoniste qui n'avait pas été atteint.

— Bien! bien! s'écria-t-on de tous côtés. L'Ergot-d'Or débute à merveille!

Quelques seigneurs s'accroupirent sur leurs talons pour suivre le combat de plus près.

Les oiseaux se rejoignirent une seconde fois. Mais alors on ne vit plus rien qu'un ébouriffement confus de plumes frémissantes, puis le Rival-de-l'Eclair tomba la tête ensanglantée, et l'Ergot-d'Or posa fièrement une de ses pattes sur le corps de son ennemi vaincu.

— Victoire! s'écria la Kisaki en frappant l'une contre l'autre ses petites mains couleur de lait. L'Ergot-d'Or est le roi de la journée, c'est à lui que revient le collier d'honneur.

Une des princesses alla chercher un écran de laque noire qui contenait un anneau d'or enrichi de rubis et de grains de corail, et duquel pendait un petit grelot de cristal.

On apporta le vainqueur à la reine qui, prenant l'anneau entre deux de ses doigts, le passa au cou de l'oiseau.

D'autres combats eurent lieu encore; mais la Kisaki, singulièrement distraite, y fit à peine attention; elle prêtait l'oreille aux mille

frissons de la forêt, et semblait s'irriter du gazouillement du ruisseau qui l'empêchait de percevoir distinctement un bruit très-faible et lointain. C'était peut-être le heurt léger des sabres passés à la ceinture d'un seigneur, l'écrasement du sable des allées sous des pas nombreux, le claquement brusque d'un éventail qu'on ploie et qu'on déploie.

Un insecte, un oiseau qui passait, faisaient évanouir ce bruit à peine saisissable.

Cependant, il s'affirma bientôt; tout le monde l'entendit. Des murmures de voix s'y mêlaient.

— Voici les ambassadeurs, dit Simabara.

Peu après, on entendit le cliquettement des armes dont les princes se dépouillaient avant de paraître devant la souveraine.

Tsusima s'avança de l'intérieur de la maison et annonça les nobles envoyés qui parurent à leur tour et se prosternèrent devant la Kisaki.

— Relevez-vous, dit vivement la jeune femme, et apprenez les lois qui régissent notre petite cour des fleurs. L'étiquette cérémonieuse en est bannie, j'y suis considérée comme une sœur aînée. Chacun est libre et à l'aise et n'a d'autre occupation que d'imaginer des distractions nouvelles, ici le mot d'ordre est gaieté.

Les seigneurs se relevèrent, on les entoura

et on les questionna sur les récents événements d'Osaka.

La Kisaki jeta un rapide regard sur le prince de Nagato; elle fut frappée de l'air de faiblesse empreint dans toute la personne du jeune homme; mais elle surprit dans ses yeux un étrange rayonnement plein de fierté et de joie.

— Il a lu les vers que je lui ai donnés, pensa-t-elle. Suis-je folle d'avoir écrit cela!

Elle lui fit signe cependant de s'approcher.

— Imprudent, lui dit-elle, pourquoi t'être mis en route si faible, si malade encore?

— Tu as daigné protéger ma vie, divine reine, dit le prince, pouvais-je tarder plus longtemps à venir te témoigner mon humble gratitude?

— Il est vrai que ma prévoyance t'a sauvé de la mort, mais n'a pas réussi à te préserver de blessures terribles, dit la reine; il semble que tout ton sang ait coulé hors de tes veines. Tu es pâle comme ces fleurs de jasmin.

Elle lui montrait une branche épanouie qu'elle tenait entre ses doigts.

—Tu as dû souffrir beaucoup, ajouta-t-elle.

— Ah! puis-je t'avouer, s'écria Nagato, que pour moi la douleur physique est un soulagement : il est une autre blessure plus poignante, celle dont je meurs, qui ne me laisse pas de repos.

— Quoi! dit la Kisaki en cachant dans un sourire une profonde émotion, est-ce ainsi que tu te conformes à mes volontés? N'as-tu pas entendu que la gaieté seule règne ici? Ne parle donc plus de mort ni de tristesse; laisse ton âme se détendre au milieu des effluves de cette belle et fortifiante nature. Tu passeras quelques jours ici, tu verras quelle vie champêtre et charmante nous menons dans cette retraite. Nous rivalisons de simplicité avec nos antiques aïeux, les pasteurs, qui, les premiers, plantèrent leurs tentes sur ce sol. Iza-Farou, continua-t-elle en interpellant la princesse qui passait devant la maison, j'ai envie d'entendre des histoires, rappelle nos compagnons et mets fin à leur entretien politique.

Bientôt tous les privilégiés admis à l'intimité de la souveraine furent rassemblés.

On rentra dans la première salle de l'habitation. La Kisaki gagna une estrade très-basse, couverte de tapis et de coussins, et s'y coucha à demi. Les femmes s'installèrent à gauche, les hommes à droite, et aussitôt des serviteurs posèrent à terre, devant chacun, un petit plateau d'or, couvert de friandises et de boissons tièdes.

Par tous les panneaux ouverts l'air embaumé des bois pénétrait dans cette pièce assez vaste, laquelle était emplie par un demi-

jour vert, reflet des arbres voisins. Les murailles étaient merveilleusement décorées : des animaux fabuleux, l'oiseau foo, la licorne, la tortue sacrée se détachaient sur des fonds d'azur, d'or ou de pourpre, et un paravent en émaux cloisonnés couleur turquoise et feuille morte, décrivait ses zigzags derrière l'estrade. Aucun meuble, rien que d'épais tapis, des coussins, des draperies de satin historiées d'oiseaux, brodés dans des cercles d'or.

— Je vous déclare tout d'abord, dit la Kisaki, que je ne dirai pas un mot. Je suis prise d'une nonchalance, d'une paresse invincibles. D'ailleurs, je veux entendre des histoires et non en conter.

On se récria beaucoup contre cette décision.

— C'est irrévocable, dit la reine en riant; vous n'obtiendrez même pas quelques paroles de flatterie, votre narration achevée.

— N'importe ! s'écria Simabara, je vais raconter l'histoire du loup changé en jeune fille.

— C'est cela ! c'est cela ! s'écrièrent les femmes ; le titre a notre approbation.

— Un vieux loup...

— Ah ! il est vieux, ce loup? dit une jeune princesse avec une moue dédaigneuse.

— Vous savez bien que pour donner asile à une âme humaine, un animal doit être vieux.

—C'est vrai! c'est vrai! cria-t-on; commence!

— Un vieux loup, reprit Simabara, habitait dans une grotte, près d'une route très-fréquentée. Ce loup avait un appétit insatiable, il sortait donc souvent de sa caverne, s'avançait au bord du chemin et happait un passant. Mais cette façon d'agir ne fut nullement du goût des voyageurs, ils cessèrent de passer par cette route et peu à peu elle devint tout à fait déserte. Le loup médita profondément et chercha le moyen de faire cesser cet état de choses. Tout à coup il disparut et on le crut mort. Quelques audacieux se risquèrent sur le chemin, ils virent alors une belle jeune fille qui leur souriait.

— Voulez-vous me suivre et venir vous reposer dans un lieu frais et charmant? leur dit-elle.

On n'eut garde de refuser, mais dès qu'elle fut loin de la route, la jeune fille redevint un vieux loup et croqua les voyageurs; puis il reprit sa forme gracieuse et retourna au bord de la route. Depuis ce temps il n'est pas un voyageur qui ne soit tombé dans la gueule du loup!

Les princes applaudirent fort à cette histoire; mais les femmes se récrièrent.

— Cela veut dire que nous sommes des piéges dangereux cachés par des fleurs, dirent-elles.

— Les fleurs sont si belles que nous ne verrons jamais le piége, dit le prince de Tsusima en riant.

— Allons, dit la reine, Simabara boira deux tasses de saké pour avoir blessé les femmes.

Simabara vida les tasses gaiement.

— Autrefois, dit la princesse Iza-Farou, en lançant un regard malicieux à Simabara, les héros étaient nombreux : on parlait de Asahina, qui saisissait de chaque main un guerrier tout cuirassé et le lançait loin de lui, de Tametomo et de son arc formidable, de Yatsitsoné qui n'avait pour bouclier que son éventail ouvert, de combien encore ! leurs grandes aventures emplissaient les causeries. On affirmait, entre autres choses, qu'un jour, Sousigé, le cavalier sans rival, revenant de voyage, aperçut plusieurs de ses amis accroupis autour d'un damier; il lança alors son cheval par dessus leurs têtes, et le cheval se tint immobile sur ses pieds de derrière au centre du damier. Les joueurs, stupéfaits, crurent que ce cavalier tombait du ciel. En ce temps-ci je n'ai entendu conter rien de pareil.

— Bon! bon! s'écria Simabara, tu veux donner à entendre qu'aucun de nous ne serait capable d'accomplir une telle prouesse d'équitation, et que le temps des héros est passé.

— C'est en effet ce que je voulais vous faire comprendre, dit Iza-Farou en éclatant de rire ; ne devais-je pas riposter à votre loup insolent?

— Elle avait le droit de nous venger, dit la Kisaki, elle ne subira aucune punition.

— Fleur-de-Roseau sait une histoire, elle ne veut pas la dire, s'écria une princesse qui, depuis un instant, chuchotait avec sa voisine.

Fleur-de-Roseau se cacha le visage derrière la large manche de sa robe. C'était une toute jeune fille un peu timide encore.

— Allons, parle, dit la Kisaki, et sois sans crainte, nous n'avons rien de commun avec le loup de Simabara.

— Eh bien! voici, dit Fleur-de-Roseau, soudain rassurée. Il y avait dans l'île de Yéso un jeune homme et une jeune fille qui s'aimaient tendrement. Ils avaient été, dès le berceau, fiancés l'un à l'autre et ne s'étaient jamais quittés. La jeune fille avait quinze ans, le jeune homme dix-huit. On songeait à fixer l'époque de leur mariage. Par malheur le fils d'un homme riche devint amoureux de la jeune fille et demanda sa main à son père, et celui-ci, méprisant ses engagements anciens, la lui accorda. Les jeunes gens eurent beau le prier, le père demeura inflexible. Alors la fiancée alla trouver son amant au désespoir.

— Écoute, lui dit-elle, puisque l'on veut nous séparer dans ce monde, que la mort nous réunisse. Allons sur le tombeau de tes ancêtres et tuons-nous.

Ils firent comme elle avait dit, ils se couchèrent sur le tombeau et se poignardèrent; mais l'amoureux méprisé les avait suivis. Il s'approcha lorsqu'il ne les entendit plus parler. Il les vit alors étendus l'un près de l'autre, immobiles, la main dans la main.

Tandis qu'il se penchait vers eux, deux papillons blancs s'élevèrent de la tombe et s'envolèrent gaiement en faisant palpiter leurs ailes.

— Ah! s'écria le jaloux avec colère, ce sont eux, ils m'échappent, ils fuient dans la lumière, ils sont heureux, mais je veux les poursuivre à travers le ciel.

Il saisit alors le poignard abandonné et se frappa à son tour.

Un troisième papillon s'élança alors; mais les autres étaient déjà loin : celui-ci ne put jamais les rejoindre.

Aujourd'hui encore, regardez au-dessus des fleurs; lorsque revient le printemps, vous verrez passer les deux amants ailés, tout près l'un de l'autre; regardez encore, vous apercevrez bientôt le jaloux qui les poursuit sans les atteindre jamais.

— En effet, dit Iza-Farou, les papillons

sont toujours groupés ainsi : deux qui voltigent l'un près de l'autre et un troisième qui les suit à distance.

— J'avais aussi remarqué cette particularité sans pouvoir me l'expliquer, dit la Kisaki, l'histoire est jolie, je ne la connaissais pas.

— Il faut que le prince de Satsouma nous raconte quelque chose, dit Fleur-de-Roseau.

— Moi ! s'écria le bon vieillard un peu ému, mais je ne sais pas d'histoires.

— Si! si! vous en savez, s'écrièrent les femmes, il faut nous en dire une.

— Alors je vais vous rapporter une aventure arrivée il y a peu de temps au cuisinier du prince de Figo.

Cette déclaration provoqua une hilarité générale.

— Vous verrez, dit Satsouma, vous verrez que ce cuisinier a de l'esprit. D'abord, il est fort habile dans son art, ce qui n'est pas à dédaigner, et, de plus, il apporte un soin excessif dans les moindres détails de son service. Il y a peu de jours, cependant, dans un festin auquel j'assistais, les serviteurs apportèrent un bassin plein de riz et le découvrirent devant le Seigneur de Figo. Quelle fut la surprise de celui-ci en voyant, au milieu de la blancheur du riz, un insecte noir, immobile, car il était cuit! Le prince devint pâle de colère. Il fit appeler le cuisinier, et,

du bout de ses bâtonnets d'ivoire, il saisit l'ignoble insecte et le présenta au valet avec un regard terrible. Il ne restait plus d'autre ressource au malheureux serviteur que de s'ouvrir le ventre le plus promptement possible; mais il paraît que cette opération n'était pas de son goût, car, s'approchant de son maître avec tous les signes de la joie la plus vive, il prit l'insecte et le mangea, feignant de croire que le prince lui faisait l'honneur de lui donner une bribe du repas. Les convives se mirent à rire devant ce trait d'esprit; le prince de Figo lui-même ne put s'empêcher de sourire, et le cuisinier fut sauvé de la mort.

— Bien! bien! cria toute l'assistance, voilà une histoire qui ne blesse personne.

— C'est le tour de Nagato, dit Tsusima, il doit savoir de charmants contes.

Nagato eut un tressaillement comme si on l'eût tiré d'un profond sommeil, il n'avait rien écouté, rien entendu, absorbé dans la contemplation, pleine de délices, de la déesse qu'il adorait.

— Vous voulez un conte? dit-il, en regardant les princes et les princesses comme s'il les voyait pour la première fois.

Il réfléchit quelques secondes.

— Eh bien, en voici un, dit-il : Il y avait un très-petit étang, né un jour d'orage, il s'était formé sur un lit de mousse et de

violettes, de jolis buissons en fleur l'entouraient et se penchaient vers lui; les nuages, ses parents, n'étaient pas encore dissipés que déjà les oiseaux venaient effleurer son eau du bout de leurs ailes et le réjouir de leurs chants; il était heureux et jouissait de la vie, la trouvant bonne. Mais voici que les nuages se dispersèrent, et quelque chose de merveilleux, d'éblouissant apparut au-dessus de l'étang. Son eau s'emplit d'étincelles, des frissons diamantés coururent à sa surface; il était transformé en un écrin magnifique; mais les nuages revinrent : la vision disparut. Quelle tristesse alors et quels regrets! L'étang ne trouva plus de charme aux caresses des oiseaux; il méprisa les reflets que lui jetaient les fleurs de ses rives; tout lui parut laid et obscur. Enfin, le ciel redevint serein, et cette fois pour longtemps. La lumineuse merveille reparut; l'étang fut de nouveau pénétré de chaleur, de splendeur et de joie, mais il se sentait mourir sous ces flèches d'or de plus en plus brûlantes. Pourtant, si une branche légère projetait son ombre sur lui; si un fin brouillard s'élevait et lui servait de bouclier! comme il les maudissait de retarder d'une minute son délicieux anéantissement! Le troisième jour, il n'y avait plus une goutte d'eau : l'étang avait été bu par le soleil.

Ce conte plongea les princesses dans une douce rêverie. Les hommes déclarèrent que Nagato venait de créer une nouvelle manière de conter, et que cette improvisation aurait pu être mise en vers.

La reine, qui comprenait que c'était pour elle seule que le prince avait parlé, lui jeta, presque malgré elle, un regard plein d'une mélancolique douceur.

La journée touchait à sa fin. Deux princesses vinrent s'agenouiller devant la Kisaki, afin de prendre ses ordres pour les divertissements du lendemain.

— Demain, dit-elle, après avoir songé quelques instants, déjeuner champêtre et lutte poétique au Verger occidental.

On se sépara bientôt et les ambassadeurs furent conduits aux pavillons qui leur étaient destinés et qui étaient enfouis sous la verdure e des fleurs.

XII

LE VERGER OCCIDENTAL

Lorsque le prince de Nagato s'éveilla, le lendemain, il éprouva un sentiment de bien-être et de joie que depuis longtemps il ne connaissait plus. Jouissant de cet instant de nonchalante rêverie qui est comme l'aube du réveil, il laissait errer ses regards sur les ombres sautillantes des feuilles que le soleil, du dehors, jetait contre les stores fermés. Des milliers d'oiseaux piaillaient et gazouillaient, et l'on eût pu croire que c'était la lumière elle-même qui chantait dans ce pétillement de voix claires.

Le prince songeait à la journée de bonheur qui allait s'écouler. C'était une oasis dans le désert aride et brûlant de son amour; il repoussait la pensée du prochain départ avec son cortége de tristesses, pour s'abandonner entièrement à la douceur du présent; il était heureux, tranquillisé.

La veille, l'esprit plein de souvenirs, le cœur plein d'émotion, il avait compris que le

sommeil le fuirait obstinément. Il s'était fait alors préparer une boisson destinée à combattre l'insomnie. Un sentiment secret de coquetterie l'avait décidé à éloigner de lui une nuit de fièvre, il savait qu'il était beau, on le lui avait dit cent fois et le regard des femmes le lui redisait chaque jour. Cette grâce du corps et du visage, ce charme qui émanait de sa personne n'avaient-ils pas contribué à attirer sur lui la bienveillante attention de la souveraine? Ils méritaient donc d'être préservés des atteintes de la fatigue et de la fièvre.

Dès qu'il eut appelé les serviteurs, le prince se fit apporter un miroir et s'y regarda avec une précipitation inquiète.

Le premier regard le rassura cependant.

Sa pâleur reprenait les teintes chaudes que la maladie lui avait ravies, le sang revenait aux lèvres et cependant les yeux gardaient encore quelque chose de leur éclat fiévreux.

Il apporta aux détails de sa toilette une attention puérile, choisissant les parfums les plus doux, les vêtements les plus souples, les nuances claires, vaguement bleuâtres, qui étaient ses préférées.

Lorsqu'il sortit enfin de son pavillon, les invités étaient déjà réunis devant le palais de la Kisaki. Son arrivée fit sensation; les hommes s'extasièrent sur sa toilette, les fem-

mes n'osèrent parler, mais leur silence était des plus flatteurs, il pouvait se traduire ainsi : celui-ci est digne d'être aimé, même par une reine, car ce corps parfaitement beau est le temple de l'esprit le plus délicat, du cœur le plus noble de tout l'empire.

La princessse Iza-Farou-No-Kami s'approcha de Nagato :

— Vous ne m'avez pas demandé des nouvelles de Fatkoura, prince, lui dit-elle.

Le prince n'avait nullement songé à Fatkoura et il n'avait pas même remarqué son absence.

— Elle était malade hier, continua la princesse, mais l'annonce de votre arrivée lui a rendu la santé. Comme elle est triste depuis quelque temps, votre retour va la consoler peut-être. Vous la verrez tout à l'heure, elle est près de la Kisaki, c'est sa semaine de service. Eh bien ! vous ne dites rien ?

Le prince ne savait que dire ; en effet, le nom de Fatkoura éveillait en lui un remords et un ennui : il se reprochait d'avoir inspiré de l'amour à cette femme, ou plutôt d'avoir paru répondre à celui qu'il devinait en elle. Il s'était servi de cette fausse passion comme d'un écran placé entre les regards curieux et le soleil de son véritable amour. Mais il ne se sentait plus la force de soutenir son rôle d'amant épris, et, au lieu de la compassion et de

l'amitié qu'il s'efforçait de ressentir pour sa malheureuse victime, Fatkoura ne lui inspirait qu'une indifférence profonde.

L'arrivée de la Kisaki le dispensa de répondre à Iza-Farou. La reine s'avançait sous la verandah, en saluant d'un gracieux sourire ses hôtes qui mirent un genou à terre.

Comme l'on devait gravir une montagne et passer par d'étroits chemins, la Kisaki avait revêtu une robe moins ample que celle qu'elle portait d'ordinaire. Cette robe glauque était en crêpe légèrement ridé comme la surface d'un lac qui frissonne sous le vent; une large ceinture en toile d'or serrait la taille et formait un nœud énorme sur les reins. Une branche de chrysanthème en fleur était brodée sur l'un des bouts de cette ceinture. La reine avait dans les cheveux de grandes épingles blondes finement travaillées, et au-dessus du front un petit miroir rond entouré d'un rang de perles.

Bientôt, un char magnifique, traîné par deux buffles noirs, s'avança devant le palais. Ce char, surmonté d'un toit et tout couvert de dorures, ressemblait à un pavillon. Il était clos par des stores que la Kisaki fit relever.

Les princesses et les seigneurs prirent place dans des norimonos portés par un grand nombre d'hommes richement vêtus, et l'on se mit en route joyeusement.

La journée est magnifique, une légère brise rafraîchit l'air, on ne sera pas incommodé par la chaleur.

D'abord on traverse les jardins de la résidence. Le char écarte les branches fantasques qui se projettent sur les allées, il fait envoler les papillons et tomber les fleurs. Puis on atteint la muraille qui entoure le palais d'été et l'on franchit la haute porte surmontée par l'oiseau du mikado, le Foo-Houan, animal mythologique qui participa à la création du monde. On longe alors extérieurement les murailles, puis l'on prend un chemin bordé de hauts arbres qui conduit auprès des montagnes. C'est là que toute la cour descend pour continuer la route à pied. On forme des groupes, les serviteurs ouvrent les parasols, et l'on commence gaiement à gravir la montagne. La Kisaki marche la première, légère, joyeuse comme une jeune fille, elle court par instants, cueille des fleurs sauvages aux buissons; puis, lorsqu'elle en a une provision trop ample, elle les jette sur le chemin; les conversations s'engagent, les éclats de rire retentissent, chacun marche à sa guise; quelques-uns des seigneurs retirent leur chapeau laqué qui ressemble à un bouclier rond et l'accrochent à leur ceinture; puis ils fixent leur éventail ouvert sous leurs cheveux tordus en corde, de façon à ce qu'il

leur fasse comme un auvent au-dessus du front.

Par instant, une trouée dans les buissons laisse apercevoir la ville, qui semble s'étendre à mesure que l'on s'élève; mais on ne s'arrête pas à la contempler, la première station devant avoir lieu sur la terrasse du temple de Kiomidz, c'est-à-dire le temple de l'Eau-Pure, d'où la vue est admirable.

Ce temple s'appuie d'un côté sur des piliers de bois prodigieusement hauts qui descendent jusqu'au pied de la montagne; de l'autre, il s'adosse à une roche taillée à pic; il abrite sous sa large toiture recouverte de plaques en porcelaine bleue, une divinité à mille bras.

Sur la terrasse couverte de gros cailloux, qui se projette devant la façade du temple, on a disposé des pliants pour que les nobles promeneurs se reposent et jouissent tout à leur aise de la beauté du point de vue.

Ils arrivent bientôt et s'installent.

Kioto s'étend sous leurs regards, avec ses innombrables maisons, basses mais élégantes, qui entourent le parc immense du Daïri (1), lac de verdure duquel surgit çà et là comme un îlot, un toit large et magnifique. On peut suivre des yeux la ligne claire

(1) Palais du mikado et de sa cour.

que tracent les murailles autour du parc.

Au sud de la ville, une rivière, l'Idogava, luit sous le soleil. La plaine, riche et bien cultivée, s'étend au delà. Un autre cours d'eau, la rivière de l'Oie-Sauvage, coule au centre de la ville, près de la forteresse de Nisio-Nosiro qui dresse ses hauts remparts et sa tour carrée coiffée d'un toit relevé des bords.

Derrière la ville se déploie un demi-cercle de hautes collines couvertes de végétations et de temples de toutes sortes qui s'étagent sur les pentes, les escaladent et disparaissent à demi dans les feuillages et les fleurs. Les seigneurs se montrent les uns aux autres le temple d'Iasacca ou des Huit-Escarpements, la tour de To-Tsé, à cinq étages de toitures légères; la chapelle de Guihon, qui ne contient qu'un miroir métallique de forme ronde, et qui est environnée d'un grand nombre de jolies maisons dans lesquelles on boit du thé et du saké; puis en bas, vers la plaine, sur la route qui mène à Fusimi, la pagode colossale de Daïbouds, très-haute, très-magnifique, et qui contient dans l'enceinte de ses jardins le temple des Trente-Trois mille Trois cent Trente-Trois idoles, édifice très-long et peu large.

Les promeneurs s'extasient sur la beauté du site, ils se réjouissent de se perdre par le regard dans le réseau compliqué que forment

les rues de la ville, pleines d'une foule brillante, les enclos, les cours, qui, de là-haut, ressemblent à des boîtes ouvertes ; d'un seul mouvement des yeux ils traversent Kioto; près de la rivière, ils voient un grand espace libre, entouré d'une palissade, c'est le champ de manœuvres des cavaliers du ciel, quelques-uns galopent dans son enceinte, les broderies de leurs vêtements, leur lance, leur casque, jettent des éclairs.

Les montagnes, d'un vert profond, mordent de leurs dentelures diverses l'azur vif du ciel, quelques pics plus lointains ont des nuances violettes, l'atmosphère est si pure que l'on distingue nettement la petite ville de Yodo, rattachée à Kioto par le long ruban de la route qui traverse les champs dorés.

La Kisaki se lève.

— En route! s'écrie-t-elle; ne nous arrêtons pas trop longtemps ici, allons boire, plus haut, l'eau de la cascade d'Otooua, laquelle, à ce que prétendent les bonzes, donne la prudence et la sagesse.

— N'y a-t-il pas une fontaine dont l'eau aurait la vertu de rendre fou et insouciant? dit Simabara ; celle-là j'y tremperais plus volontiers mes lèvres.

—Je ne vois pas ce que tu y gagnerais, dit une princesse en riant; si la fontaine dont tu parles existe, tu as certainement goûté de son eau.

— S'il en était une qui donnât l'oubli de la vie et l'illusion d'un rêve sans réveil, dit le prince de Nagato, de celle-là je m'enivrerais.

— Je me contenterais à ta place de celle qui donne la prudence, dit Fatkoura, qui n'avait pas encore échangé un mot avec Nagato.

Cette voix amère et ironique fit tressaillir douloureusement le prince. Il ne répondit rien et se hâta de rejoindre la reine, qui gravissait un escalier de pierre façonné dans l'escarpement de la montagne.

Cet escalier, bordé d'arbustes dont les branches entrelacées forment au-dessus de lui un réseau de verdure, conduit à la cascade d'Otooua. Déjà on entend le bruit de l'eau qui sourd du rocher par trois fissures et tombe d'assez haut dans un petit étang.

La Kisaki arrive la première; elle s'agenouille dans l'herbe et trempe ses mains dans l'eau pure.

Un jeune bonze accourt qui tient une tasse d'or, mais la souveraine l'éloigne d'un geste, et, avançant les lèvres, elle aspire la gorgée d'eau contenue à grand'peine dans le creux de sa main, puis elle se relève et secoue ses doigts; quelques gouttes tombent sur sa robe.

— A présent, dit-elle en riant, Bouddha lui-même n'a pas plus de sagesse que moi.

— Tu ris, dit Simabara; pour moi, je crois à la vertu de cette eau, c'est pourquoi je n'en boirai pas.

On prend un sentier très-âpre. Son seul aspect fait pousser des cris d'inquiétude aux femmes. Quelques-unes déclarent qu'elles ne se risqueront jamais dans un pareil chemin, mais les seigneurs passent les premiers et tendent leur éventail fermé aux plus peureuses et l'on atteint le faîte de la montagne. Mais alors les cris d'épouvante redoublent. On a devant soi un petit torrent qui court en sautillant sur les pierres, il faut le franchir en enjambant de roche en roche au risque, en cas de maladresse, de tremper le pied dans l'eau.

La Kisaki demande à Nagato l'appui de son épaule et elle passe. Quelques-unes de ses femmes la suivent, puis se retournent pour rire tout à leur aise de celles qui n'osent pas passer.

Une jeune princesse s'est arrêtée au milieu de l'eau, debout sur une roche, elle serre les plis abondants de ses robes, et rieuse, un peu fâchée cependant, ne veut ni avancer ni reculer. Elle ne se décide à franchir le mauvais pas que sur la menace d'être abandonnée seule au milieu du torrent.

On n'a plus que quelques pas à faire pour atteindre le Verger occidental qu'entoure une

haie d'arbustes de thé. La reine pousse une porte à claire-voie et pénètre dans l'enclos.

C'est le lieu le plus ravissant que l'on puisse voir. Le printemps, à cette hauteur, est un peu tardif, et tandis que dans la vallée les arbres fruitiers ont déjà laissé choir toutes leurs fleurs, ils sont ici en pleine éclosion. Sur les ondoiements du terrain très-mouvementé et recouvert d'un épais gazon, les pruniers couverts de petites étoiles blanches, les abricotiers, les pommiers, les pêchers aux fleurs roses, les cerisiers couverts de fleurs pourpres, se courbent, se tordent, projettent de toutes parts leurs branches sombres dont la rudesse contraste avec la fragilité des pétales ouverts.

Au centre du verger, on a étendu un grand tapis sur l'herbe, et une draperie de satin rouge soutenue par des mâts dorés palpite au-dessus. La collation est disposée sur ce tapis dans des porcelaines précieuses.

C'est avec plaisir que les convives s'accroupissent devant les plateaux chargés de mets délicats; la promenade a donné à tous de l'appétit. Les femmes s'installent en deux groupes à droite et à gauche de la Kisaki; les hommes s'établissent en face d'elle à une distance respectueuse.

La plus franche gaieté règne bientôt parmi la noble réunion : le rire jaillit de toutes les

lèvres ; on cause bruyamment et personne ne prête l'oreille aux mélodies que fait entendre un orchestre masqué par un paravent en fibres de roseau.

Seule, Fatkoura garde un visage sombre et demeure silencieuse. La princesse Iza-Farou l'examine à la dérobée avec une surprise croissante, elle considère aussi de temps à autre le prince de Nagato, qui semble absorbé par une rêverie pleine de douceur, mais ne tourne jamais les yeux du côté de Fatkoura.

— Que se passe-t-il donc? murmure la princesse, il est certain qu'il ne l'aime plus; moi qui croyais les noces si prochaines!

La collation terminée, la Kisaki se lève :

— Maintenant, dit-elle, au travail! que chacun de nous s'inspire de la nature pour composer un quatrain en caractères chinois.

On se disperse sous les arbres du verger; chacun s'isole et réfléchit, les uns arrêtés devant une branche en fleur, d'autres se promenant lentement, les regards fixés à terre ou levant la tête vers ce que l'on voit de ciel à travers les constellations de fleurs blanches ou roses. Quelques indolentes s'étendent sur le gazon et ferment les yeux.

Les couleurs fraîches et joyeuses des costumes éclatent gaiement sur la verdure et ajoutent un charme de plus au paysage.

Bientôt tous les poëtes sont rappelés. Le temps accordé à la conception du quatrain est passé. On se réunit, on s'assied sur le gazon. Des serviteurs apportent un grand bassin de bronze sur les flancs duquel se tordent des dragons sculptés, au milieu de branchages fantastiques. Ce bassin est plein d'éventails blancs, illustrés seulement d'une légère esquisse à un de leurs angles. C'est une touffe d'iris, quelques minces roseaux, une cabane près d'un lac vers lequel se penche un saule ébouriffé, un oiseau serrant entre ses griffes une branche d'amandier en fleur.

Chaque concurrent prend un de ces éventails sur lequel on doit écrire la pièce de vers. On apporte aussi des pinceaux et de l'encre délayée. Bientôt les noirs caractères s'alignent en quatre rangées verticales sur la blancheur des éventails; les poëmes sont terminés. Chaque poëte lit le sien à haute voix.

C'est la princesse Iza-Farou qui commence :

LES PREMIÈRES FLEURS

« Qu'il est fugitif dans la vie, l'instant,
« Où l'on n'a que des joies, des espérances et pas de regrets!
« Au printemps, quel est le moment le plus délicieux?

« Celui où pas une seule fleur encore ne s'est fanée. »

Une vive approbation accueille ce poëme.

Lorsque le silence s'est rétabli, Simabara prend la parole :

L'AMOUR DE LA NATURE

« Je lève la tête et je vois une troupe d'oies sauvages.

« Parmi ces voyageuses une, qui tout à l'heure était en tête, se laisse dépasser par ses compagnes.

« La voici qui vole derrière les autres. Pourquoi s'attarde-t-elle ainsi?

« C'est que des hauteurs du ciel elle contemple la beauté d'un point de vue. »

— Bien! bien! s'écrient les auditeurs.

Quelques princes répètent le dernier vers en secouant la tête avec satisfaction.

On lit encore plusieurs quatrains, puis la Kisaki récite le sien :

LA NEIGE

« Le ciel est pur, les abeilles frissonnent au-dessus des parterres.

« Une brise tiède court dans les arbres.

« Elle fait tomber abondamment les fleurs de prunier.

« Que c'est agréable la neige au printemps ! »

— Tu es notre maitre à tous ! s'écrie-t-on avec enthousiasme. Que sont nos vers à côté des tiens !

— Notre grand poëte Tsourai-Iouki (1) n'a jamais écrit un poëme plus parfait que celui-ci, dit le prince de Nagato.

— C'est de ce poëte, en effet, que je me suis inspirée, dit la Kisaki en souriant de plaisir. Mais c'est à ton tour de lire, Ivakoura, ajouta-t-elle en levant les yeux sur le prince.

Le prince de Nagato déploya son éventail et lut :

LE SAULE

« La chose que vous aimez le plus, que vous aimez mieux que nul ne pourrait l'aimer,

« Elle appartient à un autre.

« Ainsi le saule qui prend racine dans votre jardin

« Se penche, poussé par le vent, et embellit de ses rameaux l'enclos voisin. »

— L'illustre Tikangué (2) pourrait être

(1) Ces deux derniers quatrains sont traduits d'après Tsourai-Iouki, un des plus célèbres poëtes du Japon.

(2) Illustre poëte japonais, auteur du quatrain intitulé : *le Saule*.

ton frère, dit la Kisaki; il n'est pas dans ses œuvres un quatrain supérieur à celui-ci. Je veux conserver l'éventail que ta main a illustré; je t'en prie, abandonne-le-moi.

Nagato s'approcha de la reine, et, s'agenouillant, lui remit l'éventail.

Fatkoura, brusquement, récita ce quatrain qu'elle improvisait :

« Le faisan court dans lés champs; il attire les regards par son plumage doré.

« Il crie en cherchant sa nourriture.

« Puis, il retourne vers sa compagne,

« Et, par amour pour elle, il découvre involontairement le lieu de sa retraite aux hommes. »

La reine fronça le sourcil et pâlit légèrement. Un mouvement de colère fit battre son cœur car elle comprit que Fatkoura, par cette improvisation, dirigeait contre le prince de Nagato et contre elle-même une calomnie outrageante; elle insultait la souveraine avec l'intrépidité d'une âme qui a tout perdu et oppose à la vengeance un bouclier : le désespoir.

La kisaki, se sentant impuissante à punir, fut prise d'une vague terreur et elle dompta sa colère. Comprendre l'intention blessante des paroles de Fatkoura, n'était-ce pas avouer une coupable préoccupation, un intérêt indi-

gne de sa majesté pour l'amour que par sa beauté elle avait fait naître dans le cœur d'un de ses sujets?

Elle complimenta Fatkoura d'une voix très-tranquille sur l'élégance de son poëme, puis elle lui fit remettre par un page le prix du concours. C'était un charmant recueil de poésies pas plus grand que le doigt, la mode étant pour les livres d'être le plus petits possible.

Quelques heures plus tard, tandis que le prince de Nagato, accoudé au rebord d'une terrasse, contemplait du haut de la montagne le soleil couchant qui épandait dans le ciel des effluves pourpres, la Kisaki s'approcha de lui.

Il leva les yeux vers elle, croyant qu'elle voulait lui parler, mais elle se taisait; les regards perdus à l'horizon et toute attristée, elle gardait une attitude solennelle.

Les reflets de l'Occident empêchaient de voir sa pâleur. Elle dominait une émotion douloureuse et voulait retenir une larme qui frissonnait entre ses cils et troublait sa vue.

Nagato éprouvait une sorte d'effroi, il sentait bien qu'elle allait lui dire quelque chose de terrible, il eût voulu l'empêcher de parler.

— Reine, dit-il doucement comme pour éloigner le danger, le ciel ressemble à une grande feuille de rose.

— C'est le dernier pétale du jour qui s'effeuille, dit la Kisaki, du jour qui tombe dans le passé, mais dont notre esprit gardera le souvenir comme d'un jour de joie et de paix, le dernier peut-être.

Elle se détourna pour dérober les larmes qui, malgré elle, jaillissaient de ses yeux.

Le prince avait le cœur serré par une angoisse inexprimable; il était comme la victime qui voit le couteau au-dessus de sa gorge, il n'osait parler de peur de hâter le sacrifice.

Tout à coup la Kisaki se retourna vers lui.

— Prince, dit-elle, j'avais ceci à te dire : il faut que tu épouses Fatkoura.

Nagato regarda la reine avec épouvante; il vit ses yeux mouillés de larmes, mais pleins d'une résolution tranquille et irrévocable.

Lentement il baissa la tête.

— J'obéirai, murmura-t-il.

Et tandis qu'elle s'éloignait précipitamment il cacha son visage dans ses mains et laissa éclater les sanglots qui l'étouffaient.

XIII

LES TRENTE-TROIS DINERS DU MIKADO

Le sublime Fils des dieux s'ennuie. Il est assis les jambes croisées sur une estrade couverte de tapis, entre des flots de brocart d'or qui descendent du plafond et sont ramassés à grands plis de chaque côté.

Une enfilade d'appartements s'étend devant le regard du souverain.

Il songe qu'il est très-majestueux, puis il bâille.

Le cent-neuvième mikado, Go-Mitzou-No, bien qu'il soit jeune, est doué d'un embonpoint excessif, cela tient sans doute à l'immobilité presque constante qu'il garde. Son visage est blafard, jamais un rayon de soleil ne l'a touché; plusieurs mentons se reploient sur son cou; les plis de ses robes pourpres s'amoncellent autour de lui, la haute lame d'or se dresse sur son front; à sa droite sont disposés les insignes de la toute-puissance : le glaive, le miroir, la tablette de fer.

Le mikado trouve l'existence monotone.

Toutes les actions de sa vie sont réglées à l'avance et doivent s'accomplir d'après des lois minutieuses. S'il sort de l'enceinte du palais, on l'enferme dans un magnifique véhicule traîné par des buffles; mais il étouffe dans cette boîte bien close et préfère encore rester sur son trône. S'il veut admirer les fleurs des parterres, c'est accompagné d'une suite nombreuse qu'il doit se rendre dans les jardins, et les annales du royaume enregistrent cet événement. La plus grande partie de son temps doit se passer à méditer, mais en somme il médite peu; son intelligence est engourdie. Quand il songe, l'étrangeté des idées qui bourdonnent confusément dans son cerveau l'étonne. Quelques-unes de ses pensées sont criminelles, d'autres bouffonnes. Celles-là l'égayent, mais il n'ose pas rire se sachant observé. Il s'efforce alors de ramener son esprit vers les choses célestes, mais cela le fatigue, il revient à ses rêves fantasques. Parfois il est pris d'un désir invincible de s'agiter, de gambader, de sauter; cela se concilie mal avec l'immobilité silencieuse que doit garder le descendant des dieux. Un jour cependant, ou plutôt une nuit, il a mystérieusement accompli son désir; il s'est glissé hors de son lit, et, tandis que tout dormait autour de lui, il a exécuté un pas de sa façon.

Personne n'a jamais su cela, il le croit du moins. Comme il ne voit jamais que l'échine ployée de ses sujets, il peut croire vraiment qu'il est d'une espèce supérieure et que le commun des hommes marche à quatre pattes. Cependant il trouve qu'on le traite quelquefois comme un enfant. On lui a supprimé son arc et ses flèches parce qu'un jour, tandis que plusieurs délégués du siogoun se prosternaient au pied de son trône, il a décoché une flèche au plus noble d'entre eux. Malgré l'irritation qui quelquefois bouillonne en lui il n'ose pas se révolter ; son inaction, la société perpétuelle des femmes qui seules peuvent le servir, ont amolli son courage, il se sent à la merci de ses ministres, il craint d'être assassiné.

Parfois, cependant, un orgueil immense l'envahit, il sent courir un sang divin dans ses veines, il comprend que la terre n'est pas digne d'être foulée par ses pieds, que les hommes n'ont pas le droit de contempler sa face, et il songe à rendre plus épais encore les voiles qui le séparent du monde. Puis, l'instant d'après, il s'imagine que le parfait bonheur serait de pouvoir courir librement sur les montagnes, de travailler en plein air, d'être le dernier des hommes ; il est pris alors d'un vague désespoir, il gémit, il se plaint. Mais on lui persuade que sa tristesse n'est

autre chose que la nostalgie du ciel, sa vraie patrie.

En ce moment le mikado est prêt à recevoir les envoyés de Fidé-Yori. Ils viennent pour témoigner de la gratitude de ce dernier envers le souverain suprême qui lui a conféré le titre de siogoun.

On baisse un store devant le trône, puis on introduit les princes qui se précipitent le front contre le sol, les bras en avant.

Après une longue attente, le store est relevé.

Un silence profond règne dans la salle, les princes demeurent la face contre terre, sans mouvement.

Le mikado les considère du haut de son trône, il fait à part lui des réflexions sur les dispositions qu'ont pris les plis des vêtements, sur un pan de ceinture qui s'est retourné et dont il voit l'envers; il trouve que les insignes de Satsouma, une croix enfermée dans un cercle, ressemblent à une lucarne barrée par deux lattes de bambou.

Puis, il se dit : Que penseraient-ils si tout à coup je me mettais à pousser des cris de fureur? J'aimerais à les voir se redresser avec des mines stupéfaites.

Après quelques minutes, le store est de nouveau abaissé; les princes se retirent à reculons.

Pas un mot n'a été prononcé.

Après l'audience, le mikado quitte l'estrade et on le dépouille de ses robes de parade par trop encombrantes. Revêtu d'un costume plus simple, il se dirige vers les salles dans lesquelles il prend ses repas.

Go-Mitzou-No considère l'heure du dîner comme l'instant le plus agréable de la journée; il prolonge cet instant autant qu'il le peut. Le mikado aime la bonne chère; il a des préférences pour certains mets. A propos de ces préférences, une terrible difficulté s'était dressée autrefois. Le Fils des dieux ne pouvait raisonnablement arrêter son esprit sublime sur des détails de cuisine et indiquer les plats qu'il désirait manger; cependant, il ne pouvait pas davantage se soumettre aux fantaisies de ses cuisiniers ou de ses ministres. Après avoir longtemps songé, le mikado trouva le moyen de tout concilier; il ordonna qu'on lui préparât chaque jour trente-trois dîners différemment composés et qu'on les lui servît dans trente-trois salles. Il ne lui restait donc qu'à parcourir ces salles et à choisir le repas de son goût.

Quelquefois, il arrivait qu'après avoir mangé un dîner, il passait dans une autre salle et en mangeait un second.

Lorsqu'il franchit la porte de la première des trente-trois salles douze femmes très-no-

bles et d'une grande beauté l'accueillirent. Elles seules ont le droit de lui rendre des soins. Leurs cheveux, en présence du maître, doivent être dénoués et répandus dans les plis de leurs robes traînantes.

Bientôt le mikado s'assit sur un tapis devant le dîner de son choix, il commença à manger, mais alors la Kisaki entra sans s'être fait annoncer. Elle aussi, pour paraître devant le suprême seigneur, devait avoir délivré sa chevelure de tout lien; ses beaux cheveux noirs étaient donc dénoués, ils ondulaient jusque sur le sol.

Le mikado leva les yeux sur elle avec surprise; il se hâta d'avaler le morceau qu'il avait dans la bouche.

— Ma compagne bien-aimée, dit-il, je ne m'attendais pas à te voir.

— Mon divin seigneur, dit-elle, je suis venue vers toi pour t'annoncer que dans peu de temps je vais perdre une de mes femmes; la belle Fatkoura va se marier.

— Très-bien! très-bien! dit le mikado, et avec qui?

— Avec le prince de Nagato.

— Ah! ah! je consens au mariage.

— Et quelle princesse nommes-tu pour remplacer celle qui me quitte?

— Je nommerai celle que tu me désigneras.

— Merci, maître, dit la Kisaki, je m'éloi-

gne de ta divine présence en te priant de me pardonner d'avoir osé interrompre ton repas.

— Oh! cela ne fait rien, dit Go-Mitzou-No, qui se hâta, dès que son épouse se fut éloignée, de rattraper le temps perdu.

XIV

LA CHASSE AU VOL

Quelques jours après la réception des ambassadeurs, vers la dixième heure du matin, l'heure du serpent, un jeune cavalier courait à toute bride sur la route qui conduit d'Osaka à Kioto.

A cette heure, la route est très-encombrée : bêtes de somme, colporteurs, hommes et femmes du peuple se croisent sur tout son parcours. Des paysans portent les produits de leurs champs dans les villes des environs; ils se rendent à Fusini, à Yodo, à Firacca; des marchandises de toutes espèces sont transportées d'Osaka à Kioto : du riz, des poissons salés, des métaux, du bois précieux, tandis que Kioto envoie à la ville du siogoun, du thé, de la soie, des vases de bronze et des objets laqués.

Le jeune cavalier ne se préoccupe nullement de l'encombrement, il rend les rênes à son cheval et l'excite de la voix; d'ailleurs, la route est toujours libre devant lui, on s'é-

carte avec précipitation au bruit de ce galop furieux et les passants se rejettent sur les côtés de la route que bordent çà et là des habitations construites en bois de hêtre.

Le cavalier passe si vite que, malgré leurs efforts, les curieux ne peuvent distinguer son visage.

— C'est un guerrier, dit quelqu'un, j'ai vu luire ses armes.

— Ce n'était pas bien difficile à voir, dit un autre, chaque mouvement qu'il fait jette des éclairs.

— C'est un guerrier d'un grade élevé, j'ai aperçu, moi, les lanières d'or de son fouet de commandement.

— Est-ce un général?

— Demande à l'hirondelle qui passe d'aller voir si les cornes de cuivre brillent sur son casque. Elle seule est capable de rattraper ce cavalier.

Lorsqu'il atteignit Kioto, le jeune guerrier ne ralentit pas sa course, il traversa la ville au grand galop et entra au palais, il demanda les envoyés du siogoun.

— Ils sont à la résidence d'été, lui répondit-on, ou plutôt ils n'y sont pas. Ils accompagnent notre divine Kisaki à la chasse; depuis le lever du soleil ils sont partis.

— De quel côté a lieu la chasse?

— Sur les rives du lac de Biva, au pied

des montagnes, répondit le valet; mais, seigneur, voudrais-tu rejoindre les illustres chasseurs?

— Fais-moi donner un cheval, dit froidement le jeune homme sans répondre à l'interrogation.

Il mit pied à terre en même temps, et le serviteur emmena la monture harassée. Bientôt, deux palefreniers amenèrent un autre cheval tout harnaché et plein d'ardeur.

Le guerrier se remit en selle et repartit.

Le lac de Biva est situé derrière la chaîne de collines qui enveloppe Kioto. Pour s'y rendre, il fallait suivre plusieurs vallées et faire de nombreux détours. Le jeune homme ne pouvait pas maintenir toujours son cheval au galop, à cause des pentes à gravir et à descendre. Quelquefois, au lieu de suivre les sinuosités du chemin, il courait sur l'herbe épaisse des vallées pour raccourcir la route. Au bout d'une heure, il déboucha sur le rivage du lac; mais, alors, il ne sut de quel côté se diriger.

Le lac, bleu comme un saphir, s'étendait à perte de vue; à droite et à gauche, de petits bouquets de bois, des roches brunes, de grands espaces couverts de mousse et de bruyères se succédant indéfiniment.

De la chasse, aucune trace, nul indice qui

pût faire deviner dans quel sens il fallait la poursuivre.

Le jeune guerrier ne parut pas s'émouvoir de cette circonstance, il fit gravir à son cheval une éminence et regarda autour de lui. Il aperçut alors, au milieu d'un bosquet de bambous, le toit d'un petit temple à demi enseveli sous le feuillage.

Il courut à ce temple et, sans descendre de cheval, heurta rudement la cloche d'appel.

Le bruit réveilla le gardien du temple, un vieux bonze au crâne chauve, au visage long et maigre.

Il accourut en se frottant les yeux.

— Sais-tu de quel côté s'est dirigée la chasse royale? dit le jeune homme.

— Ce matin j'ai entendu des aboiements, des hennissements, des éclats de rire, dit le bonze, mais je n'ai rien vu. Les chasseurs n'ont pas passé par ici.

— C'est qu'ils ont pris à droite, dit le guerrier en jetant une pièce d'argent dans le tronc des aumônes recouvert d'un treillage de bambou.

Il repartit au galop.

Il courut longtemps, s'arrêtant quelquefois pour prêter l'oreille.

Enfin, il entendit des aboiements confus, bien que la rive fût déserte devant ses yeux. Il s'arrêta et regarda de tous côtés.

Les aboiements venaient du côté des montagnes; on entendait aussi le galop des chevaux confusément.

Tout à coup, sans transition, le bruit éclata sonore, violent. Des chiens noirs débouchèrent d'une étroite gorge entre les collines, bientôt suivis des cavaliers.

Toute la chasse passa devant le jeune homme. Il reconnut la Kisaki au voile de gaze rouge qui flottait autour d'elle. Quelques princesses avaient sur leur poing gauche un faucon encapuchonné; les seigneurs, penchés en avant, prêts à lancer des flèches, tenaient un grand arc de laque noire.

Comme tous les chasseurs avaient la tête levée et regardaient haut dans le ciel un faucon qui poursuivait une buse, ils passèrent sans apercevoir le jeune guerrier. Celui-ci se mit à galoper à côté d'eux.

Les chiens débusquèrent un faisan, qui s'éleva d'un buisson en criant.

On lâcha un nouveau faucon.

Tout en courant, le guerrier avait cherché parmi les seigneurs le prince de Nagato et s'était approché de lui.

— Arrête, Ivakoura! lui cria-t-il, Fidé-Yori m'envoie vers toi.

Le prince tourna la tête avec un tressaillement. Il arrêta son cheval. Ils restèrent en arrière.

— Signénari! s'écria Nagato en reconnaissant le jeune chef. Qu'est-il arrivé?

— J'apporte des nouvelles graves et tristes, dit Signénari. La guerre civile nous menace. Hiéyas a levé des armées; il occupe la moitié du Japon. Avec une promptitude surprenante, il a rassemblé des forces considérables, bien supérieures aux nôtres. Le danger est imminent, c'est pourquoi le maître veut rassembler autour de lui tous ses serviteurs.

— Hélas! hélas! s'écria Nagato, l'avenir m'épouvante, le pays va donc être inondé du sang de ses propres enfants. Que dit le général Yoké-Moura?

— Yoké-Moura est plein d'énergie et de confiance, il réunit le conseil de guerre. Mais un autre malheur nous frappe encore, le prince de Mayada a cessé de vivre.

— Il est mort, ce cher vieillard, dit Nagato en baissant la tête, le seul qui n'ait jamais ployé devant le pouvoir envahissant de Hiéyas! Il eût été le père de Fidé-Yori qu'il ne l'eût pas aimé plus qu'il ne l'aimait. C'est lui qui, à la mort de Taïko, l'apporta tout enfant dans la salle des Mille-Nattes et le présenta aux princes qui lui jurèrent fidélité. Combien l'ont trahi depuis ce jour! Combien le trahiront encore! Pauvre Mayada, toi seul savais imposer un peu de respect à Hiéyas; maintenant, il ne craint plus rien.

— Il nous craindra, je te le jure! s'écria Signénari avec un éclair héroïque dans les yeux.

— Tu as raison, pardonne-moi ce moment de faiblesse, dit le prince en relevant la tête, je suis si écrasé de chagrins que cette nouvelle tristesse m'a une minute accablé.

Les chasseurs s'étaient aperçus de l'absence du prince de Nagato. Croyant à un accident, on avait donné l'alarme, et toute la cour revenait en arrière.

On aperçut bientôt le prince causant avec Signénari. On les rejoignit, on les entoura en les questionnant. Les chiens aboyèrent, quelques chevaux se cabrèrent; les fauconniers rappelaient les oiseaux qui refusaient d'obéir et continuaient à poursuivre leur proie.

— Qu'est-il arrivé? disait-on.

— C'est un messager.

— Il apporte des nouvelles d'Osaka?

— De mauvaises nouvelles!

Nagato conduisit Signénari devant la Kisaki.

La reine montait un cheval blanc couvert d'un réseau de perles et orné au front d'une houppe de soie.

— Voici le plus brave de tes soldats, dit Nagato en désignant Signénari. Il vient d'Osaka.

Signénari s'inclina profondément, puis reprit son attitude grave et réservée.

— Parle, dit la Kisaki.

— Divine souveraine, c'est avec douleur que je viens troubler tes plaisirs, dit Signénari, mais je dois t'apprendre que la paix de ton royaume est menacée. Hiéyas a soulevé une partie du Japon; il se prépare à attaquer Osaka, afin d'usurper le pouvoir confié par le céleste mikado à ton serviteur Fidé-Yori.

— Est-ce possible! s'écria la Kisaki. Hiéyas oserait commettre un pareil crime! Cet homme n'a donc pas d'âme que, pour satisfaire son ambition insatiable, il n'hésite pas à armer les frères contre les frères, et à faire couler sur le sol du Japon le sang des fils du Japon? Es-tu certain de ce que tu avances?

— La nouvelle est parvenue cette nuit à Osaka par plusieurs messagers envoyés précipitamment par les princes; ceux-ci se hâtent de fortifier leurs provinces. Le daïmio d'Arima est arrivé ce matin à l'aube et a confirmé les assertions des messagers. Des éclaireurs ont été aussitôt envoyés sur différents points, et le siogoun m'a ordonné de rappeler au plus vite ses ambassadeurs afin de tenir conseil.

— Retournons au palais, dit la Kisaki.

On se mit en marche silencieusement; les princesses seules chuchotaient entre elles en regardant le jeune guerrier.

— Qu'il est charmant!

— On dirait une femme!

— Oui, mais quelle énergie dans son regard!

— Quelle froideur aussi! sa gravité tranquille inquiète et effraie.

— Il doit être terrible dans la bataille.

— Terrible aussi pour celle qui l'aimerait, son cœur doit être d'acier comme son glaive, ne le regardons pas tant.

Nagato chevauchait près de la reine.

— Ces événements vont retarder ton mariage, Ivakoura! dit-elle avec une certaine émotion joyeuse.

— Oui, reine, dit le prince, et les hasards de la guerre sont grands, peut-être n'aura-t-il jamais lieu. Cependant, puisque Fatkoura est publiquement ma fiancée, je veux qu'elle aille, en attendant les noces, s'établir dans mon château d'Hagui[1], près de mon père; si je meurs, elle portera mon nom et sera souveraine de la province de Nagato.

— Tu auras raison d'agir ainsi, dit la Kisaki, mais la mort t'épargnera. Je ferai des vœux pour que tu demeures sain et sauf.

Nagato leva vers elle un regard plein de reproches. Il n'osa parler, mais ce regard disait toute sa pensée, il signifiait : « Tu sais bien que la mort me serait plus douce que l'union que tu m'as imposée. »

La Kisaki, émue, détourna la tête et piqua son cheval.

On rentra au Daïri.

Lorsque le mikado apprit la nouvelle de la guerre probable, il parut affligé, mais il se réjouit à part lui : il n'aimait pas le régent, il n'aimait pas davantage le siogoun; bien qu'il fût leur souverain seigneur, il sentait confusément qu'ils le dominaient, il se savait surveillé par l'un et par l'autre, il les craignait. Il fut donc heureux de songer qu'ils allaient se faire mutuellement le mal qu'il leur souhaitait à tous deux.

Le même jour les envoyés de Fidé-Yori quittèrent Kioto et retournèrent à Osaka.

XV

L'USURPATEUR

En deux mois à peine, comme l'avait dit Signénari, Hiéyas était devenu formidable ; il avait sous ses ordres une armée que la rumeur publique fixait à cinq cent mille hommes. Les provinces de Sagami, de Mikava, de Sourouga, qui lui appartenaient, avaient fourni un nombre considérable de soldats. Le seigneur d'Ovari, le plus dévoué des partisans de Hiéyas, avait fait prendre les armes à tous les hommes valides de sa principauté, de sorte qu'il ne restait pas un laboureur sur ses terres. Le prince de Toza s'était retranché d'une façon formidable dans la grande île Sikof, située vers le sud du royaume, en face de la baie d'Osaka. De là il menaçait la capitale du siogoun.

La plupart des seigneurs souverains du Japon, confiants dans la fortune de Hiéyas, lui prêtaient leur aide et tenaient leurs armées à sa disposition.

Hiéyas s'était établi à Yédo, qui n'était

alors qu'une bourgade, dont la position stratégique l'avait séduit. Située vers la moitié de la longueur de la grande île Nipon, à l'extrémité d'une baie qui échancrait profondément les terres, environnée de hautes montagnes, elle était facile à fortifier, et, une fois fortifiée, inexpugnable. De plus, sa position au centre du Japon permettait, vu le peu de largeur de l'île, de couper les communications par voie de terre entre la grande île de Yéso, la partie septentrionale du Nipon et sa partie méridionale, dans laquelle étaient situées Kioto, Osaka et les principautés des partisans de Fidé-Yori. De cette façon, on isolait une moitié du Japon, que l'on forçait à rester neutre ou à prendre parti pour Hiéyas.

L'ancien régent avait déployé une activité sans pareille. Malgré son âge avancé et sa santé chancelante, il s'était transporté sur tous les points où il avait cru son influence nécessaire. Chez les princes qui lui étaient hostiles, il feignait de posséder encore le pouvoir qu'il n'avait plus et il leur réclamait le nombre de soldats qu'ils étaient tenus de fournir au gouvernement, en temps de guerre. Puis il se hâtait d'envoyer ces troupes sur des points éloignés. Dans le cas où ses ennemis apprendraient la vérité, ils étaient hors d'état de lui nuire.

Mais, après avoir réalisé ces projets pleins

d'audace et s'être mis en mesure de commencer la grande lutte qu'il voulait entreprendre pour usurper le pouvoir, Hiéyas se sentit tout à coup tellement affaibli, accablé par la fièvre et la souffrance, qu'il s'imagina qu'il allait mourir. Il fit appeler en toute hâte son fils, qui résidait alors au château de Mikava.

Fidé-Tadda, fils de Hiéyas, avait alors quarante-cinq ans. C'était un homme sans grande valeur personnelle, mais patient, persévérant et soumis aux intelligences supérieures à la sienne. Il professait pour son père une admiration sans bornes.

Il accourut auprès de son père, amenant avec lui sa plus jeune fille, une charmante enfant de quinze ans.

Hiéyas habitait un château fort qu'il faisait construire depuis de longues années à Yédo, et qui n'était pas complétement achevé. De la chambre dans laquelle il était étendu sur d'épais coussins, il voyait par la large ouverture de la fenêtre l'admirable Fousi-Yama, dont la cime couverte de neige laissait échapper une légère fumée blanche.

— C'est ta fille? dit Hiéyas, lorsque Fidé-Tadda fut près de lui avec l'enfant.

— Oui, père illustre, c'est la sœur cadette de l'épouse du siogoun.

— Du siogoun, répéta Hiéyas, en hochant la tête et en ricanant. Elle est fort jolie, la pe-

tite, continua-t-il après avoir quelques instants considéré la jeune fille, qui rougissait et abaissait ses longs cils noirs sur ses joues. Soigne-la bien, j'aurai besoin d'elle.

Puis il fit signe d'emmener l'enfant.

— Je vais peut-être mourir, mon fils, dit-il lorsqu'il fut seul avec Fidé-Tadda, c'est pourquoi je t'ai fait appeler; je veux te donner mes dernières instructions, te tracer la ligne de conduite que tu dois suivre quand je ne serai plus là.

En entendant son père parler ainsi, Fidé-Tadda ne put retenir ses larmes.

— Attends! attends! s'écria Hiéyas en souriant, ne pleure pas encore, je ne suis pas mort et tu vas voir que mon esprit n'est pas obscurci comme voudrait le faire croire le vieux Mayada. Ecoute-moi et garde mes paroles dans ta mémoire.

— Chaque mot tombé de ta bouche est pour moi comme serait une perle fine pour un avare.

— Je serai bref, dit Hiéyas, la parole me fatigue. Sache d'abord, mon fils, que le prédécesseur de Go-Mitzou-No, le mikado actuel, m'honora autrefois du titre de siogoun. C'était après la mort de Taïko. Je ne fis pas parade de ce titre pour ne pas porter ombrage aux amis de Fidé-Yori. Je laissai les princes et le peuple prendre l'habitude de

m'appeler le régent. Que m'importait le nom par lequel on désignait le pouvoir, pourvu que le pouvoir fût entre mes mains? Mais aujourd'hui, le titre de siogoun est pour moi de la plus haute importance, car il est héréditaire, et je puis abdiquer en ta faveur. Tu parlais tout à l'heure du siogoun. Le siogoun, c'est moi. Fidé-Yori a reçu, il est vrai, le même titre, et je n'ai pas rappelé à ses insolents conseillers que ce titre m'appartient. J'ai agi prudemment. J'étais entre leurs mains, ils m'auraient assassiné. Mais à présent j'entreprends cette guerre, sache-le bien, comme seul représentant du pouvoir régulier. J'ai fait broder sur mes bannières les trois feuilles de chrysanthème qui forment les insignes qui m'ont été donnés par l'ancien mikado, et c'est au nom de son héritier que je conduis mes armées. J'agis sans sa volonté, c'est vrai; mais, dès que je serai victorieux, il approuvera mes actes.

Hiéyas se tut un instant et but une gorgée de thé.

— Seulement, reprit-il bientôt, la mort peut me surprendre, elle me menace, et il faut qu'après moi mon œuvre soit achevée. C'est pourquoi j'abdique aujourd'hui en ta faveur. Tu demeureras au château de Mikava à l'abri des hasards de la guerre, veillant sur ta fille, qui peut servir un de mes projets,

jusqu'au jour où la victoire te proclamera le maître du Japon; alors tu établiras ta résidence à Yédo, la ville la mieux située du royaume. Maintenant le but que tu dois atteindre en gouvernant le pays, je vais tâcher de te le montrer clairement : Taïko-Sama, qui était un homme de génie, bien qu'il fût le fils d'un paysan, conçut le plan, dès qu'il fut au pouvoir, de faire des soixante et un petits royaumes dont se compose le Japon un royaume unique ayant pour chef le siogoun. Ce projet, la vie d'un homme n'était pas assez longue pour le voir se réaliser. Taïko l'entreprit néanmoins avec vigueur, tout en cachant soigneusement ses intentions. Moi seul, je fus le confident de ses pensées, et, jusqu'à ce jour, je ne les ai révélées à personne. Lorsque Taïko jeta les princes dans cette guerre contre la Chine, qui parut aux yeux de beaucoup un acte de folie, c'était pour affaiblir les seigneurs par une guerre dispendieuse et les tenir pendant quelque temps éloignés de leurs principautés. Tandis qu'il les conduisait au combat, j'accomplissais, moi, ses ordres. Je fis construire le Tokaïdo, cette large route qui traverse insolemment les contrées soumises autrefois aux seuls princes, je fis venir à Osaka les femmes, les enfants des seigneurs absents, sous le prétexte de les mettre à l'a-

bri de tout danger si, par malheur, l'armée chinoise envahissait le pays. Lorsque les princes revinrent, on refusa de laisser partir les femmes. Elles durent résider définitivement à Osaka; elles y sont encore, précieux otages qui répondent de la fidélité des seigneurs de la terre. Comme Taïko était aussi un grand homme de guerre, la victoire vint couronner son entreprise hasardeuse et affermir sa puissance.

Le mikado depuis longtemps déjà s'occupait fort peu des affaires du royaume. Taïko trouva bon qu'il s'en occupât encore moins; il rendit sa puissance illusoire... Ecoute, continua Hiéyas en baissant la voix, cette puissance, il faut l'affaiblir encore; il faut que le mikado n'ait plus que le titre de souverain; accable-le d'honneurs, divinise-le de plus en plus, de façon qu'il lève ses regards vers le ciel et les détourne définitivement de la terre. Taïko a été interrompu par la mort dans l'accomplissement de son œuvre, qui est à peine commencée; les princes sont encore puissants et riches. Poursuis cette œuvre après moi, morcelle les royaumes, jette la discorde entre les seigneurs; si deux amis ont des principautés voisines l'une de l'autre, interdis-leur de résider en même temps dans leurs domaines; si ce sont deux ennemis, laisse-les se rap-

procher au contraire. La guerre éclatera entre eux et l'un au moins sera affaibli. Garde toujours leurs femmes à Yédo. Mets à la mode un luxe ruineux, les femmes t'aideront en ceci. Epuise les coffres des maris, qu'ils soient contraints à vendre leurs terres. Si l'un d'eux cependant est riche au point de pouvoir fournir à toutes ces dépenses, rends-lui visite, et que, pour accueillir dignement un tel honneur, il soit forcé de dépenser sa dernière lame d'or. Aie soin de fermer rigoureusement le Japon aux étrangers : les princes pourraient former avec eux des alliances redoutables. Donc, que pas un navire venant de contrées lointaines ne soit accueilli dans nos ports. Recherche les chrétiens et massacre-les impitoyablement : ils sont capables de fomenter l'insubordination et la révolte. Tu m'as bien compris, mon fils? Tu dois t'efforcer de faire du Japon un royaume soumis à un seul maître. Mais ce but sera difficile et long à atteindre et la vie de l'homme est courte ; c'est pourquoi, quand le temps aura blanchi tes cheveux, tu appelleras ton fils comme je t'ai appelé aujourd'hui et tu lui transmettras mes paroles. J'ai fini.

— Mon père, dit Fidé-Tadda en s'agenouillant devant Hiéyas, je vous jure d'accomplir de point en point vos volontés.

— Bien, mon enfant; mais fais appeler le

médecin, dit Hiéyas, qui respirait péniblement, suffoqué par ce long discours.

Le médecin fut introduit.

— Illustre savant, dit Hiéyas en le regardant fixement, suis-je très-malade ?

— Non, maître, dit le médecin avec une certaine hésitation.

— Je t'ordonne de dire uniquement la vérité. Suis-je très-malade?

— Oui, dit le médecin.

— En danger de mort?

— Pas encore; mais la vie de fatigues que tu mènes peut hâter ta fin.

— Pourrai-je voir l'issue de la guerre que j'entreprends, en supposant qu'elle durât six lunes?

— Oh! oui, dit le médecin, tu peux même prolonger la guerre plus longtemps.

— Eh bien! je suis riche, s'écria Hiéyas en riant, je n'ai pas besoin de me presser, je vais prendre quelques jours de repos.

XVI

LES PÊCHEURS DE LA BAIE D'OSAKA

Une agitation extraordinaire règne dans le château de Fidé-Yori. A chaque instant des chefs militaires couverts de lourdes cuirasses franchissent la porte de la première muraille : on entend le pas de leurs chevaux résonner sous la voûte profonde.

Ils gagnent en toute hâte la troisième enceinte et pénètrent dans le palais du siogoun.

Fidé-Yori, dans une salle voisine de la salle des Mille-Nattes, tient conseil au milieu des chefs de son armée et des princes qui lui sont le plus dévoués.

Le front du jeune siogoun est soucieux ; il ne dissimule pas son inquiétude, que partagent la plupart des guerriers. Quelques-uns cependant, pleins d'ardeur et de foi, relèvent le courage du maître.

— Notre situation n'est pas désespérée, dit le général Sanada-Sayémon-Yoké-Moura, le plus habile guerrier du royaume, il faut sa-

voir l'envisager froidement. Hiéyas n'a sur nous qu'un avantage : tandis que nous ne songions pas à la guerre, il a rassemblé des armées; il est en mesure de commencer la lutte, nous ne sommes pas prêts; mais, en quelques jours, cette infériorité n'existera plus ; nos troupes seront sur pied et la partie deviendra égale. Il faut donc pour le moment occuper l'ennemi par des escarmouches insignifiantes, le retenir loin d'ici, tandis que nous rassemblerons nos forces autour d'Osaka.

— Pour moi, je suis d'avis d'attaquer immédiatement Hiéyas et de ne pas lui laisser prendre l'offensive, dit le général Harounaga, un soldat sans grand mérite, mais que la protection active de Yodogimi, la mère du siogoun, avait promptement élevé.

— Y songes-tu? s'écria le jeune Signénari, ce serait faire massacrer en quelques heures notre armée par une armée trois fois plus nombreuse qu'elle. Il faut occuper les forteresses et nous mettre à l'abri d'une surprise jusqu'au moment où toutes nos forces seront réunies. Si alors Hiéyas ne nous a pas encore attaqués, il sera temps de prendre l'offensive.

— Je maintiens ma proposition, dit Harounaga. J'ai idée que l'armée de Hiéyas est loin d'être aussi nombreuse qu'on se l'imagine; comment, en l'espace d'une lune, aurait-il pu devenir formidable à ce point ?

— On ne peut pas agir sur des suppositions, dit Yoké-Moura, et nous ne sommes pas en mesure d'attaquer; il faut avant tout grossir notre corps d'armée.

— Combien avons-nous de soldats en ce moment? demanda Fidé-Yori.

— Voici, dit Yoké-Moura : Signénari, qui vient d'être honoré, malgré sa grande jeunesse, du grade de général, a vingt mille hommes sous ses ordres; Harounaga en a autant; Moto-Tsoumou et Massa-Nori commandent chacun dix mille soldats; Moritzka en a quinze mille, et Yama-Kava cinq mille. Moi, je suis à la tête de trente mille hommes. C'est donc un total de cent dix mille soldats.

— Par quels moyens grossirons-nous cette armée? dit le siogoun.

— Tu ne songes pas, maître, dit Yoké-Moura, que les princes n'ont pas encore envoyé les troupes qu'ils sont tenus de te fournir en temps de guerre, et que ces troupes tripleront, pour le moins, le chiffre de ton armée.

— Il ne faut pas oublier cependant, s'écria le prince d'Aki, que certaines provinces sont directement menacées par Hiéyas ou ses alliés et que ces provinces seront contraintes de garder leurs soldats sous peine d'être immédiatement envahies.

— Les provinces les plus exposées, dit Si-

gnénari en jetant les yeux sur une carte, sont celles de Satsouma, de Nagato et d'Aki à cause du voisinage des principautés de Figo et de Toza.

— Comment! s'écria Fidé-Yori, le prince de Figo, le prince de Toza m'abandonnent?

— Hélas! ami, dit Nagato, tu l'ignorais, depuis longtemps cependant je t'avais signalé leur trahison, mais ton âme pure ne peut pas croire aux crimes.

— Il faut, s'il en est ainsi, dit le siogoun, que les princes gardent leurs soldats et qu'ils aillent se mettre à leur tête. Il va falloir que tu me quittes, Ivakoura.

— J'enverrai quelqu'un à ma place, dit le prince de Nagato. Je suis décidé à rester ici. Mais ne nous occupons pas de cela, hâtons-nous d'agir et d'envoyer nos soldats à leurs postes, ne perdons pas le temps en paroles vaines.

— Je me range à l'avis de Yoké-Moura, dit le siogoun, qu'il retienne l'ennemi loin d'Osaka, tandis que nous achèverons de rassembler nos forces.

— Le général Moritzka va partir immédiatement avec ses quinze mille hommes, dit Yoké-Moura, il se rendra dans la province d'Isye et fera part du plan de défense au prince qui gouverne ce pays, il devra lui laisser cinq mille hommes avec l'ordre de

surveiller les mouvements du seigneur d'Ovari, son voisin, et de bloquer sa forteresse, si c'est possible. Puis Moritzka traversera le Japon dans sa largeur, et, laissant sur les frontières des provinces révoltées le nombre d'hommes qu'il jugera nécessaire, il gagnera la principauté de Vakasa et s'y établira. Avec les armées levées par les princes de cette région, nous aurons environ quarante mille hommes sur la frontière. Yama-Kava et ses cinq mille soldats iront camper sur les rives du lac de Biva, derrière Kioto, les cavaliers du ciel pourront se joindre à eux et s'établir sur les hauteurs. Harounaga conduira son armée à Yamasiro et couvrira Osaka du côté du nord; Signénari ira occuper l'île d'Avadsi, au sud d'Osaka, et tiendra en respect les traîtres seigneurs de Toza et de Figo dont l'attaque serait en ce moment des plus redoutables. Le reste de l'armée demeurera dans les environs de la ville prêt à être envoyé sur les points les plus menacés.

— Il n'y a rien à reprendre au plan que tu viens de nous exposer, dit le siogoun; qu'il soit fait selon tes ordres et qu'on se hâte.

Les généraux vinrent l'un après l'autre s'agenouiller devant le siogoun, puis ils quittèrent la salle.

— Princes, dit alors le siogoun aux seigneurs restés près de lui, retournez dans vos

Etats. Que ceux dont les domaines sont menacés gardent leurs soldats; que les autres m'envoient immédiatement tous les hommes dont ils peuvent disposer.

Les princes vinrent à leur tour s'incliner devant le maître : Satsouma, Ouésougui, Arima, Aki, Vakasa, puis ils sortirent.

Fidé-Yori resta seul avec Nagato.

— Ivakoura, lui dit-il en le regardant dans les yeux, que penses-tu de cette guerre?

— Je pense qu'elle sera meurtrière; mais la justice est avec nous; même vaincus nous serons nobles et glorieux, et Hiéyas, fût-il vainqueur, sera couvert d'opprobre. Nous avons la jeunesse, l'ardeur, la force. C'est devant nous que marche l'espérance.

— Merci, ami, de vouloir m'encourager par ta confiance, car j'ai le cœur gonflé d'inquiétude.

— Je te quitte, maître, dit le prince de Nagato. Je vais organiser mon armée.

— Que veux-tu dire?

— Crois-tu que je vais rester ici inactif, inutile? Crois-tu que je vais regarder les autres s'entretuer et ne pas me mêler de la partie? Je n'ai pas de soldats, mais j'en aurai.

— Ne rappelle pas au moins ceux de ta province, ne laisse pas envahir tes Etats.

— Je ne songe pas à cela, dit le prince. Je ne rappellerai pas ces soldats, non que je

tienne à conserver ma principauté, mais mon père réside dans le château d'Hagui et ma fiancée vient de s'y installer près de lui : ce sont leurs précieuses vies que je veux mettre à l'abri derrière le rempart vivant de ma loyale armée. Pas un homme ne quittera la province de Nagato.

— Eh bien, où prendras-tu cette armée dont tu parles? dit le siogoun.

— C'est un secret, dit le prince; lorsque cette armée aura accompli quelque action d'éclat, je te la présenterai.

— Je ne devine pas tes projets, dit Fidé-Yori, mais je suis sûr que tu ne feras rien que de noble et d'héroïque. Va, ami.

Le prince de Nagato rentra dans son palais, il y trouva rassemblés une vingtaine de samouraïs, ses vassaux, qui venaient se mettre à ses ordres.

— Tenez-vous prêts à partir, leur dit le prince, réunissez vos serviteurs et préparez vos bagages; je vous ferai savoir mes volontés avant le coucher du soleil.

Nagato remonta dans ses appartements; mais, à mesure qu'il en approchait, un singulier tapage frappait son oreille.

— Que se passe-t-il donc chez moi? murmura-t-il.

Il se hâta et pénétra dans la salle voisine de sa chambre.

Il s'aperçut alors que c'était le jeune Loo qui causait à lui seul tout ce bruit. Il était armé d'un sabre ébréché et tournait autour d'un paravent illustré de guerriers grands comme nature. Loo frappait du pied, poussait des cris étranges, insultait ces guerriers immobiles et les transperçait impitoyablement de son sabre.

— Qu'est-ce que tu fais là? s'écria le prince moitié fâché, moitié riant.

Loo, à la vue de son maître, jeta son arme et se précipita à genoux.

— Qu'est-ce que cela signifie? reprit Nagato; pourquoi mets-tu ce meuble en pièces?

— Je m'exerçais à la guerre, dit Loo d'une voix qu'il s'efforçait de rendre larmoyante. Ça, ajouta-t-il en montrant le paravent, c'est le château d'Ovari avec ses soldats; moi, j'étais l'armée du siogoun.

Le prince se mordit les lèvres pour ne pas rire.

— Serais-tu brave, Loo? dit-il.

— Ah! oui, dit l'enfant, et si mon sabre coupait je ne craindrais personne.

— Je crois que si ces guerriers, au lieu d'être en soie et en satin, étaient en chair et en os, tu te sauverais à toutes jambes.

— Pas du tout! s'écria Loo en s'asseyant sur ses talons. Je suis très-méchant et je me suis souvent battu; une fois, j'ai arraché l'o-

reille à un gardien des quartiers, parce qu'il ne voulait pas me laisser passer, sous prétexte qu'il était trop tard ; pendant qu'il appelait du renfort en se tenant l'oreille, j'ai sauté par dessus la barrière. Un autre jour, je poursuivais une cigogne que j'avais blessée en lui jetant une pierre ; elle entra dans un enclos et moi derrière elle. Mais alors un gros chien arriva pour me dévorer ; je lui serrai le cou et je le mordis si fort qu'il s'enfuit en criant. Pourtant, je lui en veux, à ce chien, parce que la cigogne était partie.

Le prince réfléchissait en écoutant les histoires de Loo ; il se souvenait d'avoir entendu parler de ces aventures ; on les lui avait rapporté en lui conseillant de ne pas garder chez lui ce jeune serviteur.

— Voudrais-tu venir à la guerre avec moi ? dit-il tout à coup.

— Ah ! mon maître, s'écria Loo en joignant les mains, je t'en supplie, emmène-moi ; je suis plus souple qu'un serpent, plus agile qu'un chat, je sais me glisser partout, tu verras que je ne serai pas inutile ; d'ailleurs, la première fois que j'aurai peur, tu me couperas la tête.

— C'est convenu, dit le prince en souriant, va revêtir un costume très-simple, de couleur sombre, et tiens-toi prêt à m'accompagner. J'aurai besoin de toi dès ce soir.

Nagato entra dans sa chambre, tandis que Loo, ivre de joie, s'éloignait en gambadant.

Le prince allait frapper sur une cloche pour faire venir ses serviteurs, lorsqu'il crut entendre heurter faiblement sous le plancher, il se pencha et prêta l'oreille, le bruit se répéta plus distinct.

Nagato alla fermer les panneaux ouverts autour de la chambre, puis il revint vers l'endroit du plancher où le bruit se faisait entendre; il souleva la natte et chercha un nœud de bois sur lequel il appuya le doigt : une partie du plancher s'écarta alors et découvrit un escalier qui s'enfonçait dans l'obscurité. Un homme gravit les dernières marches de cet escalier et entra dans la chambre.

Au premier aspect, cet homme ressemblait à Nagato; il était comme l'ébauche grossière de la statue parfaite réalisée par le prince.

— Que deviens-tu, mon pauvre Sado? dit le prince. Je t'avais oublié.

— Je me suis marié, je suis heureux, dit Sado.

— Ah! je me souviens : l'histoire des princes déguisés en aveugles et l'enlèvement de toute une famille! Tu as de l'esprit. Cette aventure a occupé longtemps les oisifs. Mais que me veux-tu? Manques-tu d'argent?

— Maître, je viens te dire que j'ai honte de la vie que je mène.

— Comment! as-tu donc oublié nos conventions?

— Non, seigneur, je n'ai rien oublié; j'étais un criminel, j'allais être décapité lorsque tu m'as fait grâce, parce que ton illustre père s'écria en me voyant : Cet homme te ressemble, Ivakoura.

— Je t'ai pardonné aussi, dit le prince, parce que, à mes yeux, ton crime était léger : tu t'étais vengé d'une insulte en tuant ton ennemi, voilà tout. Mais quelles étaient mes conditions en te faisant grâce?

— De t'obéir aveuglément, de t'être dévoué jusqu'à la mort. C'est ce que je viens te rappeler aujourd'hui.

— Comment?

— Jusqu'à la mort... répéta Sado en appuyant sur chaque syllabe.

— Eh bien! tu es vivant encore, tu n'es pas délié de ton serment.

— Maître, dit Sado d'une voix grave, je suis de noble origine, mes aïeux étaient vassaux de tes aïeux, et jusqu'au jour où la colère m'a fait commettre un crime, pas une tache n'avait terni l'éclat de notre nom. Tu m'as sauvé de la mort, et au lieu de me faire expier ma faute par une vie rude, qui m'eût relevé à mes yeux, tu as fait de mon existence une fête continuelle. J'ai accompli en ton nom mille folies, j'ai déployé un luxe in-

sensé, j'ai joui de la vie, de la fortune, des honneurs comme si j'eusse été un prince tout-puissant.

— Eh bien ! tu me rendais service en accomplissant mes ordres, voilà tout. Ta ressemblance avec moi me servait à tromper mes ennemis et à affoler leurs espions.

— Tu as chassé tes ennemis aujourd'hui, continua Sado, et mon rôle de jeune fou est terminé ; mais songe, seigneur, combien je puis te servir dans la guerre qui commence. Grâce à des fards habilement préparés, j'arrive à faire de mon visage une image assez exacte du tien, je me suis accoutumé à imiter ta voix, ta démarche, beaucoup de tes amis ne connaissent que moi, et pour eux je suis le véritable prince de Nagato. Quel avantage dans une bataille d'être double ! J'attirerai l'ennemi d'un côté, tandis que tu agiras de l'autre. On te croira ici, tu seras ailleurs. J'ai bien accompli ma mission lorsqu'il s'agissait d'être fou et de répandre l'or à flots, je l'accomplirai mieux encore lorsqu'il s'agira d'être brave et de verser mon sang pour toi.

— Ta noble origine se révèle à moi dans tes paroles, dit le prince, et je t'estime assez pour accepter l'offre que tu me fais, je connais ton habileté aux choses de la guerre, elle nous sera précieuse. Mais, sache-le, dans cette lutte les dangers seront grands.

— Ma vie t'appartient, n'oublie pas cela, maître, et si le hasard veut qu'un jour je meure pour toi, la tache faite à mon nom sera effacée.

— Eh bien, dit le prince rapidement, tu vas partir pour mes Etats, les seigneurs voisins les menacent sérieusement; tu te mettras à la tête de mes troupes; tu défendras le territoire. Mais ma présence supposée dans mon royaume attirera peut-être autour de lui de nombreux ennemis. Hiéyas me hait personnellement. Sache, quoi qu'il arrive, soutenir l'honneur de mon nom; songe que, pour tous, tu es le prince de Nagato.

— A force de t'imiter, j'ai pris quelque chose de ton âme, dit Sado, je te jure d'être digne de toi.

— Je me fie à toi, dit le prince; je sais avec quelle intelligence tu as su tenir le rôle étrange que je t'avais confié, toutes les aventures conduites par toi en mon nom se sont terminées à mon honneur. C'est pourquoi je te donne aujourd'hui mes pleins pouvoirs. Tu partiras d'ici, emmenant avec toi une suite nombreuse, et c'est moi qui vais prendre le chemin souterrain; indique-moi quelles en sont les issues?

— Il y en a deux, maître, dit Sado : l'une qui débouche dans une maison de pêcheur inhabitée, sur les rives du Yodogava;

l'autre dans la demeure de ma femme. Car, ainsi que je te l'ai dit, j'ai épousé une charmante jeune fille que j'aimais.

— Que deviendra-t-elle, si tu meurs?

— Je la mets sous ta protection, seigneur.

— Prends dès aujourd'hui tes dispositions envers elle, dit le prince. Moi aussi, je peux être tué et ne pas revenir ; mes coffres sont à ta discrétion.

— Merci, prince magnanime, dit Sado en s'agenouillant un instant aux pieds de Nagato. As-tu quelque chose encore à me recommander?

— Tu feras parvenir au siogoun la lettre que je vais écrire.

Le prince prit une feuille de papier en fibrilles de bambou illustrée d'une liane fleurie et écrivit rapidement :

« Maître, si l'on te dit que j'ai changé d'avis et que je suis parti pour mes Etats, garde-toi de le croire, mais laisse-le dire.

« IVAKOURA. »

Il remit le billet à Sado.

— Maintenant, lui dit-il, cache-toi un instant derrière ce paravent, afin que personne ne nous voie ensemble ; lorsque je serai parti, tu agiras selon mes ordres.

— Que le bonheur soit ton compagnon ! dit Sado en se cachant.

— Merci de ce souhait, dit le prince, qui soupira.

Il alla tirer un panneau et appela Loo.

Le jeune serviteur accourut. Il était vêtu comme l'enfant d'un artisan, mais il avait passé son sabre à sa ceinture.

Il aida son maître à revêtir un costume sans ornements, puis le prince ouvrant un coffre enveloppa dans sa ceinture une somme considérable.

— En route, maintenant, dit-il en s'approchant du souterrain.

Loo regarda cette trappe ouverte sans manifester la moindre surprise. Une lanterne allumée était posée sur la dernière marche; il prit la lanterne et commença à descendre; le prince le suivit et referma la trappe. Ils descendirent alors cinquante marches et se trouvèrent dans un petit carrefour duquel s'éloignaient deux étroits couloirs.

Une odeur de terre humide et un froid glacial régnaient en cet endroit.

— De quel côté allons-nous, maître? demanda Loo en regardant les deux routes divergentes.

Le prince s'orienta un instant.

— Prenons à droite, dit-il.

Ils s'engagèrent dans l'étroite galerie, soutenue de loin en loin par de larges poutres de bois noir, et marchèrent une demi-heure

environ; ils arrivèrent alors au pied d'un escalier qu'ils gravirent. Cet escalier débouchait dans la chambre unique d'une maison de pêcheur.

— Nous sommes arrivés, dit Nagato en jetant un regard autour de lui.

La chambre était déserte et presque vide, quelques filets noircis formaient comme une draperie sur les murailles; dans un coin un léger bateau était couché sur le flanc.

— Ça n'est pas beau ici, dit Loo d'un air dédaigneux.

La porte était fermée intérieurement par une barre de fer, Nagato la souleva et fit glisser le panneau dans sa rainure.

Le soleil était couché, la nuit montait rapidement, cependant, le ciel encore pourpré, ensanglantait le fleuve. On voyait quelques grands bateaux amarrés près des berges, d'autres barques rentraient venant de la mer, les matelots abaissaient les voiles en roseaux tressés, on entendait le bruit de l'anneau glissant le long du mât; quelques pêcheurs, gravissaient les escaliers à pic et traînant leurs filets mouillés, regagnaient leurs habitations.

Déjà on allumait les grandes lanternes en forme de carré long, aux façades des débits de thé; des clameurs joyeuses commençaient à s'échapper de leurs jardins, de leurs salles ouvertes.

Le prince, suivi de Loo, se dirigea vers le plus bruyant de ces établissements ; mais, à sa grande surprise, lorsqu'il pénétra dans la galerie déjà pleine de monde, il fut salué par des acclamations enthousiastes.

— C'est mon brave Sado qui me vaut cette popularité, se dit-il.

— Le seigneur ! le seigneur ! criait-on.

— Que l'on apporte du saké ! Eventrons les tonneaux ! Le daïmio veut que l'on soit ivre !

— Nous le serons ! nous le serons ! au point de ne pas distinguer la lune d'avec le soleil !

— Mais il faut beaucoup de saké, beaucoup, beaucoup ! Alors nous pourrons chanter l'antique chanson de Daïnogon-Ootomo.

Ils entonnèrent en chœur cette chanson :

« Y a-t-il quelque chose au monde de plus précieux que le saké ?

« Si je n'étais un homme, je voudrais être un tonnelet. »

Cependant un matelot, nu jusqu'à la ceinture, à la figure large et peu avenante, s'avança vers le prince.

— Nous boirons plus tard, dit-il. Tu m'as, la dernière fois que nous nous sommes vus, fendu la joue d'un coup de poing ; je veux t'enfoncer une côte ou deux ; ensuite, nous serons amis.

— Sais-tu bien à qui tu parles? s'écria Loo furieux, en s'élançant vers l'homme du peuple.

Celui-ci le repoussa, mais l'enfant lui saisit le bras et le mordit jusqu'au sang.

Le matelot cria de douleur.

— C'est un loup, celui-ci! hurla-t-il.

Et il courut sur Loo les poings levés, mais le prince le saisit par les poignets.

— Laisse cet enfant, dit-il, battons-nous si tu veux. Comment t'appelles-tu?

— Tu ne sais pas mon nom?

— Je l'ai oublié.

— Un prince peut bien oublier le nom d'un simple matelot, s'écria-t-on de tous côtés, il s'appelle Raïden, comme le dieu des orages.

— Eh bien! Raïden, dit Nagato, battons-nous puisque tu me gardes rancune.

— Lâche-moi d'abord, dit Raïden qui faisait de vains efforts pour se dégager.

Le prince le lâcha. Alors le matelot, fermant ses poings, guetta un instant son adversaire, puis il s'élança sur lui; mais Nagato, d'un seul geste brusque et violent, l'envoya rouler les jambes en l'air au milieu d'un grand fracas de porcelaines brisées, parmi les tasses et les flacons disposés sur le plancher.

Tous les assistants éclatèrent de rire.

— Te voilà satisfait, disait-on, tu as causé des dégâts pour plus d'un kobang; si le prince ne paye pas, il te faudra vendre beaucoup de poissons pour t'acquitter.

— Je payerai, dit le prince, mais parle, Raïden, veux-tu continuer la lutte ?

— Non, merci, dit Raïden, je suis tombé dans du thé bouillant, et il m'en cuit ; d'ailleurs tu es plus fort ce soir encore que de coutume, je serais battu.

— Le saké! le saké! puisque la querelle est terminée, dirent les assistants. Parle, prince, de quelle façon allons-nous nous divertir ce soir?

— Buvons d'abord, dit le prince, aujourd'hui le temps n'est guère à la réjouissance ; de tristes nouvelles circulent au château, l'inquiétude est dans tous les cœurs, car la guerre civile va éclater ; les folies que nous faisions ne sont plus de saison, pas plus que les fleurs et les feuillages lorsque souffle la première rafale de l'hiver.

On avait apporté le saké. Un grand silence s'était établi ; tous les yeux étaient fixés sur le prince.

— Je suis venu pour causer avec vous, qui avez été quelquefois mes compagnons de plaisir, reprit-il. Vous aimez la lutte, vous êtes braves, vous êtes forts ; voulez-vous être encore mes compagnons et vous battre sous

mes ordres, avec les ennemis de Fidé-Yori?

— Nous le voudrions, certes! s'écrièrent quelques matelots.

— Mais nos femmes, nos enfants, que deviendraient-ils?

— Qui les nourrirait en notre absence?

— Vous savez bien que l'or coule de mes doigts comme l'eau d'une fontaine. Je ne vous ferai pas quitter votre métier et risquer votre vie sans vous payer largement. Combien gagne un pêcheur dans sa journée?

— Cela dépend : dans les mauvais jours, quand la mer est impitoyable, on ne gagne pas même un itzibou; les bons coups de filet rapportent quelquefois jusqu'à un demi-kobang.

— Eh bien, je vous payerai un demi-kobang par jour tant que la guerre durera.

— C'est trop! c'est trop! s'écria-t-on de tous côtés, notre sang ne vaut pas cela.

— Je ne me rétracterai pas, dit le prince.

— Mais songe donc, s'écria Raïden, nous sommes nombreux, si tu nous engages tous à ce prix-là, le total sera considérable!

— Je sais compter, dit le prince en souriant, il me faut deux cents hommes, cela fera cent kobangs par jour, trois mille kobangs par mois, trente-six mille kobangs par an.

Raïden écarquillait les yeux.

— Où trouveras-tu tant d'argent?

— Vous n'avez pas idée de la fortune des princes, dit Nagato étonné de ce singulier débat; je m'apercevrai à peine de cette dépense, n'ayez donc aucun scrupule.

— Bien! bien! s'il en est ainsi, nous acceptons, s'écrièrent les matelots.

— Pour ce prix-là tu peux nous faire couper en cinquante morceaux, dit Raïden, qui n'était pas encore revenu de sa stupéfaction.

— Vous courrez de grands périls, dit le prince, il faudra être dévoués et intrépides.

— Celui qui lutte avec la mer n'a plus peur des hommes, dit un matelot; nous sommes habitués au danger.

— Ecoutez, dit Nagato; vous choisirez parmi vos barques cinquante des meilleures et des plus fortes; vous ne changerez rien à leur aspect pacifique; vous les laisserez pourvues de leurs engins de pêche et les tiendrez prêtes à prendre la mer au premier signal.

— C'est entendu, dit Raïden.

— Je vous fournirai des armes, continua le prince; mais vous les cacherez soigneusement; vous devez avoir l'air de pêcheurs et non de guerriers.

— Très-bien! nous comprenons, s'écria Raïden, qui, debout les bras croisés, écoutait e prince attentivement.

— Je n'ai pas autre chose à vous commander pour le moment, dit Nagato; seulement, tenez secrètes nos conventions.

— Nous n'en parlerons pas même aux mouettes qui passent sur la mer.

Le prince ouvrit sa ceinture et versa sur le plancher un monceau d'or.

— L'engagement commence aujourd'hui même pour ceux qui sont présents ici, dit-il, et je vais compter à chacun de vous cent kobangs. Vous choisirez parmi vos compagnons le nombre d'hommes nécessaire pour compléter ma petite troupe; engagez les plus braves, les plus discrets.

— Les marins ne sont pas bavards, dit Raïden.

— Les pêcheurs surtout, le bruit effraie le poisson.

— Allons, Loo, dit-il, le prince vient compter l'argent.

Loo s'approcha et commença à ranger par piles les petites lames d'or.

Chaque homme s'avança à son tour et dit son nom, que Nagato écrivait sur une longue feuille de papier.

Le prince regardait avec plaisir le visage naïf et intrépide de ces hommes qui venaient de lui vendre leur vie; il se disait que rarement à la cour il avait rencontré le regard loyal qu'il voyait là briller dans tous les yeux.

La plupart de ces hommes avaient le torse nu et laissaient voir leurs muscles vigoureux, ils riaient de plaisir en prenant l'argent.

Bientôt le prince quitta la maison de thé et remonta les rives du fleuve. Il entendit longtemps encore les rires et les voix des matelots qui, en buvant du saké, chantaient à tue-tête la chanson de Daïnogon-Ootomo.

Loo, qui l'avait entendu pour la première fois, cherchait à se la rappeler, et la fredonnait en marchant derrière le prince :

« Si je n'étais un homme, je voudrais être un tonnelet! »

XVII

L'ILE DE LA LIBELLULE

La belle Yodogimi verse des larmes. Elle est debout, appuyée contre un panneau de laque noire, un bras levé dans un mouvement de douleur, les doigts légèrement crispés sur la paroi lisse et brillante, la tête renversée, un peu inclinée vers l'épaule : elle pleure sans oublier d'être belle.

Yodogimi a bientôt quarante ans: qui le croirait à la voir si charmante? Ses yeux très-grands sont pleins d'éclat encore, ses lèvres sont fraîches, son teint est pur et l'unique torsade formée par sa chevelure roule jusque sur le sol, comme un serpent noir. La princesse, selon sa coutume, est magnifiquement parée; une ceinture de prix serre sa taille svelte et les broderies de sa robe sont d'un merveilleux travail.

A quelques pas d'elle le général Harounaga, son amant, se tient debout en grand costume de guerre, le fouet aux lanières d'or à la main; il regarde attentivement le plancher

et voudrait amener une larme au bord de ses yeux, mais il ne peut y parvenir. De temps à autre, il pousse un profond soupir.

— Hélas! hélas! s'écrie Yodogimi, tu vas partir, m'oublier, mourir peut-être!

— Je puis mourir, dit le général, mais t'oublier, je ne le puis pas.

— Mourir! Tu n'as donc pas de cœur, que tu oses me parler de ta mort? Les hommes sont cruels; ils jurent de vous être dévoués, et puis pour un rien ils vous abandonnent.

— Ce n'est pas ma faute : il y a la guerre, il me faut partir à Yamasiro avec mes soldats.

— Et si je t'ordonnais de rester?

— Je te désobéirais, princesse.

— Tu l'avoues effrontément. Eh bien! je te défends de partir!

— Soit, dit le général, je ne sais pas résister à tes volontés; mais ce soir même je me fendrai le ventre.

— Par ennui de rester près de moi?

— Non; parce que je serai déshonoré, et qu'on ne doit pas survivre au déshonneur.

— Ah! je suis folle, dit la veuve de Taïko-Sama en essuyant ses yeux; je parle comme une enfant, je te conseille d'être lâche. Va, ne ménage pas ton sang; si tu meurs, je mourrai aussi. Comme tu es beau en tenue de combat! ajouta-t-elle en le considérant

avec complaisance. C'est donc pour l'ennemi qu'on se pare ainsi?

— C'est l'usage, dit Harounaga, d'ailleurs les flèches rebondissent sur ces écailles de corne et les coups de sabre ne peuvent les entamer.

— Ne parle pas ainsi, il me semble être au milieu de la bataille, s'écria Yodogimi. Je vois les flèches voler, j'entends le cliquetis du fer. Que vais-je devenir pendant ces longs jours d'inquiétude?

— Yamasiro n'est pas loin d'Osaka, dit le général, je t'enverrai souvent des nouvelles du camp.

— Oui, n'est-ce pas? chaque jour, fais partir un messager.

— Que chaque jour il me rapporte un mot de toi. Adieu, la plus belle des princesses.

— Adieu, guerrier intrépide. Fasse le ciel que nous nous revoyions bientôt!

Harounaga s'éloigna, et lorsqu'il traversa la cour du palais, Yodogimi se pencha de la fenêtre pour le voir encore.

Le page qui tenait le cheval du guerrier apprit au général, tout en l'aidant à se mettre en selle, que des nouvelles des plus inquiétantes circulaient dans le château. L'avant-garde de l'armée ennemie avait été vue à Soumiossi, c'est-à-dire à quelques lieues d'Osaka; les troupes du siogoun n'avaient donc

pas réussi à barrer l'île de Nippon dans sa largeur, comme on l'avait projeté.

Harounaga se hâta de rejoindre son corps d'armée qui l'attendait prêt à partir hors des remparts du château.

Plusieurs cavaliers galopèrent à sa rencontre. Le siogoun venait d'arriver au campement, il demandait Harounaga.

— Ne va pas à Yamasiro, lui dit-il dès qu'il l'aperçut, gagne Soumiossi, et tâche d'écraser les rebelles, s'il est vrai qu'ils soient déjà établis en ce lieu.

— J'y cours, maître, dit Harounaga, et je jure d'être vainqueur.

Quelques instants plus tard, il quittait Osaka avec son armée.

A la même heure, plusieurs bateaux de pêche, profitant de la marée, sortaient du port, et, poussés par une forte brise, gagnaient la haute mer.

C'était la flottille de Nagato.

Le prince avait appris l'un des premiers l'apparition à Soumiossi des soldats de Hiéyas. Il s'était aussitôt décidé à prendre la mer et à aller croiser dans les parages menacés.

Chaque barque était montée par quatre hommes; celle où se trouvait Nagato avait un personnage de plus : Loo. Celui-ci avait pêché quelques poissons et il les regardait avec

une cruauté naïve se tordre et agoniser. Raïden était au gouvernail.

Le prince, couché au fond de la barque, regardait vaguement au-dessus de lui la grande voile brune qui craquait en se gonflant et l'enchevêtrement des cordages; il rêvait. Le même rêve, toujours, emplissait son âme; elle était comme la mer qui reflète éternellement le ciel. Tout événement, toute action inquiétaient douloureusement le prince, l'attristaient; c'étaient des nuages voilant son amour, l'empêchant de s'y absorber tout entier. Cependant, son caractère plein de noblesse le poussait à se dévouer à son seigneur, à verser son sang pour lui, à le sauver, si c'était possible; mais, malgré lui, souvent il oubliait la guerre, Hiéyas, les intrigues, les crimes, comme le silence en se rétablissant oublie les clameurs qui l'ont un instant troublé. Il évoquait alors par la pensée un regard tombant sur lui, une inflexion de voix, un pli de voile soulevé par le vent et venant frôler ses lèvres ; il retrouvait le frisson que ce léger contact avait fait courir dans son sang. Il se disait par instant que peut-être elle aussi songeait à lui, et il poursuivait dans l'espace cette pensée errante.

Les vagues le berçaient doucement et l'encourageaient à ces folles rêveries; le vent soufflait, la voile gonflée ressemblait à un

croissant énorme; l'eau, vivement refoulée, clapotait à l'avant.

— C'est pour ne pas m'éloigner d'elle, murmurait-il, que je me suis engagé dans cette aventure singulière. Je compte sur le hasard pour me fournir des occasions de servir mon prince, car si l'on me demandait d'expliquer mon plan de campagne je serais fort embarrassé. Me porter sur les points les plus périlleux, combattre avec fureur, puis m'éloigner sans m'être fait connaître, je n'ai pas d'autre but. D'après l'avis du général Yoké-Moura, cependant, une petite cohorte indépendante, survenant au milieu d'un combat, peut quelquefois faire pencher le plateau de la victoire et rendre de grands services... Je me souviens fort à propos de ceci pour justifier ma conduite, ajouta le prince en souriant.

Les cinquante barques composant la flottille étaient disséminées sur la mer; Loo disait qu'elles avaient l'air d'un essaim de papillons près de se noyer.

Vers le milieu du jour, on se rapprocha de la côte. Soumiossi n'était plus qu'à une petite distance, Nagato voulut descendre à terre pour tâcher de recueillir de nouveaux renseignements sur l'armée ennemie.

Une petite anse abrita les barques qui abordèrent, la plupart restèrent au large, vingt hommes seulement descendirent avec

le prince, ils gagnèrent une route qui passait à cent pas de la mer et s'orientèrent afin de trouver un village. Ils marchèrent quelque temps ; mais tout à coup, ceux qui étaient en avant et avaient déjà tourné un coude du chemin revinrent précipitamment.

— Un daïmio ! un daïmio ! criaient-ils.

— Eh bien, qu'importe, dit le prince de Nagato.

— Si nous encombrons la route, on marchera sur nous, ou bien on nous coupera la tête, dit Raïden.

— Va donc voir, Loo, dit le prince, quel est le nom inscrit sur le poteau fiché au bord du chemin ; si le seigneur dont il annonce le passage est moins noble que moi, nous jetterons le poteau à terre, et, bien que je n'aie pas de cortége, le prince me fera place.

Loo, après avoir cherché un instant des yeux, se mit à courir vers un des poteaux que les seigneurs font planter sur les routes qu'ils doivent parcourir, afin d'indiquer le jour de leur passage.

L'enfant revint bientôt avec une mine stupéfaite.

— C'est toi, maître, qui vas passer par ici, dit-il.

— Comment? dit le prince.

— C'est écrit sur la planchette, dit Loo : « Le tout puissant Ivakoura-Teroumoto-Mori,

prince de Nagato, traversera cette contrée le dixième jour de la cinquième lune. »

— Silence, Loo, dit le prince; ne t'étonne de rien et sois discret... c'est Sado qui se rend dans mes Etats, ajouta-t-il à part lui.

Déjà, dans un léger nuage de poussière, les avant-coureurs du cortége tournaient l'angle de la route.

C'étaient des valets, des scribes, des cuisiniers portant toutes sortes d'ustensiles.

Les matelots s'agenouillèrent au bord du chemin; le prince se dissimula derrière une haie d'églantiers.

Le premier groupe passa, suivi d'abord par une vingtaine de chevaux chargés de caisses et de paquets enveloppés de cuir rouge, puis par un grand nombre d'hommes portant des piques, des bannières, des glaives, des arcs, des carquois, des parasols.

Une foule de serviteurs s'avança ensuite; chaque homme portait sur l'épaule un coffre verni qui contenait des vêtements ou quelque objet à l'usage du prince.

Puis parurent successivement des officiers qui tenaient des armes de luxe et les lances princières ornées de plumes de coq ou de lanières de cuir; des palefreniers conduisant des chevaux richement harnachés; un samouraï, suivi de deux valets, qui tenait sur ses bras le chapeau sous lequel, lorsqu'il met

pied à terre, le prince s'abrite du soleil ; un autre seigneur portant un parasol dans un fourreau de velours noir ; derrière eux, les serviteurs et les bagages de ces seigneurs défilèrent silencieusement.

Alors apparurent vingt-huit pages coiffés de chapeaux ronds, précédant la litière du prince. Ces pages se mouvaient d'une façon particulière : ils lançaient à chaque pas un de leurs pieds en arrière, en l'élevant aussi haut que possible, et jetaient en même temps une main en avant, comme s'ils eussent voulu s'élancer à la nage.

Enfin, le norimono du seigneur approcha, porté par huit hommes qui s'avançaient à petits pas, soutenant dans la paume de leur main l'unique brancard passant comme un arc au-dessus du palanquin, et qui l'autre main étendue semblait vouloir imposer silence et exprimer une crainte respectueuse.

Sur la laque noire piquée de clous dorés dont les parois du norimono étaient recouvertes on voyait les insignes du souverain de Nagato : trois boules surmontées d'une barre. L'intérieur de ce grand coffre était tendu de brillantes étoffes de soie, et, sur un matelas recouvert d'un tapis de velours, le prince étendu feuilletait un livre.

Le norimono passa et le cortége se termina par une foule d'écuyers, de pages, de por-

teurs de bannières, qui marchaient dans un ordre parfait en gardant le plus profond silence.

— En vérité, dit Raïden qui se releva et frotta ses genoux souillés de poussière, tout cela est fort beau, mais je préfère n'être qu'un matelot et marcher à ma guise sans cet attirail encombrant.

— Tais-toi donc, dit un autre, tu vas fâcher le seigneur.

— Il partage sans doute mon avis, dit Raïden, puisque étant prince il s'est fait matelot.

On gagna le plus prochain village, et avant d'avoir interrogé qui que ce fût, on était amplement renseigné sur ce qu'on voulait savoir. Plusieurs bourgs voisins immigraient dans celui-là. Les rues regorgeaient de monde, de chariots, de bestiaux. Un formidable brouhaha s'élevait de cette foule d'hommes et d'animaux. Les buffles, effrayés, beuglaient, s'écrasaient les uns les autres; les pourceaux, sur lesquels on trébuchait, poussaient des hurlements aigus; les femmes gémissaient, les enfants pleuraient; et le récit des événements, toujours recommencé, courait de groupe en groupe.

— Ils ont pris l'île de la Libellule !

— En face de Soumiossi, on les voit de la côte. Les habitants de l'île n'ont pas pu fuir.

— Ils sont venus sur trois jonques de guerre, trois belles jonques dorées par places, avec des mâts très-hauts et des banderoles qui flottent de tous côtés.

— Ce sont les Mongols? demandaient quelques vieillards qui se souvenaient confusément de guerres anciennes, d'invasions étrangères.

— Non, c'est le régent qui veut faire mourir le siogoun.

— Combien de soldats a-t-on vu débarquer dans l'île? demanda Raïden qui s'était glissé parmi la foule.

— On ne sait pas; mais ils sont nombreux; les jonques en étaient toutes pleines.

— Quinze cents hommes environ, dit à part lui Raïden.

—C'est l'avant-garde de l'armée de Hiéyas, dit le prince de Nagato à voix basse; si les troupes de Fidé-Yori n'arrivent pas promptement, Osaka court les plus grands dangers. Reprenons la mer, ajouta-t-il, j'ai un projet qui, bien que follement audacieux, peut réussir.

Avant de quitter le village, Nagato ordonna à Raïden d'acheter un assez grand nombre d'outils de charpentier. Puis ils gagnèrent la plage et se rembarquèrent.

Vers le soir la petite flotte arrivait en vue de Soumiossi et s'abritait derrière un promontoire qui la masqua complétement.

Le lieu était admirable : des arbres énormes dont les racines découvertes s'accrochaient comme des serres d'oiseaux de proie à la terre et aux roches se penchaient vers la mer; des buissons, des arbustes faisaient crouler vers elles les touffes de leurs fleurs superbes; les vagues étaient toutes jonchées de pétales envolés qui naviguaient, s'amassaient en îlots ou en longues guirlandes. Sur quelques rochers aigus les lames bondissaient en jetant une mousse blanche; des mouettes s'envolaient qui semblaient de l'écume faite oiseau. L'eau avait un ton uniforme de satin bleu glacé d'argent, d'une douceur, d'un éclat incomparables, et le ciel gardait du soleil disparu une expansion d'or fluide qui éblouissait encore. Au loin, l'île de la Libellule, verte et fraîche, découpait ses contours d'insecte, la côte de Soumiossi, toute vermeille, s'étendait avec ses falaises dentelées, et au faîte du promontoire une petite pagode élevait son toit pointu, pavé de porcelaine, et dont les angles semblaient être relevés par les quatre chaînes qui se rattachaient à une flèche dorée.

Le prince songeait à un autre coucher de soleil, à celui qu'il avait vu du haut de la montagne, près de Kioto, avec la reine à ses côtés; il fermait les yeux et il la revoyait, elle, si belle, si noble dans l'aveu muet de

son chagrin, les cils tout brillants de larmes, tournant vers lui son regard pur et lui ordonnant d'épouser sa rivale. Les moindres détails de sa parole, de son geste, le petit miroir au-dessus de son front qui jetait des rayons comme une étoile, étaient gravés dans son esprit avec une netteté surprenante.

— Cet instant fut douloureux, se disait-il, et cependant il me semble par le souvenir qu'il ait été plein de charme. Elle était là du moins, je la voyais, je l'entendais, le son de sa voix était un baume à la cruauté de ses paroles, mais maintenant quelle douleur de vivre, le temps est comme une mer sans borne, où pas un rocher, pas un mât de navire ne permet à l'aile exténuée de se reposer un instant!

On avait mis à la mer trois canots très-légers, qui saillissaient à peine au-dessus de l'eau. Dès que la nuit fut venue, Nagato choisit huit hommes parmi les plus intrépides, il garda avec lui Raïden et un autre matelot nommé Nata. Ils descendirent dans les canots, trois hommes dans chaque embarcation.

— Si vous entendez des coups de feu, venez à notre secours, dit le prince de Nagato à ceux qui restaient.

Et les trois canots s'éloignèrent sans bruit.

Ceux qui les montaient étaient armés de

sabres et de poignards, de plus ils emportaient les outils achetés au village et plusieurs fusils à mèche. Ces armes, d'invention étrangère, souvent avariées ou imparfaites, la plupart du temps ne partaient pas ou éclataient entre les mains du soldat, elles étaient donc ordinairement redoutées d'une façon égale par ceux qui s'en servaient et ceux qu'elles menaçaient. Le prince avait réussi à se procurer cinquante fusils neufs et bien fabriqués, c'était une grande force pour sa petite armée; cependant les matelots regardaient ces engins étrangers du coin de l'œil avec un certain mépris.

Les barques glissaient dans l'ombre, gouvernant droit sur l'île de la Libellule. Le bruit des rames, maniées avec précaution, se confondait avec les mille sourdes clameurs de la mer. Une petite brise se levait et sifflait aux oreilles.

A mesure que l'on se rapprochait de l'île, on s'efforçait d'avancer de plus en plus silencieusement.

Déjà on apercevait des feux entre les arbres; on était peu éloigné, car l'oreille percevait distinctement les pas réguliers d'une ronde passant près des rives.

Le prince ordonna de contourner l'île et de chercher les jonques de guerre.

Elles étaient à l'ancre à une petite distance

du rivage, ayant entre elles et la côte de Soumiossi, l'île de la Libellule.

Bientôt elles apparurent à ceux qui montaient les canots, découpant en noir leurs grandes coques et leurs hautes mâtures sur l'obscurité moins intense du ciel; placés presqu'au ras de l'eau comme ils l'étaient, ces jonques leur paraissaient gigantesques. Sur chacune d'elles un fanal brillait au pied du mât, il était masqué d'instant en instant par une sentinelle qui allait et venait sur le pont.

— Ces sentinelles vont nous apercevoir, dit Raïden à voix basse.

— Non, répondit le prince, le fanal éclaire l'endroit où elles se trouvent et les empêche de rien distinguer dans l'obscurité où nous sommes. Approchons maintenant, et puisse notre folle entreprise se terminer à notre gloire!

Les trois barques s'éloignèrent l'une de l'autre, et chacune d'elles alla, sans faire plus de bruit qu'un goëland qui glisse sur l'eau, accoster l'un des navires.

Le canot qui portait le prince s'était approché de la plus grande des jonques; elle était placée entre les deux autres.

L'ombre s'amassait plus intense encore sous les flancs bombés du navire, l'eau noire clapotait, faisant cogner la légère embarcation contre la coque géante; mais le

bruit se mêlait au choc incessant de l'eau, à la chute continuelle d'une vague après l'autre sur les rives de l'île.

— Restons ici, dit le prince d'une voix à peine saisissable, on aurait beau se pencher du haut du navire, on ne pourrait pas nous voir.

— C'est vrai, dit Raïden, mais ici nous ne pourrons pas agir, la barque n'a pas assez de stabilité; si nous pouvions atteindre la proue du vaisseau, nous serions plus à l'aise.

— Allons, dit le prince.

Tous trois agenouillés dans la barque, appuyaient leurs mains contre la jonque et avançaient rapidement; quelquefois un heurt involontaire, qui leur semblait faire un bruit terrible, les faisait s'arrêter, puis ils repartaient. Ils atteignirent la proue du navire.

A ce moment la sentinelle cria :

— Oho !...

On lui répondit des autres jonques :

— Oho !...

— Oho !...

Puis tout rentra dans le silence.

— A l'œuvre, dit Nagato.

Il s'agissait tout simplement de couler bas ces grands bâtiments en leur faisant au-dessous de la ligne de flottaison une blessure assez large pour permettre à l'eau de les envahir.

— Ce que l'écueil accomplit avec la plus

grande facilité, nous pourrons peut-être l'exécuter en nous donnant quelque peine, s'était dit le prince.

Les outils qui avaient servi à construire la coque du navire pouvaient être employés utilement à en démolir un fragment. Il suffisait d'ailleurs de faire seulement une ouverture large à y fourrer le poing ou de soulever une planche, l'eau, qui ne demande qu'à entrer et à se glisser partout, saurait bien s'en contenter.

Raïden, penché hors du canot, tâtait sur le navire les parois visqueuses recouvertes par l'eau et cherchait sous la mousse gluante, sous le goudron et la peinture, les têtes des clous fixés dans le bois.

Le prince et le matelot Nata s'efforçaient de maintenir le canot à peu près immobile.

Raïden prit un outil à sa ceinture et fit sauter après de grands efforts quelques clous.

— Ce navire est solidement construit, dit-il, les clous sont longs comme des sabres, de plus, ils sont rouillés et tiennent dans le bois comme de grosses dents à une jeune mâchoire.

— Crois-tu venir à bout de l'entreprise?

— Je l'espère bien, dit Raïden. Il est impossible qu'un seigneur tel que toi se soit dérangé pour rien. Seulement, je suis mal à l'aise ainsi placé la tête en bas et contraint

de tirer les clous obliquement; il faut que j'entre dans l'eau.

— Y songes-tu? dit Nata, la mer est très-profonde ici.

— Il y a bien une corde dans le canot?

— Oui, dit Nata.

— Eh bien, attache ses deux extrémités à la banquette.

Nata se hâta d'obéir, et Raïden passa la corde sous ses bras.

— De cette façon je serai suspendu dans l'eau, dit-il.

Et il se laissa glisser silencieusement hors de la barque.

Pendant plus d'une heure, il travailla dans l'obscurité, sans dire un seul mot, et, comme ses mains agissaient au-dessous de l'eau, il ne faisait aucun bruit. On entendait le pas monotone de la sentinelle et le ressac des vagues contre le navire.

— Passe-moi le saké, dit enfin Raïden; j'ai froid.

— C'est à mon tour de travailler, dit Nata. Remonte dans le bateau.

— C'est fini, dit Raïden; les clous sont enlevés tout autour d'une planche longue comme notre barque, large comme l'est Nata d'une épaule à l'autre.

— Alors tu as complétement réussi? dit le prince.

— Pas encore, le plus difficile reste à faire : la planche est emboîtée dans ses deux voisines et n'offre aucune prise qui me permette de la tirer à moi.

— Tâche de glisser ton outil dans la fissure.

— Je l'essaye depuis un instant, mais sans arriver à rien, dit Raïden ; il faudrait que la planche fût poussée de l'intérieur.

— Ceci est impraticable, dit Nagato.

Raïden levait la tête ; il regardait la coque du navire.

— N'y a-t-il pas un hublot là au-dessus de nous ? dit-il.

— Je ne vois rien, dit le prince.

— Tu n'es pas accoutumé comme nous à y voir dans l'ombre pendant les nuits de tempête, dit Nata ; moi j'aperçois très-bien le hublot.

— Il faudrait entrer par là et aller pousser la planche, dit Raïden.

— Tu es fou, aucun de nous ne peut passer dans cette étroite ouverture.

— Si le petit Loo était ici, murmura Raïden, il entrerait bien, lui !

A ce moment le prince sentit quelque chose qui remuait dans ses jambes, et une petite forme se dressa du fond du bateau.

— Loo savait bien qu'on aurait besoin de lui, dit-elle.

— Comment! tu es là? dit le prince.

— Nous sommes sauvés, alors, dit Raïden.

— Vite, dit Loo, hissez-moi jusqu'à la lucarne.

— Ecoute, dit Raïden à voix basse, une fois entré tu tâteras la paroi et tu compteras cinq planches en descendant, droit au-dessous de l'ouverture, la sixième tu la pousseras, mais aussitôt que tu la sentiras céder, tu t'arrêteras et tu reviendras; si tu la poussais complétement, l'eau, en pénétrant dans le vaisseau, t'engloutirait.

— Bon! dit l'enfant.

Nata s'était adossé à la jonque.

— Tu n'as pas peur, Loo, dit le prince.

Loo, sans parler, fit signe que non. Il était déjà sur les épaules de Nata et se cramponnait des deux mains au rebord de l'ouverture. Bientôt il y enfonça le torse, puis les jambes et disparut.

— Il doit faire encore plus noir là-dedans qu'ici, dit Nata qui collait son oreille contre la jonque.

Ils attendirent. Le temps leur sembla long. La même anxiété les rendait immobiles.

Enfin, un craquement se fit entendre. Raïden sentit la planche osciller. Une seconde secousse la fit saillir hors de ses rainures.

— Assez! assez! ou tu es perdu! dit Raïden sans oser élever la voix.

Mais l'enfant n'entendait rien; il continuait à frapper de ses poings fermés avec toute sa force. Bientôt la planche se détacha et vint flotter au-dessus des flots.

En même temps, avec un bruit de torrent, l'eau se précipita dans le navire.

— Et l'enfant! l'enfant! s'écria le prince avec angoisse.

Raïden plongeait désespérément ses bras dans l'ouverture béante, noire et tumultueuse.

— Rien! rien! disait-il en grinçant des dents. Il a été emporté par la force de l'eau.

A ce moment, des cris se firent entendre sur une des jonques voisines; des lumières couraient sur le pont; elles semblaient dans l'obscurité se mouvoir en l'air.

— Nos amis ont peut-être besoin de nous, dit Nata.

— Nous ne pouvons abandonner ce pauvre enfant, dit le prince, tant qu'il reste l'espoir de le sauver; nous ne bougerons pas d'ici.

Tout à coup, Raïden poussa un cri de joie: il venait de sentir une petite main crispée sur le rebord de la trouée faite au navire.

Il eut bientôt tiré l'enfant à lui; il le jeta dans la barque.

Loo ne bougea pas, il était évanoui. Raï-

den tout ruisselant remonta vivement dans le canot.

— En voici une qui n'en a pas pour longtemps, dit Nata en donnant un coup de rame à la jonque pour éloigner la légère embarcation.

— Allons voir les autres, dit Nagato, tout n'est peut-être pas fini.

Les cris redoublaient; on donnait l'alarme de tous côtés. Sur les rives de l'île on voyait aussi courir des lumières, on entendait le bruit des armes ramassées à la hâte.

— Nous sombrons ! nous sombrons ! criait l'équipage des jonques.

Plusieurs hommes se jetèrent à la mer. Ils respiraient bruyamment en nageant avec précipitation vers les rives de l'île.

L'épouvante était à son comble parmi l'armée; les jonques coulaient à pic; on entendait le bouillonnement de l'eau les envahissant; l'ennemi était là et on ne pouvait le voir. Plus on multipliait les lumières, plus la mer semblait obscure.

Le prince de Nagato se penchait du canot et tâchait de percer du regard l'obscurité. Tout à coup, un choc violent fit bondir la barque, qui s'agita quelques instants d'une façon désordonnée.

— On n'y voit rien aussi, dit une voix; pardonne-nous, prince, de t'avoir ainsi heurté.

— Ah! c'est vous, dit Nagato; avez-vous réussi?

— Nous serions encore à l'œuvre si notre mission n'était pas terminée. Comme une armée de rats nous avons rongé le bois et fait un grand trou à la jonque.

— Bien! bien, dit le prince, vous êtes vraiment de précieux auxiliaires.

— Prenons le large, dit Raïden, ils ont des chaloupes encore, ils pourraient nous poursuivre.

— Et nos compagnons?

— Ils s'en tireront, sois-en sûr. Peut-être sont-ils déjà loin.

Les soldats au hasard lançaient des flèches, on en entendit quelques-unes tomber dans l'eau comme une pluie autour des canots.

— Ils sont si maladroits qu'ils pourraient nous atteindre sans le vouloir, dit Nata en riant.

— Au large! s'écria Raïden en ramant vigoureusement.

L'obscurité depuis un instant était moins profonde, une blancheur pâle s'épandait dans le ciel comme une goutte de lait dans une tasse d'eau. Du bord de l'horizon, la lueur émanait plus vive, trouble cependant, éclairant à peine. C'était l'aube de la pleine lune qui se levait. Bientôt, comme la pointe d'un glaive dépassant l'horizon, l'astre jeta un

éclat d'acier. Aussitôt une traînée alternativement claire et sombre courut sur la mer, jusqu'au rivage, des étincelles bleues pétillèrent à la crête des vagues; puis la lune parut comme l'arche d'un pont, et enfin elle s'éleva tout entière, pareille à un miroir de métal.

On était hors de la portée des soldats, Nata avait pris les rames, Raïden frottait avec du saké la tête de Loo, appuyée sur les genoux du prince.

— Il n'est pas mort au moins, le pauvre enfant! disait Nagato en posant sa main sur le cœur de Loo.

— Non, vois : sa petite poitrine se soulève péniblement, il respire, seulement il est glacé; il faut lui retirer ses habits mouillés.

On le déshabilla; Nata ota sa tunique et en enveloppa l'enfant.

— C'est qu'il ne craint rien, ce petit-là, disait Raïden; tu te souviens, prince, comme il m'a mordu, lorsque j'ai voulu me battre avec toi? Je n'ai qu'un désir, c'est qu'il puisse me mordre encore.

Le matelot essaya d'écarter les dents serrées de Loo, et il lui versa dans la bouche un flot de saké.

L'enfant l'avala de travers, il éternua, toussa, puis ouvrit les yeux.

— Comment, je ne suis donc pas mort? dit-il en regardant autour de lui.

— Mais il paraît que non, s'écria Raïden tout joyeux. Veux-tu boire?

— Oh non! s'écria Loo, j'ai assez bu comme cela. C'est bien mauvais, l'eau de la mer, je n'en avais jamais goûté, il me faudra manger beaucoup de confitures de bananes pour oublier ce goût-là.

— Tu ne souffres pas? dit le prince.

— Non, dit Loo; la jonque a sombré au moins!

— On ne doit plus voir que la pointe de son mât à l'heure qu'il est, dit Nata. Tu es pour beaucoup dans la réussite de l'entreprise.

— Tu vois bien, maître, que je puis servir à quelque chose, dit Loo tout fier.

— Certes, et tu es brave comme l'homme le plus brave, dit le prince; mais comment étais-tu là?

— Ah! voilà! Je voyais qu'on ne voulait pas m'emmener; alors, je me suis caché sous le banc.

— Me diras-tu, s'écria Raïden, pourquoi tu as poussé la planche aussi fort, malgré mes recommandations?

— C'était pour être plus sûr que la jonque n'en réchapperait pas; et puis j'entendais du bruit dans le navire: il fallait se hâter. D'ailleurs, je n'aurais peut-être pas pu remonter. Il y avait toutes sortes de poutres, de cordes,

de chaînes qui me cognaient; car je n'y voyais pas plus que si j'avais eu la tête dans un sac de velours noir.

— Et lorsque cette colonne d'eau est tombée sur toi, qu'as-tu pensé?

— J'ai pensé que j'étais mort, mais que la jonque coulerait pour sûr; j'ai entendu comme le bruit du tonnerre, et j'ai bu! j'ai bu! par le nez, par la bouche, par les oreilles, et puis je n'ai plus rien senti, je ne me souviens plus.

— Tu étais bien près de la mort, mon pauvre Loo, dit le prince; mais pour ta belle conduite, je te donnerai un beau sabre bien aiguisé, et tu pourras le porter à ta ceinture comme un seigneur.

Loo promena sur ses compagnons éclairés par la lune un regard plein d'orgueil, accompagné d'un sourire qui gonflait ses joues et y creusait deux fossettes.

Une lueur bleue et vaporeuse éclairait la mer, on pouvait voir à une assez grande distance.

— Deux jonques ont disparu, dit Nagato, qui regardait du côté de l'île, la troisième se dresse encore.

— Il me semble voir des chaloupes tourner autour d'elle, nos amis se seraient-ils laissé surprendre?

Tout à coup la jonque s'inclina sur le côté,

et aussitôt une petite barque se détacha, qui fuyait.

Les chaloupes, pleines de soldats, se mirent à sa poursuite en lançant vers elle un essaim de flèches.

De la barque on lâcha quelques coups de feu.

— Courons vite à leur aide! s'écria le prince..

Déjà Raïden avait fait virer le canot, l'autre barque qui les accompagnait les suivait de près.

— Ils ne se laisseront pas prendre, disait Raïden qui tournait la tête tout en ramant.

En effet, le léger canot bondissait sur les flots, tandis que les chaloupes plus lourdes et trop chargées d'hommes se mouvaient à grand'peine.

— La jonque qui coule! la jonque qui coule! cria Loo en battant des mains.

En effet, le dernier navire resté debout, s'enfonçait lentement, puis presque d'un seul coup disparut.

— Victoire! victoire! crièrent les matelots autour du prince.

— Victoire! répondit-on du canot poursuivi qui se rapprochait de plus en plus.

Les trois barques se rejoignirent bientôt.

— Laissons-nous poursuivre, dit le prince, et ne fuyons pas trop vite pour leur laisser l'espoir de nous atteindre.

On tira quelques coups de feu, plusieurs soldats tombèrent, on les jeta aussitôt à la mer pour alléger les chaloupes.

Une flèche atteignit Raïden à l'épaule, mais elle n'avait plus de force, elle le piqua à peine et tomba dans le canot.

— C'était bien visé, dit Raïden.

La lune était au milieu du ciel, mais ce miroir poli se ternissait comme sous la buée d'une haleine, elle prit bientôt une teinte de vermeil rose, puis elle devint cotonneuse, ce ne fut plus qu'une nuée blanche. La couleur bleue et argentée du ciel fut envahie par une nuance d'améthyste pâle qui coulait rapidement de l'horizon, des frissons violets coururent sur la mer.

C'était le jour.

Derrière le promontoire, la flottille du prince avait entendu les coups de feu qui pour elle étaient un signal, elle quitta aussitôt le rivage et déploya ses voiles, qui prirent aux premiers rayons du soleil l'adorable couleur des fleurs de pêcher.

Dès que les barques furent à portée de sa voix, le prince de Nagato, debout dans le canot, cria de toutes ses forces :

— Cernez ces chaloupes, coupez-leur la retraite, faites-les prisonnières !

Loo trépignait de joie.

— Après avoir coulé les grands bateaux, nous allons confisquer les petits, disait-il.

Les soldats comprirent le danger : ils virèrent de bord et se mirent à fuir. Mais comment lutter de vitesse à l'aide des rames avec ces grandes voiles gonflées par la brise matinale ?

Les chaloupes furent bientôt rejointes, puis dépassées.

Les soldats se virent perdus. En gouvernant droit sur eux et avec un seul chòc, une de ces grandes embarcations pouvait les couler en une seconde. Ils se hâtèrent de jeter leurs armes dans l'eau en signe de soumission.

On hissa les hommes à bord ; puis les chaloupes furent effondrées et elles coulèrent.

— Allez retrouver votre énorme mère au fond de l'océan ! criait Loo en les regardant s'enfoncer.

Les trois canots rejoignirent la flottille. Le prince et les matelots remontèrent sur les grandes embarcations.

Loo raconta alors à ceux qui étaient restés comment on avait coulé les jonques des ennemis, comment il s'était noyé dans un trou, puis était ressuscité pour porter un sabre comme un seigneur.

On compta les prisonniers qui, résignés et

la tête basse, attendaient leur sort. Ils étaient cinquante.

— Le plan audacieux que nous avons formé a réussi mieux que nous ne pouvions l'espérer, dit le prince; je suis encore stupéfait qu'il ait pu se réaliser, mais puisque Marisiten le génie des batailles, le dieu à six bras, à trois visages, nous est à ce point favorable, ne nous reposons pas encore : il faut à présent cerner l'île de la Libellule et l'isoler du reste du monde, jusqu'au moment où l'armée du siogoun viendra nous relever.

— Bien! bien! crièrent les matelots enthousiasmés par leur récente victoire.

— Combien y a-t-il de soldats dans l'île? demanda le prince à un des prisonniers.

Le soldat hésitait; il regardait en dessous à droite et à gauche, comme pour demander conseil. Tout à coup, il se décida à parler.

— Pourquoi le cacherais-je? dit-il. Ils sont deux mille.

— Eh bien! s'écria le prince, cinglons vers l'île et n'en laissons sortir personne; alors, ce n'est pas cinquante prisonniers que nous aurons faits, mais deux mille!

Des acclamations formidables accueillirent les paroles de Nagato; on se mit en route. Bientôt le saké circula, les matelots entonnèrent un chant guerrier qu'ils chan-

tèrent chacun à leur guise, ce qui produisit un charivari assourdissant et joyeux.

La consternation la plus profonde régnait dans l'île; on ne voulait pas croire aux événements : les jonques, si fortes et si belles, qui, tout à coup, s'abîmaient dans la mer; les chaloupes pleines de soldats qui ne revenaient pas. Quel était donc cet ennemi qui frappait ainsi sans se montrer? les sentinelles n'avaient aperçu qu'un frêle canot, monté par trois hommes qui, effrontément, cramponnés au navire, cognaient à tour de bras sur sa coque et l'éventraient, puis s'enfuyaient en les narguant.

Donc, plus de vaisseaux; les chaloupes même leur manquaient, aucun moyen de quitter l'île. Ils s'y étaient établis comme dans une forteresse entourée d'un immense fossé. Protégés par leurs jonques de guerre, c'était, en effet, une excellente position. Mais maintenant la forteresse devenait pour eux prison; si de prompts secours ne leur arrivaient pas, ils étaient perdus. Le chef qui commandait ces deux mille hommes — il se nommait Sandaï, — ordonna de choisir parmi les misérables bateaux appartenant aux habitants de l'île les deux meilleures barques. Lorsqu'on eut exécuté cet ordre, il fit monter cinq hommes dans chaque barque.

— Vous allez partir en toute hâte, leur

dit-il, vous rejoindrez le gros de l'armée et vous direz au général dans quelle détresse nous sommes, allez.

Les barques s'éloignèrent, mais lorsqu'elles furent à une petite distance, elles aperçurent un cercle de grandes voiles immobiles, qui leur fermait la route.

Les barques rebroussèrent chemin.

On était bloqué.

Sandaï fit réunir les provisions. On prit les bestiaux, les récoltes des habitants. Il y avait de quoi vivre pendant huit jours; de plus, on pouvait pêcher du poisson.

— Il faut construire de grands radeaux et tâcher de gagner la terre la nuit sans être vu, dit le chef.

On se mit à l'œuvre, on abattit des arbres, on les dépouilla de leurs petites branches; la journée se passa ainsi. On travailla aussi la nuit, mais le lendemain matin on aperçut un fourmillement lumineux sur la côte de Soumiossi.

C'était l'armée du général Harounaga.

Ce beau guerrier, de son côté, était assez embarrassé. Il ne savait que résoudre devant cet ennemi séparé de lui par la mer. La flotte de guerre appareillait à Osaka; elle n'était pas prête à partir encore; s'il lui fallait l'attendre pour attaquer, l'ennemi pouvait lui échapper.

Harounaga fit camper ses troupes au bord de la mer, puis on dressa sa tente et il s'y enferma pour méditer.

Pendant ce temps, les soldats lancèrent quelques flèches du côté de l'île, en manière de salut; elles tombèrent dans l'eau, l'île étant hors de portée.

Cependant, vers le milieu du jour, une flèche habilement lancée vint tomber devant la tente de Harounaga, elle se ficha en frémissant dans le sable.

Un papier était attaché aux plumes de la flèche, que l'on arracha du sol pour la porter au général.

Harounaga déploya le papier et lut ceci :

« Prépare-toi à l'attaque. L'ennemi est en ton pouvoir. Je lui ai ôté les moyens de fuir. Je te fournirai à toi le moyen d'arriver jusqu'à lui. »

Ce billet n'était pas signé.

Le général sortit de sa tente et regarda la mer.

Un bateau de pêche passait lentement entre l'île de la Libellule et la côte de Soumiossi.

— De qui peut venir ce billet? se disait Harounaga. Se moque-t-on de moi? Est-ce ce vulgaire bateau que l'on me propose pour transporter toute mon armée?

Mais, à mesure qu'il regardait, d'autres

bateaux apparaissaient sur la mer; ils se rapprochaient, ils se multipliaient.

Harounaga les comptait.

— Bien! bien! disait-il, la proposition devient acceptable. Debout, soldats! cria-t-il, prenez les armes, voici une flotte qui nous arrive!

Aussitôt que le mouvement des troupes fut remarqué, les bateaux s'avancèrent vers le rivage. Celui qui portait le prince de Nagato toucha le bord le premier.

Le prince reconnut le général.

— Ah! c'est ce stupide Harounaga, murmura-t-il.

Loo sauta à terre. Il avait à sa ceinture un sabre magnifique.

— Vingt hommes par embarcation! cria-t-il. Elles sont quarante, ce qui fera huit cents hommes à chaque traversée.

Le général s'avança.

— Comment! le prince de Nagato! s'écria-t-il.

— Je suis Naïboum (1), dit le prince, toute la gloire de cette aventure te reviendra.

— Un souverain qui s'expose ainsi aux hasards des combats! fit Harounaga tout surpris.

(1) C'est-à-dire incognito.

— Je fais la guerre à ma fantaisie, sans être soumis à personne, et je trouve un certain plaisir dans ces émotions nouvelles.

— Toi, qui n'aimais que les festins! les fêtes!

— J'aime mieux la guerre aujourd'hui, dit le prince en souriant, je suis changeant.

Des coups de feu et des clameurs confuses se faisaient entendre au loin.

— Qu'est-ce que cela? dit le général.

— C'est une fausse attaque dirigée de l'autre côté de l'île, pour favoriser le débarquement de tes soldats.

— Tu pourrais être général aussi bien que moi, dit Harounaga.

Le prince eut un sourire de mépris qu'il dissimula derrière son éventail.

Les barques chargées d'hommes quittèrent la côte, le général monta dans le bateau qui portait le prince.

Loo avait ramassé une sorte de trompette et il soufflait dedans, penché à l'avant, de toutes ses forces.

Les soldats de Hiéyas attendaient, massés sur le rivage, prêts à s'opposer de toute leur puissance au débarquement; les flèches commencèrent à s'envoler de part et d'autre.

Le prince de Nagato fit avancer à droite et à gauche une barque pleine d'hommes armés de fusils. Ils accablèrent d'une décharge

presque continuelle leurs ennemis qui n'avaient pas d'armes à feu.

Sur les rivages, une furieuse lutte corps à corps s'engagea. On se battait les jambes dans l'eau; les coups de sabre faisaient sauter de l'écume. Quelquefois deux adversaires s'entraînaient l'un l'autre, roulaient et disparaissaient. Plusieurs cadavres, un grand nombre de flèches flottaient sur les vagues.

On s'accrochait aux embarcations, on les poussait violemment au large; un puissant coup d'aviron les ramenait. Alors on se pendait d'un seul côté pour les faire chavirer. Les mains cramponnées aux rebords étaient frappées à coups de sabre, le sang jaillissait, puis, comme des lambeaux déchirés, traînait sur l'eau.

Dès qu'une barque était vide, elle allait en toute hâte chercher d'autres soldats; bientôt les partisans de l'usurpateur furent accablés. Ils se rendirent.

Les morts, les blessés étaient nombreux. On coucha ces derniers sur le sable, on les pansa, on les encouragea avec des paroles douces et fraternelles. N'étaient-ils pas des frères? En effet, ils avaient le même uniforme, ils parlaient la même langue, quelques-uns pleuraient en reconnaissant des amis dans les rangs ennemis. Les vaincus

s'étaient assis à terre dans une attitude d'accablement, ils croisaient leurs mains sur leurs genoux et baissaient la tête.

On rassemblait les sabres, les arcs, on en faisait des monceaux que l'on rendait aux vainqueurs.

Le prince de Nagato et le général s'avancèrent dans l'intérieur de l'île. Harounaga laissait pendre de son poignet le fouet aux lanières d'or, les écailles de sa cuirasse s'entrechoquaient, bruissaient; il appuyait une main sur sa hanche.

— Que l'on amène le chef des révoltés, dit le prince.

Sandaï s'avança.

Il avait encore le masque de cuir noir verni qui s'adapte au casque et est porté dans les combats; il le retira et laissa voir son visage attristé.

La présence de Nagato troublait singulièrement ce chef, qui avait sollicité et obtenu autrefois sa protection auprès de Fidé-Yori. Il s'était plus tard attaché au régent par ambition. Maintenant il trahissait son premier seigneur.

Le regard calme et méprisant de Nagato faisait peser sur lui toute l'infamie de sa conduite; il comprenait qu'il ne pouvait plus tenir la tête haute sous la double humiliation de la défaite et du déshonneur.

De plus, le prince lui semblait revêtu d'une majesté particulière.

Au milieu de ces guerriers cuirassés, abritant leur front sous des casques solides, Ivakoura était tête nue, vêtu d'une robe de soie noire traversée d'un ondoiement doré, il avait aux mains des gants de satin blanc qui lui montaient jusqu'au coude, et au-dessus de chaque bras un plastron roide formant épaulette et faisant paraître les épaules très-larges. Il lui paraissait ainsi plus formidable qu'aucun.

Le prince jouait nonchalamment avec son éventail.

Il n'eut pas l'air de se souvenir qu'il eût jamais connu Sandaï.

— Rebelle, lui dit-il sans élever la voix, je ne te demande pas si tu veux renier ton crime et redevenir le serviteur du véritable maître : dans l'homme, je le sais, l'orgueil survit à l'honneur, et tu refuserais.

— Prince, dit Sandaï, avant le combat, ta voix eût pu me rappeler à mes devoirs et me jeter à tes pieds; mais, après la défaite, un chef ne peut renier ses actes et servir son vainqueur. C'est pourquoi je ne consens pas à me soumettre.

— Eh bien, je vais te renvoyer vers le maître de ton choix, dit Nagato. Tu partiras seul, sans un page, sans un écuyer, tu re-

joindras Hiéyas et tu lui diras ceci : Le général Harounaga nous a vaincus, mais c'est le prince de Nagato qui a coulé les jonques qui pouvaient nous ramener.

— Daïmio illustre, dit Sandaï sans colère, je suis général et non messager. J'ai été coupable peut-être, mais je ne suis point lâche ; je sais subir sans révolte les insultes méritées, mais je ne saurais pas y survivre. Envoie quelque autre messager à Hiéyas et qu'il joigne aux nouvelles qu'il emportera celle de ma mort.

Un grand silence s'établit parmi les soldats. On comprenait l'intention du général et personne ne voulait s'opposer à son exécution.

Sandaï s'assit à terre ; il tira un de ses sabres, le plus court ; puis, après avoir salué le prince, il se fendit le ventre d'un seul coup.

— Cette action te relève à mes yeux, dit Nagato qui fut peut-être encore entendu par le mourant.

— Qu'on ensevelisse ce guerrier dans l'île avec la pompe que son rang comporte, dit Harounaga.

On emporta le corps de Sandaï.

— A présent, dit le prince, je vais prendre un peu de repos, je commence à me souvenir que j'ai passé toute la nuit à courir sur

la mer, et que mes yeux ne se sont pas fermés une seconde.

— La victoire est aussi complète que possible; il ne te reste, Harounaga, qu'à établir une communication entre Soumiossi et l'île que tu as conquise; tu peux le faire à l'aide de radeaux formant une sorte de pont. Expédie des messagers à Fidé-Yori, occupe l'île et les côtes, surveille la mer et attends de nouveaux ordres d'Osaka.

— Merci de ces précieux conseils, dit le général; le véritable vainqueur, c'est toi; me permets-tu de le faire savoir à notre bien-aimé seigneur?

— Non, dit le prince, fais-le annoncer seulement à Hiéyas, je tiens à ce que mon nom retentisse à son oreille comme une menace.

Le prince de Nagato s'éloigna.

La nuit vint tranquille et tiède, puis elle s'écoula et le jour reparut.

Alors le général Harounaga sortit de sa tente, il demanda si le prince était éveillé, il s'habituait à prendre ses ordres et ses conseils, cela lui évitait la fatigue de penser, il avait mille choses à lui demander.

On s'approcha de la tente qui avait été dressée pour Nagato, elle était entr'ouverte; on regarda à l'intérieur, le prince n'y était pas.

— Il est peut-être retourné dans son bateau, dit Harounaga.

On courut sur les rivages. La mer était vide, la flottille du prince de Nagato avait disparu.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES CHAPITRES

		Pages.
I.	— Le Bois de Citronniers	1
II.	— La Blessure de Nagato	14
III.	— La Fête du Génie de la Mer	34
IV.	— La Sœur du Soleil	49
V.	— Les Cavaliers du Ciel	68
VI.	— La Confrérie des Aveugles	88
VII.	— Le Parjure	105
VIII.	— Le Château d'Ovari	116
IX.	— La Maison de Thé	125
X.	— Le Rendez-vous	133
XI.	— Les Cailles Guerrières	141
XII.	— Le Verger Occidental	159
XIII.	— Les Trente-Trois Dîners du Mikado	177
XIV.	— La Chasse au Vol	184
XV.	— L'Usurpateur	194
XVI.	— Les Pêcheurs de la Baie d'Osaka	203
XVII.	— L'Ile de la Libellule	226

Paris. — Imp A. WITTERSHEIM et Cie, quai Voltaire, 31.

LOUIS BLANC

Histoire de la Révolution française, 13 forts vol. grand in-18 jésus........ à 3 fr. 50	45	50
Histoire de la Révolution de 1848, 2 vol. gr. in-18 jésus........	7	»
Lettres sur l'Angleterre, 4 vol. in-8°........	24	»
L'État et la Commune, in-8°........	1	»
Pages d'histoire de la Révolution de 1848, 1 vol. grand in-18 jésus........	3	»

LAMENNAIS

Œuvres complètes, 2 forts vol. gr. in-8° à 2 col...	32	»
Paroles d'un croyant, 1 vol. in-32 diamant......	1	»
Amchaspands et Darvands, 1 vol. in-8°........	2	»
Affaires de Rome, 1 vol. in-18........	1	»
L'Esclavage moderne, 1 vol. in-18........	1	»
Livre du peuple, 1 vol. in-32 diamant........	1	»

EUGÈNE SUE

Œuvres. — Romans, 44 vol. grand in-18 jésus, à........ 1 fr. 25 (Voir le détail au Catalogue général.)	55	»
Les Mystères du peuple, 12 forts vol. in-8°.....	60	»
Les Mystères de Paris, 4 forts et beaux volumes grand in-18 illustrés........	14	»

P.-J. PROUDHON

Œuvres complètes anciennes, 26 vol. gr. in-18 jésus, à........ 3 fr. 50	91	»
Œuvres posthumes, 7 vol. gr. in-18 jésus........	25	50
La Correspondance, 14 beaux vol. in-8°........	70	»

(Voir le détail au Catalogue général. — Chaque vol. se vend séparément.)

A. DE LAMARTINE

La France parlementaire, 6 beaux vol. in-8°.... 36 »
Civilisateurs et Conquérants, 2 vol. in-8°...... 10 »
Les hommes de la Révolution, 1 vol. in-8°.... 5 »
Portraits et biographies, 1 vol. in-8°........... 5 »
Les grands hommes de l'Orient, 1 vol. in-8°... 5 »
Shakspeare et son œuvre, 1 vol. in-8°.......... 5 »

ALEXANDRE DUMAS

Les Crimes célèbres, 4 vol. gr. in-18 jésus...... 8 »

ÉT. VACHEROT

La Démocratie, 1 vol. in-8°..................... 5 »

L'ABBÉ ***

Le Maudit, 3 vol. in-8°............................ 15 »
— 3 vol. grand in-18.......................... 9 »
La Religieuse, 2 vol. in-8°......................... 10 »
— 2 vol. grand in-18.......................... 6 »
Le Moine, 1 vol. in-8°............................. 5 »
— 1 vol. grand in-18.......................... 3 »
Le Jésuite, 2 vol. in-8°............................ 10 »
— 2 vol. grand in-18.......................... 6 »
Le Confesseur, 2 vol. in-8°....................... 10 »
— 2 vol. grand in-18.......................... 6 »
Le Curé de campagne, 2 vol. in-8°............ 10 »
— 2 vol. grand in-18.......................... 6 »
Les Odeurs ultramontaines, 1 vol. in-8°....... 5 »

PONSON DU TERRAIL

Romans inédits, 9 vol. grand in-18 jésus à 3 fr... 27 »
Voir le détail au Catalogue général.)

DE GONCOURT

Idées et sensations, 1 vol. in-8° .... 5 »
Madame Gervaisais, 1 vol. in-8° .... 5 »
Manette Salomon, 2 vol. grand in-18 jésus....... 6 »
Charles Demailly, 1 vol. grand in-18 jésus....... 3 »
Henriette Maréchal, 1 vol. in-8° .... 4 »
— 1 vol. grand in-18 jésus.................... 2 »

ÉMILE ZOLA

La Confession de Claude, 1 vol. gr. in-18 jésus. 3 »
Thérèse Raquin, 1 vol. grand in-18 jésus .... 3 »
Madeleine Férat, 1 vol. grand in-18 jésus........ 3 »

EUG. PELLETAN

La Famille, la Mère, 1 vol. in-8°................ 5 »
Les Fêtes de l'Intelligence, in-8°............... 1 »

DANIEL STERN

Histoire de la Révolution de 1848, 1 fort vol. grand in-8° à 2 col., illustré de 75 gravures........ 7 50

SIMONDE DE SISMONDI

Histoire des Français, 22 vol. in-8° .... 132 »
Précis de l'Histoire de France, 2 vol. in-8°... 10 »
Histoire de la chute de l'Empire romain, 2 vol. in-8° .... 10 »
Histoire des républiques italiennes au moyen âge, 8 vol. in-8° .... 60 »

GEORGE SAND

Galerie des femmes de George Sand, avec texte du bibliophile Jacob et 20 planches gravées sur cuivre hors texte, 1 vol. in-8°...................... 20 »

GRANDES COLLECTIONS
HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

Collection des grands historiens étrangers contemporains, comprenant : GROTE, GERVINUS, MOMMSEN, PRESCOTT, BANCROFT, MOTLEY, WASHINGTON IRVING, BUCKLE, DRAPER, GNEIST, KIRK, MERIVALE, MAX DUNCKER, HERDER, ROBERT PEEL, HALLAM, BARTH, etc., etc.

(Voir le détail au Catalogue général. — 125 vol. in-8° à 6 fr. le volume.)

LAURENT. *Histoire du droit des gens et des Relations internationales,* études sur l'histoire de l'Humanité, 18 forts vol. in-8° .... 135 »
— *L'Église et l'État,* 2 forts vol. in-8° .... 15 »
— *Lettres sur les Cimetières,* 2 vol. gr. in-18 .... 5 »
— *Lettres sur les Jésuites,* 1 vol. gr. in-18 ...... 3 50
— *Van Espen. — L'Église et l'État,* 1 vol. gr. in-18 .... 3 50

LOUIS JACOLLIOT. *La Bible dans l'Inde,* 1 vol. in-8°. 6 »
— *Les Fils de Dieu,* 1 vol. in-8° .... 6 »
— *Histoire des Vierges,* 1 vol. in-8° .... 6 »
— *Christna et le Christ,* 1 vol. in-8° .... 6 »
— *La Genèse de l'Humanité,* 1 vol. in-8° .... 6 »
— *Fétichisme, Polythéisme, Monothéisme,* 1 vol. in-8° .... 6 »
— *Le Spiritisme dans le monde,* 1 vol. in-8° .... 6 »
— *Les Traditions indo-européennes,* 1 vol. in-8°. 6 »
— *Manou, Moïse, Mahomet,* 1 vol. in-8° .... 6 »
— *L'Enfer et le Ciel brahmanique et chrétien,* 1 vol. in-8° .... 6 »
— *La vérité sur Taïti,* 1 vol. in-8° 1 50
— *La Devadassi,* 1 vol. in-8° .... 1 »

Collection des épopées nationales primitives, 15 vol. grand in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume...... 52 50

(Voir le détail au Catalogue général.)

OUVRAGES
DE HAUTE LITTÉRATURE

LESSING. *Théâtre complet,* 3 vol. gr. in-18 jésus	10 50
PRINCE DE LIGNE. *Œuvres,* 4 vol. gr. in-18 jésus..	14 »
— *Mémoires,* 1 vol. gr. in-18 jésus............	3 50
LÉOUZON LE DUC. *Le Kalevala,* épopée de la Finlande, 1 vol. in-8°.	7 50
MARY LAFON. *La Croisade des Albigeois,* poëme, 1 vol. in-8°....................................	7 50
PERCEVAL LE GALLOIS. *Le Conte du Graal,* suite du poëme de Chrestien de Troyes, 6 vol. in-8°	60 »

COLLECTION DES ÉPOPÉES NATIONALES PRIMITIVES.

(Voir le détail au Catalogue général. — 15 vol. gr. in-18 jésus à 3 fr. 50).

COLLECTION DE ROMANS

En format gr. in-18 jésus, à 3 fr. 50 et à 3 fr. le volume.

Comprenant les principaux romans de VICTOR HUGO, EUGÈNE SUE, PONSON DU TERRAIL, MURGER, CHAMPFLEURY, DE GONCOURT, DAUDET, L'ABBÉ ***, ASSOLLANT, ANDEVAL, BARBARA, ÉLIE BERTHET, CADOL, DE KOCK, DUMAS, GONZALÈS, GAGNEUR, ROBERT HALT, ARSÈNE HOUSSAYE, JOLIET, AUDRÉ LÉO, MALLEFILLE, RANC, JULES RICHARD, ÉMILE ZOLA, etc., etc., formant un ensemble varié de 250 volumes grand in-18 jésus.

(Voir le détail au Catalogue général.)

Paris. — Imprimerie A. WITTERSHEIM et Cie, quai Voltaire, 31.

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

A. LACROIX ET Ce, ÉDITEURS
13, FAUBOURG MONTMARTRE, A PARIS

CATALOGUE GÉNÉRAL

OUVRAGES D'HISTOIRE

Avenel. — Anacharsis Cloots, l'orateur du genre humain, 2 vol. in-8 .... 12 »

Arellano (général). — Les dernières heures d'un empire (Maximilien). 1 vol. gr. in-18 .... 3 »

Ambert. — Portraits républicains (Marrast, Cavaignac, Carrel, Charras). 1 vol gr. in-18 .... 3 50

Bancroft. — Histoire des États-Unis d'Amérique. 9 vol. in-8 .... 54 »

Buckle. — Histoire de la civilisation en Angleterre. 5 vol. in-8 .... 30 »

Louis Blanc. — Histoire de la Révolution française. 13 vol. grand in-18 .... 45 50

— Histoire de la Révolution de 1848. 2 vol. grand in-18 .... 7 »

Bordone. — Garibaldi et l'Armée des Vosges, récit officiel de la campagne de l'Est. 1 vol. in-8 avec cartes 7 50

Borgnet. — Histoire des Belges à la fin du XVIIIe siècle. 2 vol. in-8 .... 10 »

Bodichon. — De l'Humanité. 2 vol. in-8 .... 10 »

Bazaine (maréchal). — Rapport sommaire sur les opérations militaires de l'armée du Rhin. 1 vol. in-8 avec carte 1 50

Bougeart. — Danton. 1 vol in-8 .... 7 50

— Marat, l'ami du peuple. 2 vol. in-8 .... 10 »

Bruck (C.). — L'Humanité, son développement, sa durée. 2 vol. in-8 .... 20 »

Bolanachi. — Précis de l'Histoire de Crète. 2 v. gr. in-18. 4 »

Claretie (J.). — Les Derniers Montagnards. 1 vol. in-8 .. 7 50

— Le même ouvrage. 1 vol. gr. in-18 ... 3 50

Corriez et Lanjalley. — Histoire de la Révolution du 18 Mars. 1 vol. in-8 .... 7 50

Chassin. — Le Génie de la Révolution. 2 vol. in-8 .... 7 »

— Le même ouvrage. 2 vol. grand in-18 .... 6 »

Channing et Emerson. — Vie et caractère de Napoléon Bonaparte. 1 vol. gr. in-18. 2 »

Cadoret (abbé). — La vie de Christophe Colomb. 1 vol. grand in-18........................ 3 50

Deschamps (Aug.). — Histoire de la chute du second Empire. 1 vol. in-8............ 6 »

— Eugène Cavaignac. 2 vol gr. in-18. 7 »

Delaunay. — Histoire de la campagne de France (1870-1871). 2 vol. in-8 avec cartes.......... 10 »

Dargaud. — Histoire d'Olivier Cromwell. 1 vol. in-8..... 7 50

— — d'Elisabeth d'Angleterre. 1 v. in-8. 6 »

Dixon. — La Nouvelle-Amérique. 1 vol. in-8............ 7 50

Domenech. — Histoire du Mexique (Juarez et Maximilien). Correspondances inédites 2 vol. gr. in-18. 7 »

Ducasse. — Journal authentique du siége de Strasbourg, avec cartes. 1 vol. gr. in-18............. 1 50

Draper. — Histoire du développement intellectuel de l'Europe. 3 vol. in-8 .... 18 »

Deligny (général). — Le Siége de Metz et la capitulation. 1 vol. gr. in-18.................. 1 50

Duncker (Max). — Histoire de l'Antiquité. 8 vol. in-8... 48 »

***. — Le Dernier des Napoléon. 1 vol. in-8............... 7 50

Xavier Eyma. — La République américaine. — Les Hommes, les Institutions. 2 vol. in-8 .... 12 »

— Les trente-quatre Etoiles de l'Union américaine. — Histoire des Etats et des Territoires. 2 vol. in-8.... 12 »

Emerson. — Les Représentants de l'humanité. 1 v. gr. in-18. 3 50

Emerson et Channing. — Vie et Caractère de Napoléon Bonaparte. 1 vol. gr. in-18. 2 »

***. — L'Empire Austro-Hongrois. 1 vol. in-8........... 5 »

Findel. — Histoire de la Franc-Maçonnerie. 2 vol. in-8... 12 »

Friez et Léger. — La Bohême historique, pittoresque et littéraire, avec gravures et cartes. 1 vol. in-8........................ 10 »

Fleury. — La Bataille de Villiers-sur-Marne. 1 v. g. in-18. 3 »

Raymond François. — Les Derniers jours d'un Empire, (Byzance). 1 vol. gr. in-18.. 3 50

Gauthier. — Histoire de Marie-Stuart. 3 vol. in-8....... 15 »

Goblet d'Alviella. — L'Etablissement des Cobourg en Portugal.. 1 vol. in-8.............. 5 »

— Les Cinq grandes Puissances de l'Europe. 1 vol. in-8.......... 5 »

— Mémoires Historiques. Dix-huit mois de politique. 2 vol. in-8... 10 »

Garrido. — L'Espagne contemporaine. 1 vol. in-8........ 7 50

Girard. — Carnet d'étapes de l'Armée du Nord, pour ser-

vir à l'histoire de la guerre 1870-1871. 1 vol. in-18 avec carte........................ 1 50

Jules de Gastyne. — Mémoires secrets du Comité Central et de la Commune. 1 v. gr. in-18. 3 50

Bianchi Giovini. — Fra Paolo Sarpi (Biographie de). 2 vol. gr. in-18................ 7 »

Grote. — Histoire de la Grèce, avec cartes et plans. 19 vol. in-8.............................. 114 »

Gervinus. — Histoire du XIXe siècle. 22 vol. in-8...... 132 »

— Introduction à l'Histoire du XIXe siècle. 1 vol. in-8........................... 3 »

Gneist. — La Constitution communale de l'Angleterre; son Histoire et son Développement, ou Histoire du self-government. 6 vol. in 8............ 36 »

Hamel. — Histoire de Robespierre. 3 forts vol. in-8...... 22 50

Herder. — Philosophie de l'Histoire de l'Humanité. 3 vol in-8............................ 18 »

Hallam. — Histoire du Moyen Age. 4 vol. in-8........ 24 »

Isambert. — Prise et incendie de Châteaudun. 1 vol. gr. in-18............................ 1 50

Washington Irving. — Vie et Voyages de Christophe Colomb. 3 vol in-8........... 18 »

— Vie de Mahomet. 1 vol. in-8.... 6 »

— Histoire de la Conquête de Grenade. 2 vol. in-8............ 12 »

Juste. — Vie des Comtes d'Egmont et de Hornes. 1 vol. in-8.................................. 7 50

— Vie de Marie de Hongrie. — Les Pays-Bas sous Charles-Quint. 1 vol. gr. in-18........ 3 50

— Le Comte Mercy-d'Argenteau. Souvenirs diplomatiques. 1 vol. gr. in-18.............. 3 50

— Histoire du Congrès national de Belgique. 2 vol. gr. in-18......................... 7 »

— Léopold Ier, roi des Belges. — Sa vie et son règne. 1 vol. gr. in-18.................. 1 »

— Les Frontières de la Belgique. 1 vol. gr. in-18 2 »

Jourdy. — Les Vaincus de Metz. — Histoire de la guerre autour de Metz et sous Metz. 1 vol. in-8 avec cartes............................ 6 »

Goldsmith. — Abrégé de l'histoire romaine. 1 vol. in-18. 1 »

Kinglake. — Histoire de l'invasion et de la guerre de Crimée. 6 vol. gr. in-18.............. 21 »

Kératry (de). — Histoire de l'elévation et de la chute de l'empereur Maximilien au Mexique. 1 vol. in-8......................... 7 »

— L'armée de Bretagne et le camp de Conlie. 1 vol. in-8 avec cartes.......... 7 »

— Histoire de la contre-guerilla au Mexique. 1 vol gr. in-18...................... 3 50

Kératry (de). — La Créance Jecker. Histoire des indemnités françaises et des emprunts mexicains. 1 vol. in-8. . . . . 2 50

Kock (de). — Histoire abrégée des traités de paix entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie jusqu'au congrès de Vienne (1815). 4 vol. gr. in-8 à 2 colonnes. . . . . 48 »

Kohlrausch. — Histoire d'Allemagne. 1 vol. gr. in-8. . . 10 »

Karcher. — Études sur les institutions politiques et sociales de l'Angleterre. 1 vol. in-8. . . . . 6 »

Kirk. — Histoire de Charles-le-Téméraire. 5 vol. in-8. . . 30 »

Lamartine (Alphonse de). — La France parlementaire.
— 6 vol. in-8. . . . . 36 »
— Civilisateurs et conquérants. 2 vol. in-8. . . . . 10 »
— Les hommes de la Révolution. 1 vol. in-8. . . . . 5 »
— Portraits et biographies. 1 vol. in-8. . . . . 5 »
— Les grands hommes de l'Orient. 1 vol. in-8. . . 5 »

Laurent (Fr.). — Etudes sur l'histoire de l'humanité. — Histoire du droit des gens, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. 18 forts vol. in-8. . . . . 135 »
— L'Église et l'État. — Le Moyen-Age. — La Réforme. — La Révolution. 2 vol. in-8. . . . . 15 »
— L'Église et l'État, d'après le protestantisme. 1 vol grand in-18. . . . . 3 50
— L'Église et l'État, d'après le catholicisme. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 50
— Van Espen. Études sur l'Église et l'État en Belgique. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 50
— Lettres sur les Jésuites. 1 vol. gr. in-18. 3 50

Lanjalley et Corriez. — Histoire de la Révolution du 18 mars. 1 vol. in-8. . . . . . . 7 50

Laudace. — Le Christianisme et Rome. 1 vol. gr. in-18. 3 50

Ledru-Rollin. — La Décadence de l'Angleterre. 2 vol. gr. in-18. . . . . 7 »

Lefaure. — Le Socialisme pendant la Révolution française. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 50

Michelet (J.). — Histoire de France. 17 vol. in-8. . . . . 102 »
— Histoire de la Révolution française. 6 vol. in-8. . . . . 36 »
— La Sorcière. 1 vol. gr. in-18. . . . . 3 50

Mommsen. — Histoire romaine. 7 vol. in-8. . . . . 42 »

Merivale. — Histoire des Romains sous les empereurs. 10 vol. in-8. . . . . 60 »

Motley (J.-L.). — Histoire de la Révolution des Pays-Bas au XVI[e] siècle. — Fondation de la République des Provinces-Unies. 6 vol. in-8. . . . . 36 »

Motley (J.-L.). — Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas. 8 vol. in-8.................... 48 »

— La Vie et la Mort de Jean Barnevelt (suite de l'histoire des Pays-Bas). 5 v. in-8. 30 »

Mitchell (G.). — Journal des Deux-Mondes pendant le siége de Paris. 1 vol. in-8................ 6 »

Molinari (G. de). — Lettres sur la Russie. 1 vol gr. in-18. 4 »

Millingen. — La Turquie sous le règne d'Abdul-Azis (1862-1867) 1 vol. in-8 avec cartes..... 7 50

Montifaud. (Marc de) — Marie-Magdeleine (Les Courtisanes de l'antiquité). 1 vol. in-8................ 5 »

Martineau. — Histoire de Richelieu. Tome 1er. 1 vol in-8. 5 »

Morin. — Histoire critique de la Commune. 1 vol. gr. in-18. 3 50

*** Notices sur les familles illustres de la Pologne. 1 vol. in-8 avec planches............................ 7 50

Ollivier (Emile). — Le 19 janvier. 1 vol. gr. in-18....... 3 50

— Le même ouvrage. Edition résumée. 1 vol. gr. in-18.................. 1 25

Peyrat. — Histoire des Albigeois. 3 vol. in-8............. 15 »

Petruccelli della Gattina. Histoire diplomatique des Conclaves. 4 vol. in-8.. 24 »

— Pie IX. Sa vie, son règne. L'homme, le prince, le pape. 1 vol. in-8...... 2 »

Potvin. — Histoire du règne d'Albert et d'Isabelle. 1 vol. in-8.. 4 »

Pessard et Duvernois. — L'année parlementaire. 1 vol. gr. in-18................ 3 50

Robert Peel (sir). — Mémoires. 2 vol. in-8............. 12 »

Proust. (Antonin). — Archives de l'Ouest. 3 vol. in-8.... 15 »

*** Procès de la Commune devant les conseils de guerre. 1 vol. in-4 illustré...................................... 3 50

Prescott. — Histoire du règne de Philippe II. 5 vol in-8. 30 »

— Histoire de Ferdinand et d'Isabelle. 4 vol. in-8................................ 24 »

— Histoire de la conquête du Mexique. 3 vol. in-8.............................. 18 »

— Histoire de la conquête du Pérou. 3 vol. in-8................................ 18 »

— Essais et mélanges historiques. 2 vol. in-8. 12 »

Plouvier. — Le Livre d'or des dames françaises. 1 vol. gr. in-8 illustré de 110 portraits. Relié.. 25 »

Quinet (Edgar). — La Révolution. 2 forts vol. in-8.... 15 »

— Le même ouvrage, 2 vol. gr. in-18........ 7 »

— La Critique de la Révolution. in-8...... 1 »

— France et Allemagne. In-8................ 1 »

— Le siége de Paris et la défense nationale. 1 vol. gr. in-18....................... 1 50

Rittiez. — Histoire du gouvernement provisoire de 1848. 2 vol. in-8.......................... 10 »
Marc Régis. — Le Christianisme et la Papauté au moyen âge. 1 vol. gr. in-18.............. 2 »
Stern (Daniel). — Histoire de la Révolution de 1848. 1 vol. gr. in-8 illustré de 70 grav.. 7 50
Steenackers. — Histoire des ordres de chevalerie. 1 vol. gr. in-8.......................... 20 »
Sorin. — Les Martyrs du siége de Paris. 1 vol. gr. in-18.. 2 50
Spuller. — Histoire du grand interrègne et la bataille de Sadowa (1272-1866). 1 brochure in-8...... 1 »
Sismondi. — Histoire des Français. 22 vol. in-8........ 132 »
— Précis de l'histoire de France. 2 vol. in-8. 10 »
— Histoire de la chute de l'empire romain. 2 vol. in-8.......................... 10 «
— Histoire des Républiques italiennes au moyen âge. 8 vol. in-8................ 60 »
Trobriand (général de). — Quatre années de campagnes à l'armée du Potomac (guerre de la sécession des Etats-Unis). 2 vol. in-8.......... 10 »
Villiaumé. — Histoire de la Révolution française. 3 vol. in-8................................ 15 »
Van Bruyssel. — Histoire du commerce et de la marine. 3 vol. in-8................ 18 »
— Histoire politique de l'Escaut. 1 vol. gr. in-18...................... 2 50
Valadier. — Rome vraie. 1 vol. in-8.................. 7 50
Valfrey. — L'Empire constitutionnel d'Autriche et ses lois fondamentales. 1 vol. in-8.............. 3 »
Virmaître. — La Commune de Paris. 1 vol. gr. in-18... 3 50
Vermorel. — Histoire contemporaine (sous presse)......
Wouters. — Histoire chronologique de la République et de l'Empire. 1 v gr. in-8 avec cartes et plans. 10 »
Wimpfen. (général). — Sedan. 1 vol. in-8 avec cartes.. 6 »
— Réponse au général Ducrot. In-8. 2 »
Weber. — Histoire universelle. 12 vol. gr. in-18......... 40 50
Ybarrondo. — Révélations sur l'occupation française au Mexique. 1 vol. in-8................. 2 »
*** Documents pour servir à l'histoire de la guerre (1870-1871) et de la Commune :
— Recueil complet des dépêches militaires officielles allemandes. 1 vol gr. in-18........................... 1 50
— Recueil complet des dépêches officielles françaises. 3 vol. gr. in-18............................... 4 50
— Le Bulletin des lois de la Commune. 1 vol. gr. in-18.. 1 50
— Les actes et décrets du Comité central. 1 vol. gr. in-18. 1 50
Maistre de Roger de la Lande. Histoire de la Prusse depuis les traités de 1815 jusqu'en 1867. 1 vol. gr. in-18...................... 3 50

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

Principaux romans in-8

	fr.	c.
Victor Hugo. — Les Misérables. 10 vol.	60	
— Les Travailleurs de la Mer. 3 vol.	18	
— L'Homme qui rit. 4 vol.	30	
L'abbé *.** — Le Maudit. 3 vol.	15	
— La Religieuse. 2 vol.	10	
— Le Moine. 1 vol.	5	
— Le Jésuite. 2 vol.	10	
— Le Curé de campagne. 2 vol.	10	
— Le Confesseur. 2 vol.	10	
— Les Mystiques. 1 vol.	5	
Maturin. — Melmoth ou l'Homme errant. 1 vol.	5	
Champfleury. — La Belle Paule. 1 vol.	5	
André Léo. — Le Divorce. 1 vol.	5	
Arsène Houssaye. — Le Roman d'une duchesse. 1 vol.	5	
Petruccelli della Gattina. — Les Mémoires de Judas. 1 v.	6	
De Goncourt. — Madame Gervaisais. 1 vol.	5	
Eugène Sue. — Les Mystères du Peuple. 12 vol.	60	
Dufer. — Voyage du Cœur au Cerveau. 1 vol.	3	50
Martel. — Amour et Controverse. 1 vol.	5	

Ouvrages divers in-8

	fr.	c.
L'abbé *.** — Les Odeurs ultramontaines. 1 vol.	5	
D'Alton-Shée. — Mes Mémoires. 2 vol.	10	
Marc de Montifaud. — Les Courtisanes de l'antiquité. — Marie-Magdeleine. 1 vol.	5	
*****.** — Ironies d'un Joueur de luth. 1 vol.	5	
Mary. — Amour et Devoir. 1 vol.	4	
Pommier. — Monologues d'un solitaire. 1 vol.	5	
D'Aigueperse. — Tohu-Bohu. 1 vol.	6	
De Goncourt. — Idées et Sensations. 1 vol.	5	
Dora d'Istria. — Des Femmes par une femme. 2 vol.	10	
Dr Véron. — Nouveaux Mémoires d'un bourgeois de Paris. 1 v.	6	
Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. 2 vol.	15	
Gaillard. — Mémoires de l'empereur Maximilien. 2 vol.	10	
Dixon. — La Nouvelle Amérique. 1 vol.	7	50
Louis Blanc. — Lettres sur l'Angleterre. 4 vol.	24	
Eugène Pelletan. — La Famille. — La Mère. 1 vol.	5	
Comte de Paris. — Damas et le Liban. 1 vol. cart.	6	
Edgar Quinet. — La Création. 2 vol.	10	
Vacherot. — La Démocratie. 1 vol.	5	

SOUS PRESSE :

— Les Dévotes. 1 vol. in-8°.	5
Les Théocrates. 1 vol. in-8°.	5
Les Immobiles. 1 vol. in-8°.	5